

JEAN REBOUL

DERNIÈRES

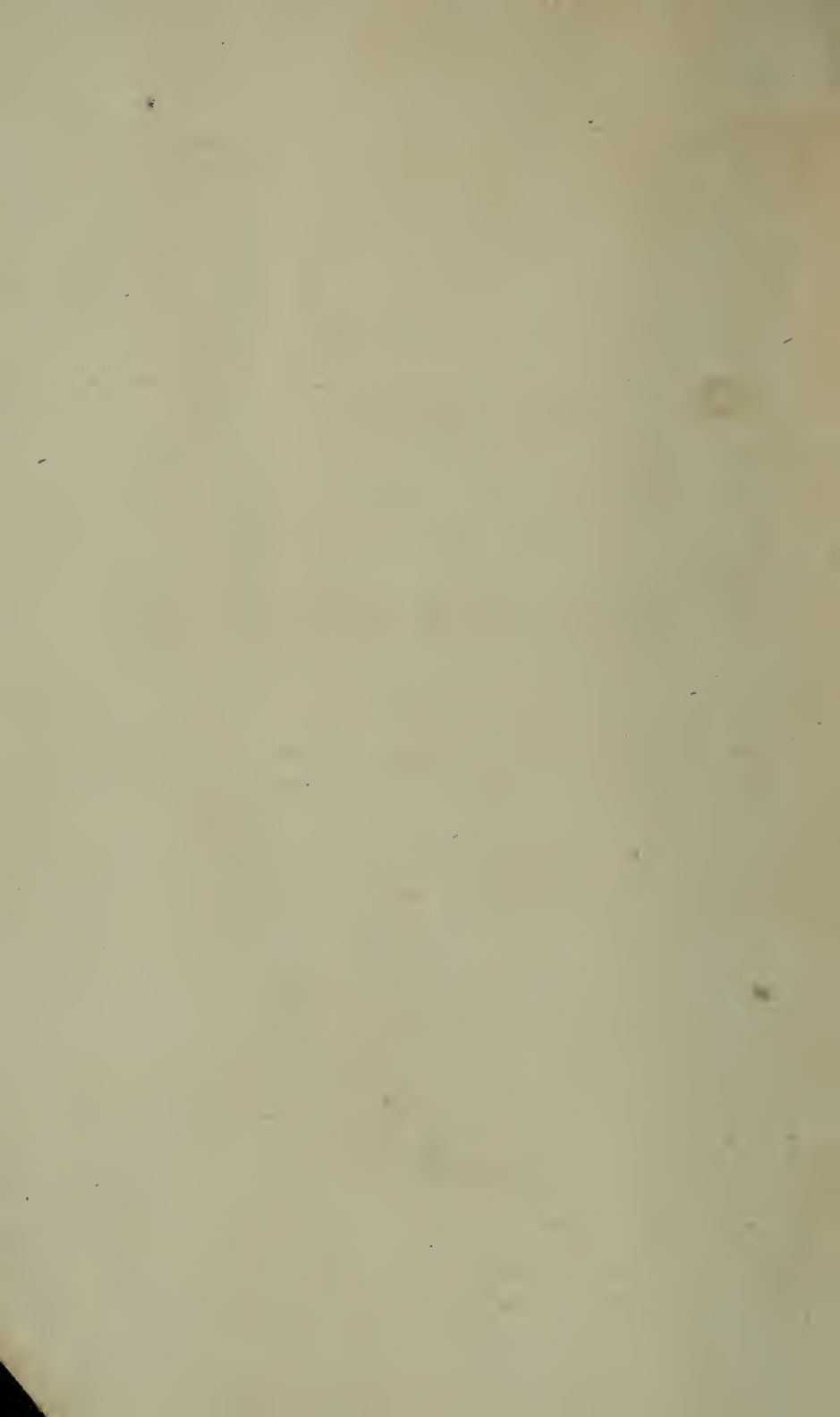
POÉSIES

NOTICE BIOGRAPHIQUE PAR M. L'ABBÉ DE GABRIÈRES

AVIGNON

SEGUIN AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE
rue Bonquerie, 45.

1865



1015
17
SARS

JEAN REBOUL

—

DERNIÈRES POÉSIES

JEAN REBOUL

DERNIÈRES

POÉSIES

AVIGNON

SEGUIN AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE
rue Bouquerie, 13.

1865

Tous droits réservés.

JEAN REBOUL.

—

A MADAME ACHARD , née MARIE REBOUL.

En publiant , il y a cinq mois , l'*Éloge funèbre* de Jean Reboul , nous exprimions le désir d'entendre un témoin plus autorisé nous raconter la vie du grand poète , apprécier son mérite et ses vertus , le louer enfin d'une manière digne de lui. Ce témoin n'est pas encore venu. On a , sans doute , beaucoup écrit sur Reboul ; mais parmi ces biographies , dont quelques-unes sont excellentes , nous n'en avons pas rencontré qui nous aient semblé contenir assez de détails , fixer

suffisamment les faits et les traditions, entrer dans une étude convenablement étendue du caractère et des œuvres de notre ami. ¹

C'est que nos souhaits étaient sans doute trop hâtifs. Peut-être aussi, parmi les hommes que leurs relations antérieures avec Reboul mettaient à même de mieux remplir nos vœux, les uns étaient-ils trop loin de Nîmes pour se renseigner complètement, tandis que les autres avaient déjà commencé d'importants travaux dont ils ne pouvaient ni se distraire ni se détacher.

Sur ces entrefaites, la famille de Reboul a bien voulu, par un choix dont nous la remercions, nous appeler à partager les travaux de ceux auxquels elle avait exclusivement confié la publication des *Œuvres inédites* du poète nîmois.

Pour répondre à cette attention flatteuse, et ne pas demeurer oisif, tandis que M. Auguste Demians et M. Germer-Durand se livraient à l'ingrat labeur de comparer les diverses copies, de les classer, de les mettre en ordre, nous avons pris pour nous la tâche plus aisée de recueillir tous les éléments d'une biographie de notre illustre compatriote.

¹ Nous recommandons, en particulier, la notice publiée par M. le Comte A. de Pontmartin, dans *le Correspondant* du 25 juin 1864, celle de M. J. Cauonge, dans la *Semaine des Familles* du 30 juillet suivant, et l'*Étude* remarquable écrite par M. l'abbé L. Bannard pour la *Revue d'Économie chrétienne*, liv. de juin 1864.

Placé près des lieux où Reboul a vécu ; familiarisé , dès notre enfance , avec ses habitudes ; au courant de ses relations ; nourri enfin de la lecture assidue de ses œuvres , nous n'avons eu qu'à consulter ses parents pour donner à nos souvenirs personnels l'exactitude désirable. Nous espérons avoir précisé , pour la postérité , tout ce qu'elle demande à savoir sur les hommes dont le nom lui est devenu cher.

C'est avec amour et respect que nous avons entrepris et continué notre travail. Que si la trace de ces sentiments est trop visible , nous n'en avons pas de regret. L'admiration est rare de nos jours , sans doute parce que les âmes capables de l'inspirer sont en petit nombre , certainement aussi parce que notre siècle se méfie de l'exaltation et de l'enthousiasme.

Quant à nous , fils d'une terre généreuse où la vivacité des sentiments est traditionnelle , nous nous plaisons dans l'ardeur des saintes croyances , et nous voudrions pouvoir dilater assez notre cœur pour y faire retentir en même temps les moindres vibrations de la foi , de l'honneur et de la fidélité. Peu nous importe si ces profondes secousses ébranlent l'économie tranquille de la vie ! L'apathie n'est pas une divinité.

Aussi , la noble fierté de Reboul , sa pauvreté modeste , ses vertus domestiques , son indépendance et

son dévouement de citoyen, par-dessus tout sa piété sincère, la fermeté de ses convictions, sa constante tolérance pour les hommes, son énergie dans la réprobation des doctrines fausses et funestes, voilà ce qui nous a séduit et attaché pour jamais à sa mémoire.

Les mérites incontestables du poète ne viennent qu'après. Un temps arrivera où la renommée littéraire de J. Reboul, déjà si bien établie, sera plus populaire encore. Les lauriers ne sècheront pas sur son front. Cela seul toutefois ne justifierait point assez, dans une époque aussi troublée que la nôtre, la présence d'un prêtre parmi ses panégyristes. Le sanctuaire est mieux et plus qu'une école d'éloquence; on n'y discerne pas le grec d'avec le barbare, l'homme lettré d'avec l'ignorant; c'est la terre sacrée de la suprême et inamissible égalité. Mais le prêtre est le juge né de la conscience et de la vertu; c'est par là que la louange est de son domaine. De sa part, elle ne peut être qu'un hommage à la vérité, un encouragement et une exhortation.

Voilà pour quelle raison nous avons voulu continuer à notre cher compatriote ce tribut de félicitations austères que la parole de notre Évêque, si juste appréciateur du talent et du caractère, nous avait autorisé à consacrer par la majesté de la chaire chrétienne.

Quand la poésie consent à réaliser ce que l'aimable

Joubert disait à sa louange, ¹ « quand elle est chaste et pieuse, élevée au-dessus de la terre, et que, voisine du ciel, elle voit les âmes, les pensées, mais peu les corps », elle a droit aux hommages comme aux respects de tous. Assise alors avec ses nobles sœurs, la Philosophie ou la Théologie, parmi ces reines invisibles de l'intelligence que le pinceau de Raphaël a si dignement représentées, elle reflète, comme elles, l'éclat des divines splendeurs. Faire son éloge, c'est louer Dieu !

Puissions-nous raconter ainsi la simple et virile carrière de notre poète bien-aimé ! Puissions-nous faire remonter jusqu'à l'Église et jusqu'à Dieu l'hommage que nous devons aux grandes qualités de Reboul ! Lui-même n'aurait pas voulu d'une autre gloire. C'est la seule qui soit assez pure pour servir à son nom de couronne et d'auréole.

II

Le 22 janvier ² 1796, au lendemain du troisième anniversaire de l'assassinat juridique de Louis XVI,

¹ *Pensées* de Joubert. 2^e édition in-8. Lenormant. 1850. 1. p. 30 et 207.

² Quelques biographes ont fait naître Reboul le 23 janvier. Les actes de l'état civil portent que « Gabrielle Tibaut est accouchée le 2 pluviôse, an IV, à 6 heures du matin ». Or, cette année, le 1^{er} pluviôse tombait le 21 janvier. — Claude Reboul demeurait place de la Salamandre.

Claude Reboul, ¹ serrurier, se présentait à la mairie de Nîmes pour y faire inscrire un fils que sa femme, Gabrielle Tibaut, venait de mettre au monde. L'enfant qu'une humble famille d'ouvriers recevait, au milieu de cette époque agitée, comme un présent du ciel, comme la joie de son pauvre foyer, cet enfant apparaissait, parmi les siens, à un moment qui semblait présager ses futures destinées.

¹ Nous trouvons, dans les papiers du poète, une lettre de M. Louis Reboul, pasteur de l'Église Française de Schwede sur l'Oder, dans l'Ukermare, de laquelle il résulterait que la famille Reboul était originaire « du petit lieu de La Chaise, au Bas-Vivarais ». L'arrière-grand-père de ce pasteur fabriquait de la serge; au moment du Refuge, il s'exila avec un grand nombre de ses compatriotes, mais sans perdre pour cela les souvenirs ni l'amour de la mère-patrie. La lettre du pasteur de Schwede, monument précieux de l'invincible attachement qui lie les Français à leur terre natale, avait été soigneusement conservée par notre illustre ami : ce n'est pas sans doute uniquement parce qu'elle lui montrait jusqu'où étaient allés le nom et les vers « du parent de Nîmes », mais parce qu'elle lui apprenait d'intéressants détails sur le berceau de sa famille. Le fabricant de serge ne déplaisait pas au boulanger.

Voici comment, vers 1850, le poète, déjà célèbre, écrivait à un personnage haut placé, près duquel un solliciteur s'était recommandé d'une parenté prétendue avec la famille Reboul : « Ma famille est des plus humbles ; c'est vous dire qu'elle ne s'est pas beaucoup occupée de sa généalogie... Je suis ici le seul de ma famille portant le nom de Reboul. Quand j'étais jeune, j'ai su par mes parents qu'un de mes oncles était allé s'établir à Lorient. La personne dont vous me parlez serait-elle un de ses fils ? Je n'en sais rien. Voilà quarante ans que nous n'en avons pas eu de nouvelles. Quoi qu'il en soit, si la personne dont vous me parlez est malheureuse et digne d'intérêt, je serais fâché que ma réponse suspendit les bonnes intentions de M. votre père à son égard ». (Papiers de famille. — Notes autographes au crayon.)

La Providence choisissait bien l'heure de la naissance du poète, essentiellement monarchique et français, en l'associant de si près au souvenir du plus grand de nos crimes nationaux, en le plaçant aussi dans cette année glorieuse où la France, sortie de ses sanglantes ivresses, allait renouer avec la victoire une alliance longtemps indissoluble.

Dans les moments solennels où, après un orage, le soleil, vainqueur de la tempête, perce les nuages amoncelés pour sourire encore à la terre, il y a toujours quelques rayons isolés qui se séparent de la gerbe étincelante, et qui semblent chercher, à travers les feuillages humides, les fleurs perdues de la prairie. Peut-être en est-il de même dans les instants où la gloire s'apprête à couronner de feux tout nouveaux une nation longtemps affligée; elle a, dans ses trésors, de quoi parer tous les fronts; et tandis qu'elle rayonne sur les généraux ou les orateurs, dans les camps ou à la tribune, elle se plaît aussi parfois à faire briller tout à coup des noms arrachés à la double obscurité de la naissance et de la profession. Le fils de Claude Reboul fut un de ces rares privilégiés. Rien ne le prédestinait aux faveurs de la renommée; elle honora pourtant son berceau d'un regard, et le marqua dès lors pour être l'un des plus grands parmi ses concitoyens.

Baptisé dans le secret, sous le nom de Jean, par l'un

de ces vieux prêtres qui avaient bravé toutes les menaces et tous les dangers de la Révolution, l'enfant grandit sous l'œil de ses pieux parents, vrais catholiques, accoutumés « à marcher le front haut » ¹, dans une fière pauvreté. Il entendait, le soir, à la veillée, raconter les événements sinistres qui venaient à peine de s'accomplir et dont l'horreur était toute vivante; il entendait bénir l'antique royauté des Bourbons dont les malheurs inouïs avaient appris au monde, selon la belle expression de Châteaubriand, « ce que les yeux des princes peuvent contenir de larmes ». Il nous semble voir ce petit garçon robuste, « aux yeux de flamme, brillant sous des cheveux noirs » ², assis ou accoudé sur les genoux de son père, écoutant d'une oreille avidé tous les tristes récits du temps, tous ceux de notre histoire locale, si troublée, hélas! et si dramatique depuis le seizième siècle. Nul ne savait en quels caractères et jusqu'à quelle profondeur pénétraient ces enseignements domestiques. Mais il n'est pas douteux que Reboul n'ait été dès lors pleinement formé par cette simple et forte éducation. Chez lui, comme chez tous ceux à qui le ciel a donné des parents dignes de ce nom, l'honnête homme était né des premiers embrassements d'une mère chrétienne.

La religion, sous les traits d'un curé vénérable, se

¹ V. le *Philtre*, *Poésies* (édit. Delloye), p. 131. — ² *Poésies*, p. 148.

présenta bientôt à ses yeux , sans doute dès la réouverture des églises :

..... Mon curé , d'un doigt glacé par l'âge ,
Me caressait la joue et me disait : Sois sage ,
Quand mes pieuses mains, aux prières du soir ,
Pour ranimer ses feux balançaient l'encensoir. ¹

Mais le service de l'autel ne suffisait pas à l'activité de cette vive intelligence. A six ans , on le mit sous la direction d'un maître ² , qui devait lui apprendre les premiers éléments. Deux années après , il eut successivement deux autres professeurs ³. Enfin , à onze ans et demi , il entra comme clerc d'avoué dans l'étude de M^e Boyer ⁴. Ce fut là qu'il commença à donner les preuves de sa précoce valeur. Sa sœur , madame Achard , raconte que , à cette époque , M. Fournier disait avec admiration , en parlant du petit clerc , qu'il rencontrait chez son parent : « Je donnerais deux doigts de ma main pour avoir ses aptitudes ».

Nous devons aussi raconter , d'après le témoignage de cette femme respectable , comment la vocation poétique se manifesta chez son frère. M. Claude Reboul , leur père , épuisé par les fatigues de son pénible état

¹ *Poésies* , p. 92. — ² M. Calmen , rue Ste-Ursule. — ³ MM. Boizet et Raymond , rue de l'Étoile. — ⁴ Le père de M^e Alph. Boyer , le célèbre avocat.

.... S'en allait par ce mal triste et lent

.....
 Qui détruit, fil à fil, la trame de nos jours ¹.

« Ma mère, a dit plus tard le poète ,

Ma mère, avec des yeux qui cherchaient l'espérance,
 Disait au médecin qui nous donnait ses soins :

« Ne le trouvez-vous pas mieux qu'hier ? » — « Beaucoup moins. »

Et ses yeux se mouillaient de larmes, et les miennes
 Se mettaient à couler, voyant couler les siennes....

Et, sortant pour aller essayer le bonheur,
 J'entendais une voix me dire au fond du cœur :

« Comment te réjouir quand ta famille pleure ?... » ²

Or, un jour, l'enfant était venu, dans le vieil amphithéâtre romain, chercher une distraction, bercer

Son cœur, son pauvre cœur à la tristesse en proie ³.

Là, se trouvait

Un figuier, déroband sous ses feuilles sauvages,
 Le cintre d'un portail corrodé par les âges ⁴.

Jean se coucha sous cette ombre et s'endormit d'un profond sommeil. Comme, alors, les pierres du vieux monument n'étaient pas encore « sans rêve pour lui » ⁵, son imagination, frappée des scènes de douleur dont il était sans cesse témoin, effrayée des sinistres

¹ *Poésies*, p. 92. — ² *Poésies*, *ib.* — ³ *Ibid.* — ⁴ *Poésies*, p. 19. — ⁵ *Ibid.*

présages que les paroles du docteur confirmaient trop , lui fit voir , dans un douloureux cauchemar , son père au cercueil et sa mère au désespoir. Ce fut pendant ce songe terrible que l'Ange de la Poésie descendit du ciel vers lui : il se réveilla, les lèvres consacrées par l'Esprit des chants , les mains faites au contact de la lyre :

Son génie est né de ses pleurs ¹.

Nous n'avons pas retrouvé cette pièce fiévreuse, écrite après les agitations d'un sommeil plein de terreur. Mais ses parents en ont gardé le souvenir, et il semble probable que, parvenu à l'âge d'homme, Reboul aura donné une forme savante à ce premier bégaiement de la Muse ; on devait le relire en commun, quand on songeait aux morts bien-aimés : c'était comme une page sainte, la plus religieuse des annales de la famille.

III

Depuis deux ou trois ans, Reboul songeait à se marier. Ce n'étaient pas les calculs d'intérêt qui devaient

¹ *Poésies*, p. 125. On raconte que M. de Capmas, sous-préfet sous la Restauration, était venu voir Reboul à Nîmes et lui avait demandé en l'embrassant : « Où donc avez-vous trouvé cette chose divine, la Poésie ? » Reboul aurait répondu : « Dans le deuil et dans les larmes ».

guider son choix; ce ne pouvaient être non plus de factices et légères sympathies. Instinctivement, peut-être même à son insu, il cherchait un cœur où le sien pût se verser tout entier, sans hésitation comme sans repentir. Il avançait ainsi dans la vie, considérant les jeunes filles de son rang, non pas à la façon frivole des jeunes gens, par le côté purement extérieur de la grâce ou de la beauté, mais avec l'obstination d'un regard qui souhaitait découvrir le fond d'une âme pieuse, pure, élevée, capable enfin de porter le poids difficile d'une condition humble sans bassesse, ou celui de la gloire sans enivrement.

Deux fragments, l'un demeuré manuscrit, et dont la facture inexpérimentée vaut pour nous une date certaine, l'autre publié dans les *Poésies nouvelles* ¹, témoignent de ces préoccupations silencieuses et nous semblent empreints d'un charme inexprimable. On dirait deux esquisses rapides de la même figure tracées par une main encore inhabile, mais où la flamme de l'art a cependant marqué sa trace. Ne la voyez-vous pas, vivante devant vous, cette enfant, « modestement mise », réservée et pudique, belle, mais s'ignorant elle-même, les yeux baissés, indifférente à tous les regards, « descendant le perron de l'église » pour s'en retourner auprès de sa mère? Reboul s'est arrêté

¹ P. 17.

derrière elle: il la contemple. Frappé de son chaste maintien,

Il a su d'où venait cette réserve sainte:
C'est que Dieu de cette âme a la meilleure part.

Faut-il demander quelle est sa famille, s'inquiéter de sa demeure? Non, reprend le poète,

Je ne chercherai pas à connaître son nom,
Afin que rien d'humain ne me trouble dans elle,
Et qu'elle soit pour moi d'origine immortelle.

N'est-ce pas là un tableau gracieux et pur, tout prêt pour le pinceau? Reboul a pris soin de voiler lui-même pieusement « cette céleste image, que nul pouvoir ici-bas n'aurait pu chasser de son souvenir ». Mais s'il l'a protégée par son silence contre une indiscrete curiosité, nous pouvons cependant conjecturer que cette *inconnue*, sans ternir l'illusion du jeune homme, sans cesser d'être pour lui d'origine immortelle, lui fut cependant unie quelques jours par des liens sacrés. Nous croyons en effet ne pas nous tromper: cette ébauche hâtive, dessinée d'un crayon si léger, à demi effacée par le temps, conserve pourtant une ressemblance frappante avec les traits de Mlle Marie-Madeleine Michel. C'est bien là la jeune femme, frêle et malade, délicate et distinguée, à laquelle des yeux bleus, des cheveux blonds, une timidité naïve,

une pudeur austère, avaient fait donner le surnom de *tête de vierge*.

Sigalon l'avait admirée. Reboul la demanda en mariage; il l'obtint et l'épousa le 21 novembre 1819 ¹. Sans doute, en contractant ces nœuds désirés, notre ami formait les rêves purs et sereins qui sont le cortège souriant des légitimes affections. Mais la mort est jalouse! Deux mois étaient à peine écoulés que déjà, le 25 janvier 1820, un triste veuvage pesait sur l'époux délaissé: une maladie de langueur lui avait ravi sa chère compagne.

Reboul garda la mémoire éternelle de ces cinquante jours d'un bonheur fugitif. Il avait trouvé, semble-t-il, le trésor qu'il demandait à Dieu; et sa chaste jeunesse, en se posant sur cette fleur parfumée, avait cru respirer l'arome du miel le plus savoureux.

Aussi faut-il voir, dans les derniers vers de l'Élégie des *Poésies nouvelles*, la peinture fidèle de ce qu'il éprouva lorsque, cette vision de félicité disparue, il se retrouva seul au milieu d'un monde désenchanté:

¹ L'acte du mariage civil est du 21 novembre 1819, à 4 heures après midi. Le mariage religieux fut célébré le lendemain. Marie-Madeleine Michel avait quelques mois de plus que son mari: elle était née le 4 vendém. an IV. — Les témoins du mariage sont: J. B. Allemand, ancien négociant; M. F. Ponge, étudiant en Droit; J. B. Flandrin, cardeur de filoselle, et M. Eymonet, taffetassier.

Quand je veux évoquer pour une œuvre naissante
 Quelque type idéal.....
 C'est elle qui se lève et qui répond toujours.
 Exhalez-vous , parfums d'espérance dernière !
 Mais , si l'ange exilée est remontée aux cieux ,
 Quand la main du trépas aura clos ma paupière ,
 Mon cœur en aura soif au séjour de lumière,
 Et la reconnaîtra bien plus tôt que mes yeux !

Après cela, après ces rêves détruits, comment notre poète eut-il le courage de penser à de secondes noces !

Hélas ! il n'est pas toujours possible à l'ouvrier de perpétuer ses regrets ; la dure nécessité, les exigences de son métier lui imposent parfois un apparent oubli. Il lui faut faire taire son cœur, et cacher, sous les dehors de l'inconstance, le deuil récent de son âme. Reboul fut obligé de subir ces lois cruelles de la pauvreté. Ses sœurs étaient mariées, sa mère infirme et vieillie ; son état demandait qu'il y eût toujours au magasin une personne pour répondre aux acheteurs, et, dans le secret de la maison, une ménagère attentive au bon ordre aussi bien qu'à la préparation des repas. Il se soumit donc à cette contrainte ; il se choisit une seconde épouse, digne de la première et de lui-même. Le 2 août 1820, mademoiselle Jeanne-Fanny Maignon ¹ devenait madame Jean Reboul.

¹ L'acte du mariage est du 2 août 1820. Les témoins sont MM.

Ce mariage, en un sens plus heureux que le premier, puisque l'union des deux époux dura douze ans, ne fut pourtant pas béni de la bénédiction que les Patriarches souhaitaient à leurs fils : Reboul n'eut pas d'enfants. Son cœur, avide de tendresse, ne put jamais goûter les joies profondes de la paternité. Il ne s'exprimait guère sur cette douleur dont, selon la belle image d'un poète ancien, il laissait « couler le sang au dedans » : il en souffrait pourtant, et dans l'intimité discrète d'un ou deux parents, il a quelquefois trahi sa plainte intérieure.

Fidèle avec religion à la mémoire de sa première femme, dont le court passage à travers sa vie lui avait laissé d'ineffaçables impressions, il fut toujours affectueux, prévenant, délicat pour la seconde. Absent, il lui écrivait très-fréquemment, et prenait avec scrupule toutes les précautions possibles pour lui épargner les moindres soucis ¹.

J. Carrière, avoué au Tribunal civil de 1^{re} instance ; Casimir Carrière, licencié en Droit ; P. E. Lauret, marchand papelier et A. Ballivet, tailleur.

¹ Nous avons plusieurs lettres de Reboul à sa femme, datées d'Aiguesmortes, du 30 août au 3 septembre 1830. Le poète était allé chez ses amis MM. Conte et Gros, se reposer des terribles émotions des *trois journées glorieuses*. Ces lettres, où se peint le plus généreux patriotisme, sont un témoignage précieux de la tendre sollicitude de Reboul pour sa famille, à laquelle il assure « qu'il ne se passait pas d'heure sans qu'elle ne se présentât à son esprit ». — C'est pendant ce séjour à Aiguesmortes que fut composée la belle pièce : *A la mer*. Poésies (Delloye) p. 156.

Mais , dans les premiers mois de 1830 , une maladie lente frappa Mine Reboul , que la délicatesse ingénieuse du poète avait su mêler à toutes ses joies et comme environner des premiers reflets d'une gloire naissante. Les lettres de M. de Fresne, de M. de Capmas, celles même de Lamartine, témoignent d'une compassion affectueuse pour les inquiétudes que Reboul avait conçues sur la santé de sa femme. Aussi , quand il eut la douleur de la perdre, en mars 1832, ces nobles amitiés vinrent à lui pour le consoler.

De Mâcon, l'auteur illustre des *Méditations* lui écrivait : « Je m'attendais, Monsieur, au douloureux événement qui vous enlève tout ce qui vous attachait le plus à la vie. M. de Capmas m'avait dit qu'il n'y avait plus d'espoir que dans votre cœur.

« Vous êtes homme tout entier, vous êtes plus : vous êtes homme religieux. Vous croyez, parce que vous le sentez, à une destinée plus large, plus élevée, plus complète que celle-ci, et dont celle-ci n'est que l'ombre. Vous êtes sûr que l'individualité humaine n'est pas détruite, mais améliorée, mais divinisée dans un état supérieur, dont la mort n'est que le rideau. Vous ne vous trompez pas en croyant ainsi ; car l'instinct de toute la nature, cette voix de Dieu lui-même, le croit avec vous. Dans cette pensée est toute consolation pour nous qui demeurons encore quelques jours ici-bas.

« Il vous reste d'autres affections à soigner sur la terre; conservez-vous pour elles.

« Cette profonde affliction, loin d'abattre votre génie, lui donnera une réalité, une gravité plus forte et plus pénétrante. Ce talent, vous en devez compte à ce triste monde qui a tant besoin qu'on le relève de son abaissement, et qu'il faut relever sans cesse, malgré ses chutes réitérées, sans se plaindre de lui et sans se décourager. Dans cette œuvre, que nous devons tous accomplir proportionnellement à nos forces, se trouvent votre mission et votre raison de vivre et d'agir.

« Adieu, Monsieur. A revoir dans deux mois, en passant à Nîmes. »

LAMARTINE.

Dans un langage moins sonore, sans doute, mais plus nettement chrétien, M. de Capmas disait à son ami ¹ : « Ce n'est pas à vous qu'il faut parler la langue vulgaire des consolations : un cœur pareil au vôtre sait qu'il n'en est que dans les larmes et les regrets. Vous en trouverez aussi dans votre si religieuse résignation, en priant pour l'ange qui, à son tour, vous servira d'interprète et de patronne. Hélas ! en vous embrassant, il y a deux mois, je disais *l'adieu de la vie* à l'intéressant objet de votre tendresse comme de vos angoisses. Je

¹ Lettre du 4 avril 1832, de Marseille.

l'invoque aujourd'hui, et la nouvelle de sa fin m'a moins surpris que touché ».

Enfin, du fond de son exil, loin de la terre natale, Joseph Dumas, l'un des fidèles compagnons de ses jeunes années, faisait arriver à Reboul ces généreux accents ¹ : « J'étais loin de m'attendre à la funeste nouvelle que tu m'apprends : pleurer, être pleuré, ce n'est donc que pour cela que nous vivons!.. Dans ce monde, on croit devoir s'abstenir de parler des morts devant ceux qui les aimaient ! Quel froid ménagement ! S'entretenir d'eux, les faire revivre en quelque sorte, n'est-ce pas, pour notre cœur, une consolation et un devoir ? — Je ne te dirai donc pas de chercher à te distraire ; le temps seul enlève à ces coups ce qu'ils ont de trop violent... Mais si notre douleur diminuait de toute la part que nos amis y prennent, la tienne serait bien soulagée ».

C'est au poète lui-même qu'il convenait d'exprimer le mieux sa propre douleur, et de nous peindre l'état de son âme, deux fois séparée par la mort de celles à qui il avait engagé solennellement sa foi. Ce noble et décent jeune homme, grave dans l'amour, n'avait jamais compris les folles et changeantes passions. Voué par éducation et par instinct au culte généreux de la fidélité politique et de l'immutabilité

¹ Lettre datée de Pertuis, 16 mars.

religieuse, Reboul ne pouvait concevoir que le cœur, engagé aujourd'hui, devint libre demain, même de ses souvenirs. Il fit des siens une religion discrète, silencieuse, mais souveraine. Rien ne put désormais l'en distraire; et quand, dans l'atmosphère corruptrice de Paris, de dangereuses sirènes, femmes d'une éducation distinguée, mais de mœurs corrompues, essayèrent de lui verser l'âcre liqueur de leurs enivrements, on nous a raconté que le poète indigné s'en prit à la capitale elle-même des tentations dont il se voyait environné; il lui jeta le nom de *ville de boue*, et sortit en la maudissant.

Mais à Nîmes, sous son humble toit, la mémoire des morts lui formait une compagnie familière, digne de son austère génie. Elle venait souvent le visiter, tantôt voilée d'une douce mélancolie, comme lorsqu'elle lui rappelait les joies du passé :

Jours naïfs, plaisirs purs emportés par les vents
Ainsi que le parfum des fleurs par les autans ¹;

tantôt amère, désolée, aussi poignante qu'un dard
brisé dans une blessure, le forçant à s'écrier :

Oui, je sens que j'ai fait un pénible sommeil,
Et j'ai vu s'écouler les songes de ma vie,
Et me voilà semblable à la source tarie

¹ *Poésies*, p. 91.

Dont les feux dévorants de l'ardente saison
 Ont desséché le sable et brûlé le gazon...
 Et la mort m'a ravi des fantômes charmants ,
 Comme pour avertir mon âme solitaire
 De ne plus demander des amours à la terre....
 Et mon œil ne peut plus aimer aucune étoile,
 Sans que la froide mort la couvre de son voile 1 !

Tantôt encore, baignée dans les sereines splendeurs de la foi, et lui rendant, par les visions anticipées du ciel, les affections perdues pour ce monde. Alors il s'écriait :

Je reverrai

Ceux qu'avec amertume autrefois je-pleurai,
 Mes parents, mes amis...
 Et ces êtres encor plus voisins de mon cœur
 Que ta main m'enleva, mon Dieu, dans sa rigueur,
 Et dont les souvenirs, tristes et doux mystères,
 Remplissant le sommeil de mes nuits solitaires,
 Me firent tant de fois, quand l'aube se levait,
 Au réveil décevant, pleurer sur mon chevet 2.

Citons enfin un morceau complètement inédit, qui nous semble remonter aux premières années du second veuvage de Reboul, et dans lequel il a versé, ce nous semble, toute son âme :

1 *Poésies*, p. 96, écrit en juillet 1833. — 2 *Dernier jour*, p. 51.

Par les longs soirs d'hiver, quand je me trouve seul,
 Plié dans mes regrets ainsi qu'en un linceul ;
 Ou que, dans ma maison vide et jadis si pleine,
 Je vais, la lampe en main, ainsi qu'une âme en peine ;
 A l'aspect du fauteuil recouvert de vieux cuir
 Où, tour à tour, je vis tous les miens dépérir,
 De l'armoire poudreuse et de la table oisive,
 Trop ample maintenant pour son dernier convive,
 Je sens je ne sais quoi d'amer et d'étouffant
 Qui m'opresse, et me fait pleurer comme un enfant.
 Épi faible et tremblant qu'oublia la faucille,
 J'incline à ce repos que goûte ma famille.
 Mais bientôt, ô mon Dieu, pour calmer mon émoi,
 Comme un fidèle ami, vous descendez vers moi !...
 Aux sons intérieurs de la sainte parole,
 Mon cœur, presque mourant, renaît et se console ;
 Et, secouant l'effroi du désespoir passé
 Comme un songe pénible au matin effacé,
 Il bénit le rayon dont l'éclat le rassure.
 Ah ! pardonnez, Seigneur, à mon triste murmure,
 Aux larmes dont parfois mes yeux sont inondés ;
 Je ne mérite pas ce que vous m'accordez ;
 Car vous me tenez lieu, sous mon toit solitaire,
 Et d'épouse et d'enfant et de père et de mère.

Voilà le vrai, le grand Reboul ! c'est bien celui-là que
 nous avons tous connu, l'homme *fidèle* par excellence,
 dont la noble figure, si constante avec elle-même,

avait vieilli sans cesser de se ressembler. On eût dit , en le regardant , que le temps avait traité son fier visage comme le burin des artistes fait d'un bronze destiné à un puissant relief ! A chaque coup , le trait devient plus profond , mais il ne cesse pas de marquer les mêmes contours , de dessiner la même image ; dans l'œuvre terminée , on retrouve les moindres indications de l'ébauche. Ainsi en était-il de notre illustre ami. Les années l'avaient courbé et blanchi. Mais sa chevelure abondante , véritable crinière de lion , avait les mêmes ondulations négligées et presque sauvages. Son front , vaste et carré , labouré des mêmes sillons , rayonnait des mêmes clartés. Ses épais sourcils protégeaient , sans le voiler , un regard toujours aussi lumineux , aussi perçant. Les plis de ses lèvres avaient toujours la même empreinte de majesté et de paisible douceur. A soixante ans passés , au bout de sa carrière , on le voyait encore tel qu'il était à trente-cinq , alors que , plein de force et d'ardeur , il allait s'élancer dans la voie difficile où , sans oser se promettre les faveurs de la gloire , il cherchait au moins l'honneur d'avoir essayé de les mériter. Et ce n'était là que le symbole de sa généreuse immobilité dans les croyances et les convictions de sa jeunesse. L'unité de la vie , le soin de ne pas se démentir soi-même , c'était là , non pas un effort et un souci pour ce grand cœur , mais un impérieux besoin , une loi de

l'existence. Il ne pouvait concevoir qu'on pût jamais changer de doctrine ou de drapeau, pas plus qu'on ne peut changer de famille ou de patrie.

IV

La douleur fut donc pour Jean Reboul la grande maîtresse en poésie. Le germe était en lui par un bienfait gratuit de la Providence; l'épi se forma dans son âme, et y mûrit sous le souffle embrasé des tempêtes qui agitaient, en ce moment (1821-1828), le monde politique aussi bien que le monde religieux.

Dans l'intimité du jeune boulanger, quelques amis, dévoués au culte des lettres, avaient d'abord deviné et encouragé son talent. C'étaient surtout M. P. Chastan ¹, poète aimable et facile; M. Roman, bienveillant érudit, dont les conseils affectueux étaient assurés à tous ceux que séduisait le commerce des Muses; enfin le spirituel et malheureux Joseph Dumas, vrai type méridional, ardent d'esprit, chaud de cœur, mais trop confiant dans les ressources de sa riche nature et que cette confiance devait conduire à vivre longtemps d'aumônes, puis à mourir sur un lit d'hôpital ². Frappés du ton

¹ Le même à qui est dédiée la pièce intitulée *le Moulin de Genèse* (*Poésies*, p. 97.)

² D'après M. J. Canonge, le salon de M^{me} Périé-Candeille fut pour

hardi des *chansons* de leur joyeux commensal , surpris des accents fiers et généreux que Reboul savait mêler à ses plus gais refrains ¹ , ils l'encouragèrent à composer des pièces plus en harmonie avec la pente sérieuse de son caractère , avec les habitudes chrétiennes de son esprit. C'est de leurs conseils que naquit cette élégie célèbre de *l'Ange et de l'Enfant* , « louée par toutes les mères » et qui , la première , a commencé la grande renommée de Reboul. Insérée d'abord dans un journal de Nîmes, par une bienveillante indiscretion du vicomte

Reboul une école de goût en même temps qu'un centre de relations distinguées. Placé d'abord comme professeur à Pertuis , J. Dumas quitta cette position , modeste mais honorable , pour aller solliciter à Paris une place dans l'Administration des Postes. Nous avons une lettre de lui à Reboul où , en annonçant sa future nomination au bureau de Troyes , « non pas Ilion , mais la Champenoise » , il plaisante agréablement sur son avenir. « Je serai vraiment alors homme de lettres , dit il , et encore homme de lettres mangeant et buvant , ce qui n'arrive guère aux autres disciples d'Apollon de la Capitale ». Nous ignorons si jamais J. Dumas obtint l'emploi qu'il souhaitait. Plus familier que Reboul avec les règles de l'art d'écrire , Dumas lui donnait des éloges précieux , tempérés par d'utiles leçons. — Cet homme , instruit et sensible , ami passionné de la liberté , manquait d'énergie : l'élévation de son caractère en souffrit de douloureuses atteintes. Il s'unit à une femme indigne de lui , se résigna pour vivre à tenir un pauvre hôtel garni dans un des faubourgs de Paris , puis , de chute en chute , tomba dans une telle indigence que Reboul fut souvent obligé de lui envoyer des secours pécuniaires. Il n'en resta pas moins cher à notre grand poète , qui faisait profession de devoir beaucoup à ses conseils.

¹ Voir la *Chanson à boire* , citée par M. A*** (J. Canouge) dans la Préface des Poésies. p. VIII. Édit. Delloye. 1842.

de Brettes ¹, elle parut dans la *Quotidienne*, en 1828, et y fut saluée par d'unanimes applaudissements ².

Ces applaudissements n'enivrèrent pas le modeste ouvrier; il y vit une tentation d'orgueil; il fut plus effrayé que séduit, la gloire qui lui souriait lui parut presque une ennemie. Sa position était humble, mais honorée et indépendante. Était-il prudent de la quitter? Convenait-il de tourner sa proue vers le succès et d'abandonner le rivage sur lequel demeurait, debout encore mais constamment menacé, l'édifice des vieilles croyances et des opinions traditionnelles? Fallait-il

1 Directeur de l'Enregistrement et des domaines dans le département du Gard, jusqu'en 1830. M. de Brettes donnait ainsi la 7^e strophe :

Que tout soit calme en ta demeure ,
 Que rien n'en change l'appareil ,
 Qu'on accueille ta dernière heure
 Ainsi que ton premier sommeil.

2 M. J. Canonge a raison de dire, en appréciant *l'Ange et l'Enfant*, que « ce chant a souvent et heureusement inspiré la musique, la peinture et même la sculpture ». Nous trouvons, dans les papiers de Reboul, une lettre charmante de M. l'abbé Bayle, aumônier au Lycée de Marseille, consacrée tout entière à annoncer l'envoi d'une gravure allemande, le *Mutterschmerz* (douleur d'une mère) d'un artiste de Leipzig. Cette exquise composition, traduction fidèle du chef-d'œuvre de Reboul, devint si chère à notre ami qu'il lui réserva, dans sa modeste chambre, la place d'honneur. Quelques mois avant sa mort, il en fit l'objet d'une sorte de testament particulier et voulut la donner lui-même à M. A. Demians, en souvenir de leur vieille et constante affection. — Le Baron de Flottes, dans ses *Souvenirs*, a cité la réponse de Reboul à l'abbé Bayle.

aussi, comme tant d'autres, sacrifier la tranquillité, l'obscurité du pays natal pour aller demander à Paris un éclat périlleux ?

Toutes ces questions, et bien d'autres du même genre, se présentèrent à l'esprit de Reboul et le rendirent timide devant les avances de la renommée.

Enfermé dans une retraite plus laborieuse que de coutume, ne confiant qu'à de rares privilégiés le secret des œuvres nouvelles qu'il écrivait, il se protégea lui-même, le plus longtemps possible, contre les tentations du dedans et contre les séductions du dehors. Mais malgré lui, *l'Aumône*, *l'Arabe et son Coursier*, *l'Hirondelle et le Troubadour*, d'autres pièces encore, charmantes dans leur simplicité, se répandirent dans le public et jusque dans les journaux.

Les amis de Reboul insistèrent alors auprès de lui pour le décider à imprimer ses poésies dans un recueil séparé. Il résista longtemps. Voici comment sa résistance fut vaincue.

M. Eyroux, de Nîmes, était, depuis plusieurs années, en relations d'affaires avec M. de Capmas, sous-préfet de la Restauration, homme d'un goût délicat et qui lui-même était alors l'un des plus intimes amis de M. de Lamartine.

Invité par M. Eyroux, M. de Capmas vint à Nîmes pour voir Reboul et commencer ainsi, vers 1831, le

pèlerinage de la curiosité , de la sympathie , de l'admiration vers la petite maison de la rue Carréterie. Le poète, flatté d'une attention, nouvelle alors pour lui, laissa M. de Capmas lire dans son âme , l'initia simplement à ses projets et à ses rêves , lui fit connaître P. Chastan et J. Dumas, lui dit enfin combien il estimait et aimait le chantre mélodieux des *Méditations*.

Ces confidences touchèrent le noble visiteur, et sa grande préoccupation fut dès lors d'associer indissolublement l'un à l'autre deux noms, séparés par les distances sociales, mais destinés à s'unir et à s'honorer mutuellement.

V

Reboul avait déjà fait hommage à M. de Lamartine des numéros du *Drapeau blanc* ou de la *Quotidienne* qui contenaient ses premières pièces connues. C'est du moins ce qu'il semble naturel de conclure d'une lettre, datée d'Aix-les-Bains, le 24 juillet 1830, et dans laquelle le gentilhomme, jaloux d'effacer dans l'esprit du boulanger, « son confrère en poésie », la nuance d'une admiration trop déférente, écrit ces nobles paroles : « Je ne crois sérieusement qu'aux inégalités de la nature ; elle seule a droit d'en établir et vous n'avez pas à vous plaindre de ses oublis ».

Mais des relations ne s'étaient pas nouées à la suite de ces rapports presque *officiels* entre le novice des Muses et le maître arrivé à « la splendeur suprême ».

M. de Capmas reçut, en 1831, de Reboul lui-même, un volume où se trouvaient réunies les œuvres poétiques de MM. P. Chastan, Ach. Grelleau, J. Rabanis et J. Dumas ¹. Parmi les compositions, plus ou moins parfaites, de ces hommes de savoir et de goût, s'en trouvait une « que le silence et la modestie de son auteur » firent particulièrement remarquer des hôtes du Château de la Roche ². Reboul ne la louait pas; elle était donc de lui.

Transmise par de fervents admirateurs à M. de Lamartine, cette pièce fut lue avec plus d'attention; elle fut aussi plus appréciée, et valut à notre ami les suffrages enthousiastes d'un juge expérimenté. « J'ai reçu, disait le poète de Milly, « j'ai reçu, Monsieur, par M. de Capmas, vos vers nouveaux. Ils m'ont étonné, même après *l'Ange et l'Enfant*; c'est tout vous dire... Imprimez quand la politique se taira. Sa voix aigre et bruyante absorbe toutes les oreilles ³... Le courant du temps entraîne à présent avec lui trop de limon pour qu'on puisse lui jeter cette perle précieuse, limpide et pure,

¹ *La Muse nimoise, ou Poésies diverses extraites du Glaueur méridional*. Nîmes, Gaude. — ² La Roche, par Rouvray, Côte-d'Or. — ³ Lettre du 13 septembre 1831.

qu'on appelle : Poésie ¹... Si la Muse m'a abandonné , c'est pour passer , je le sens , en de plus nobles amours. Je la vois sans jalousie vous combler de ses faveurs. J'écoute , je ne chante plus ; mais , quand vous chantez , j'écoute deux fois , j'écoute de l'oreille et du cœur. A vous voir souvent , à vous lire toujours. ² »

On peut deviner aisément quel effet de semblables encouragements produisaient dans l'âme de Reboul. Comment résister à la fois à l'appel intérieur du génie , à l'appel extérieur des rois de l'intelligence ? Comment ne pas songer enfin sérieusement à affronter les chances redoutables de la publicité ?

Ce fut bien une plus grande séduction lorsque , vers le mois de mai 1832 , après avoir annoncé sa visite et l'avoir fait annoncer après , à diverses reprises , par M. de Capmas ³ , Lamartine vint lui-même à Nîmes vaincre les dernières hésitations de son timide protégé. Reboul s'écriait attendri :

— « Serait-il vrai.....

Quoi ! tu viendrais t'asseoir à mon humble foyer !

Tu viendrais visiter notre ville embellie ,

Ce fragment détaché des bords de l'Italie ,

Où le ciel , se peignant d'un éternel azur ,

Est presque monotone à force d'être pur ⁴ !

¹ Lettre du 7 janvier 1832. — ² Lettre sans date. — ³ Lettres de mars, avril et mai 1832. — ⁴ *Poésies*, p. 147.

Puis, comme pour se tromper lui-même et ne pas s'abandonner aux mouvements de l'orgueil, il énumérait toutes les richesses artistiques de notre sol, tous ces monuments grandioses, si dignes par leurs proportions savantes de provoquer l'intérêt et l'admiration :

Ah ! la Rome païenne ici vit tout entière !

En parcourant ensemble les Arènes, la Maison Carrée, la Fontaine, Aiguesmortes, les deux poètes se lièrent à jamais. La conversation persuasive de Lamartine leva les scrupules honorables de Reboul, et dès lors il fut convenu que les œuvres du boulanger nimois se présenteraient au jugement des lecteurs, abritées sous le patronage littéraire d'un nom glorieux qui leur servirait au besoin de bouclier.

Mais cinq ans se passèrent avant que les généreuses intentions de M. de Lamartine pussent se réaliser. D'une part, les événements politiques étaient d'une telle gravité qu'ils laissaient bien peu de place aux contemplations de la poésie; d'autre part, les éditeurs ne se montraient pas empressés à se charger d'une publication dont le succès ne leur semblait point assuré.

« Impossibilité de rien *vendre*, écrivait Lamartine ¹.
Je parlerai aux libraires pour imprimer *gratis* et vendre

¹ 26 décembre 1834.

à bénéfiques communs avec vous. Quand votre livre paraîtra, j'emploierai mes amis à son succès matériel. J'écrirai un mot dans la Préface ou autrement. Je serai fier de signer votre gloire » ¹.

On voit maintenant ce qu'il faut penser des versions différentes qui ont eu cours sur les commencements de la carrière poétique de Reboul ².

Ces commencements furent obscurs et pénibles. Encouragé sans doute par d'excellents camarades, mais laissé par eux au niveau de son incomplète éducation, Reboul rencontra la gloire sans la chercher; et, quand elle vint brusquement à lui, il n'avait déjà plus la souplesse d'oreille et la flexibilité de main que demandent les cordes délicates de la lyre française. Il avait appris tout seul la langue des vers; et comme son penchant l'avait porté d'abord vers l'étude de Corneille, c'est Corneille qui avait été son unique maître, c'est Corneille qui lui avait enseigné la valeur des termes, la coupe des phrases, la grammaire et la syntaxe.

¹ Le libraire Gosselin se résolut enfin à faire imprimer le recueil du pauvre boulanger, sans doute aux conditions que nous venons d'indiquer.

² L'abbé Sibour, mort archevêque de Paris, l'abbé Meirieu, aujourd'hui évêque de Digne, le R. P. d'Alzon, vicaire-général de Mgr de Chaffoy, de Mgr Cart et de Mgr Plantier, l'abbé de Tessan, doyen du Chapitre Cathédral, ont tous encouragé et soutenu les premiers pas ou les progrès de Reboul. M. Gazay, ancien professeur de Rhétorique au Lycée de Nîmes, puis M. Germer-Dorand, Préfet des Études à l'Assomption, ont été les constants conseillers

Ajoutez à cela les inconvénients d'une instruction faite au sein d'une ville de province, au milieu d'un peuple qui ne parlait guère alors que le languedocien ou qui, dans son français, dénaturait la prononciation et l'accentuation de beaucoup de mots, et vous aurez le secret de quelques incorrections d'autant plus excusables que, malgré l'imperfection relative de la forme, ni la vigueur de la pensée, ni la profondeur du trait, ni la fidélité de la description ne sont un moment sacrifiées. C'est bien à la poésie de Reboul que s'applique la célèbre définition de l'homme, donnée par M. de Bonald, et qui fait de nous tous une *intelligence servie par des organes*. Cette formule, inexacte en philosophie, devient souvent véritable en littérature alors que, par une lutte victorieuse contre des éléments rebelles ou par l'emploi presque téméraire d'instruments peu connus, l'âme arrive à s'exprimer si complètement elle-même, qu'il est impossible de ne pas saluer en elle une souveraine faite pour imposer le joug et non pour le subir.

Comme l'incomparable Corneille, l'immortel aïeul de son austère génie, Reboul « s'est créé lui-même et,

de sa Muse ; — mais l'un et l'autre ont dû *respecter*, dans la mesure la plus étendue, le côté caractéristique du poète nimois. Reboul était d'ailleurs difficile à convertir sur l'emploi de certaines tournures ou de certaines locutions ; il ne comprenait pas qu'on voulût les lui ravir.

de toutes les œuvres qu'il a produites, il est la plus grande ». Aussi les plus beaux vers de notre cher compatriote sont-ils peut-être ceux où il a protesté contre « de jeunes barbares, hurlant le chant de mort » autour des fières images de l'auteur de *Polyeucte* « et le dévouant à l'oubli » 1.

Notre poète, d'ailleurs, se rendait bien compte à lui-même des conditions particulières que lui faisaient auprès du public la nature de ses inspirations et le genre spécial de ses mélodies. C'est pour atténuer, autant qu'il était possible, l'effet étrange, l'étonnement qu'il se sentait prêt à causer, que Reboul ne voulut pas s'aventurer seul dans le monde des littérateurs.

La dédicace de son premier recueil, pieux monument d'une touchante gratitude, témoigne en même temps de la crainte où le jetaient les hasards des jugements qu'il allait affronter. « Pauvre enfant abandonné, condamné longtemps à l'indifférence », il avait peine à

1 La pièce à *Pierre Corneille* fut composée de 1836 à 1838, selon la *Gazette du Bas-Languedoc*, 10 mai 1840. Reboul l'envoya à l'Académie des Jeux Floraux, à Toulouse, pour remercier les nobles émines de Clémence Isaure des lettres de maîtrise qu'ils lui avaient récemment décernées. — Relire (dans les *Poésies nouvelles*, p. 183), l'Hymne à Cl. Isaure, nouveau témoignage de la gratitude de Reboul pour les Toulousains; il payait ainsi généreusement le tribut de sa gloire aux villes qui lui faisaient accueil, et l'on peut voir, à la p. 24 des *Traditionnelles*, comment il remercia *Marseille* de l'empressement affectueux que l'amitié de M. de Flotte et celle de M. Audiffret avaient préparé dans cette ville autour de sa personne et de son nom.

se promettre l'attention de la foule; et, « pour réchauffer sa Muse glacée, un chaud rayon de la gloire d'un grand homme était pour lui le gage unique de l'espérance ».

Reboul se trompait. La publication de ses premières *Poésies*, en avril 1836, fut saluée par les journaux de toutes les opinions. Des critiques éminents ne mirent à leurs éloges que des réserves bienveillantes, flatteuses encore, parce qu'elles étaient une preuve d'estime et d'impartialité.

Nous ne pouvons citer ici ni tous les articles, ni toutes les correspondances qui vinrent prouver à notre ami l'intérêt sérieux attaché à son livre.

Mais comment négliger de citer ce beau passage d'une lettre de M. Collombet, écrivain distingué de Lyon ¹? « J'ai été sévère, je le suis habituellement. Vous avez droit à une critique grave, et je vous ai jugé comme si la tombe vous avait déjà... Le moyen de donner du poids à la louange, c'est de montrer qu'elle est indépendante et mûrie. Je crois l'avoir fait ».

Comment oublier aussi de parler en ce moment de l'amitié littéraire la plus obstinée, nous dirions volontiers la plus *persécutrice*, à force de dévouement, que Reboul ait jamais connue, celle de M. de Fresne?

Leurs relations remontaient à l'hiver de 1829. M. de Fresne avait vu Reboul à Nîmes; et, le soir du 17 mars,

¹ 3 novembre 1838.

avant de quitter la ville d'Antonin , il lui avait écrit :

« Vous ne pouvez mieux me montrer que vous mettez quelque prix à mon véritable attachement , à ma haute estime , qu'en usant de moi , à Paris » .

« Lié avec une foule d'artistes et de gens de lettres , plus étroitement uni à un *petit nombre* d'entre eux , je serai vraiment heureux de vous témoigner tout ce que méritent votre beau talent et votre noble caractère ... »

« Ces témoignages d'attachement et d'estime » , M. de Fresne les a constamment donnés à Reboul pendant trente ans. Leur correspondance , monument singulier de franchise et de liberté , serait un sujet de véritable étonnement , tant elle contraste avec la proverbiale irritabilité des auteurs , avec la complaisance perfide de leurs amis. Nous regrettons de ne pouvoir citer , en exemple , une lettre du 18 novembre 1829 où l'ancien conseiller d'État examine , *épluche* , pour ainsi parler , quelques pièces inédites , soumises à son impitoyable critique , et dont il blâme soit le tour trop moderne , soit les expressions trop conformes « à l'art séduisant de l'école nouvelle. »

Disons au moins de quelle manière M. de Fresne accueillit le volume des *Poésies* , publié chez Gosselin en 1836. Il le jugea d'abord par lui-même ; puis , comme s'il avait eu besoin de fortifier l'autorité de ses conseils par l'assentiment de littérateurs d'un mérite reconnu ,

il pria le vénérable évêque d'Hermopolis, Mgr Fraysinous, alors précepteur de S. A. R. Mgr le Comte de Chambord, de lui dire complètement sa pensée sur le boulanger nimois. — L'ancien ami de M. de Fontanes consentit volontiers à cette demande, qui le ramenait vers les chères occupations de sa jeunesse, et voici quelques extraits de la lettre qu'il écrivait de Goritz, le 25 avril 1837.

« Enfin, Monsieur, j'ai reçu, il y a déjà quelques jours, par la voie de Prague, les poésies du boulanger de Nimes. J'ai eu tout le loisir de les lire et de m'en faire une idée assez précise, sans avoir la prétention toutefois de la donner pour un arrêt sans appel. Avant tout, je vous dirai que je suis trop vieux pour ne pas continuer à suivre les voies littéraires dans lesquelles on m'apprit à marcher, dès mon jeune âge. Il est des siècles illustrés par les plus beaux génies qui furent jamais, et dont les ouvrages que nous avons encore ont été trouvés dignes des hommages et de l'admiration de la postérité. Tels sont les siècles de Périclès, d'Auguste, de Léon X, de Louis XIV. Là sont nos maîtres et nos modèles. Les règles qu'ils ont tracées, il faut les suivre; les exemples qu'ils ont donnés, il faut les imiter. On peut les égaler, les surpasser peut-être; mais, en général, qui suit leurs traces marche dans la lumière; qui s'en écarte tombe dans

les ténèbres. C'est d'après ces idées que je vais m'expliquer, sans exagération aucune, ni en bien ni en mal, n'aspirant qu'à être pour vous *Candidè Judex*, comme Horace appelait un de ses amis à qui il soumettait ses vers. Vous verrez que je ne suis pas injuste, encore que j'use d'une utile sévérité.

« Je commence par confesser avec vous que M. Reboul est né poète et que même la nature lui a fait en ce genre le plus magnifique de tous les présents, en lui donnant *os magna sonaturum*. Quel dommage que les germes d'un si rare talent n'aient pas été cultivés de bonne heure, perfectionnés et conduits jusqu'à parfaite maturité par des mains habiles et sages ! Pourquoi faut-il que son esprit, à l'entrée de sa carrière, n'ait pas été dirigé par quelque Rollin capable de l'apprécier, d'en mesurer toute l'étendue, de le nourrir, de le fortifier avec discernement de tous les sucres de la plus saine littérature, d'en favoriser l'essor sans l'abandonner à lui-même, de lui apprendre à faire difficilement des vers faciles et de préparer peut-être le roi du Parnasse français au XIX^e siècle ?

« Formé par ces soins éclairés et ces enseignements divers, le jeune Reboul aurait mieux compris que chaque langue a son génie particulier, son caractère propre, et qu'on ne saurait s'en écarter impunément.

.....« Maintenant je m'explique pourquoi j'ai été

obligé de m'habituer au style de M. Reboul , de m'y faire peu à peu pour ne pas le trouver étrange. Cette déplaisance venait chez moi de ce qu'au milieu des beautés qui me passaient sous les yeux , se montraient ces taches , que vous avez signalées vous-même , mais plus saillantes et plus nombreuses que vous ne l'avez cru. Après avoir passé ma vie à feuilletter les grands auteurs de notre grand siècle , le goût de leur manière d'écrire s'est trouvé tellement imprimé dans ma nature que tout autre me répugnait. Personne ne souhaiterait plus que moi de voir M. Reboul tenir le sceptre de la poésie au milieu de nous. C'est alors que je le croirais appelé à remplir une mission divine auprès de la jeunesse , celle de la dominer et de la guider par la suprématie de son talent comme par la pureté de ses doctrines.....

« Ainsi donc hommage au génie poétique , au beau caractère , à la pureté des sentiments , à la foi sincère et profonde de M. Reboul ! Mais que l'enthousiasme pour ce qu'il a de beau , ne nous aveugle pas sur ce qu'il a de défectueux. Les pièces où il montre , à mon sens , le plus d'élévation et de force , sont celles qui sont adressées à *un Exilé* , et à M. l'abbé de *La Menais* , et celle qui a pour titre *Sainte-Hélène*. *L'Ange et l'Enfant* est une pièce délicieuse. J'ai trouvé du naturel et du charme dans *l'Hirondelle du Troubadour* ; les

Souvenirs d'enfance m'ont beaucoup plu par leur simplicité, leur candeur et leur naïveté.....

« Je viens, mon cher Mousieur, de dire assez librement ma façon de penser, comptant sur votre discrétion, Ne communiquez rien de ce qui pourrait blesser. Je ne veux me brouiller avec personne. Il me serait très-pénible de me voir mêler à des querelles littéraires. Vieux, fatigué, infirme d'une attaque de paralysie, au côté gauche, et qui a résisté aux bains de Tœplitz, je n'aspire qu'au repos..... »

Reboul fit à Mgr Frayssinous la belle réponse qui suit :

« Monseigneur, j'ai reçu, par la voie de M. le Chevalier de Fresne, la lettre dans laquelle vos hautes lumières ont bien voulu descendre à l'examen de ma poésie. Quel que soit le jugement que vous portez sur elle, ce jugement m'a été un honneur dont je n'avais pas l'espérance.

« Je partage avec vous, Monseigneur, l'admiration pour les beaux génies d'une école dont vous avez été un dernier et brillant reflet. Abeilles privilégiées, ils ont vécu dans un temps où la rosée céleste tombait sur les fleurs, et leur miel a pris un parfum que les années rendront encore plus exquis, comme un vin généreux qui s'améliore en vieillissant.

« J'aurais voulu les imiter; mais on est toujours de

son siècle et l'on ne peut respirer que l'atmosphère où l'on est plongé. Puis, toute perfection est si difficile que je ne prétends pas mettre mes défauts sur le compte du monde au milieu duquel il a plu à la Providence de me faire vivre. Mon insuffisance y est pour beaucoup. Dans tous les cas, Monseigneur, vos critiques ont porté juste; je les accepte avec autant de respect et de reconnaissance que les éloges dont vous avez daigné les accompagner ».

Nous avons à dessein cité quelques passages de ces pièces importantes; elles honorent, plus que tous les comptes-rendus flatteurs, la mémoire de notre ami. Le langage qu'on lui tenait, celui qu'il prenait à son tour, voilà la meilleure preuve de son incontestable mérite et de la réelle grandeur de son âme.

VI

A l'heure où le poète nimois soumettait ainsi son premier volume à la critique des juges les plus éclairés, il était, depuis deux mois, dans la vigoureuse maturité de son âge; il avait quarante ans.

C'était aussi le moment où son intelligence, développée par le travail, l'expérience et les graves leçons de l'histoire contemporaine (1828-1836), avait atteint la plénitude de la force.

La chute de la monarchie légitime ; l'hostilité visible du nouveau pouvoir contre l'Église et contre les principes du passé ; les sourds frémissements de colère dont il entendait autour de lui le grondement mal comprimé ; toutes ces causes menaçantes de troubles probables et d'une immense portée assiégeaient l'esprit de Jean Reboul et le plongeaient dans de profondes méditations. Sa lyre lui paraissait devoir subir la miraculeuse transformation dont le Prophète hébreu parlait autrefois quand il ordonnait de fabriquer des glaives avec le soc des charrues.

Pourquoi soupirer de plaintives et tendres élégies quand le monde chancelant demandait à être soutenu sur ses bases ébranlées ? Jésus-Christ, l'Église, la société elle-même étaient attaqués jusque dans leur existence : il n'était plus temps de songer aux douleurs individuelles ; il fallait aller au secours de l'ordre religieux et social ; « la poésie ne pouvait plus être un but ; elle ne devait être qu'un instrument. »

La Préface du *Dernier jour*, cette œuvre capitale de notre ami, cette œuvre dont la conception grandiose lui avait été suggérée par le spectacle des désordres et des angoisses qui suivirent la révolution de Juillet, et vers laquelle, en 1858, après plus de vingt ans, il revenait encore pour lui faire atteindre la beauté

idéale qu'il rêvait ¹, la Préface du *Dernier jour* contient l'expression des vrais sentiments de Reboul. Un cri lui échappe : « Grâce à eux, grâce à MM. de Lamartine et Alexandre Dumas, je puis être écouté sans trop de défaveur » ! Et ce cri n'est pas la voix de l'orgueil ! C'est la voix de l'homme convaincu qui veut être avant tout un soldat et un apôtre. Reboul était tout cela, un apôtre et un soldat ; on a dit de lui qu'il n'était pas homme d'action, mais de théorie ! A la bonne heure ! pourvu qu'on reconnaisse que la spéculation, dès là qu'elle n'est plus solitaire, dès là qu'elle se communique par la parole et le prosélytisme du génie, devient le moyen d'action le plus énergique et le plus populaire de tous.

Isolé dans son humble condition, loin de tous les complots comme de toutes les agitations, Reboul n'aurait pas su se mêler aux discussions de la place publique ni même à celles d'une tribune. Mais sa tenue austère, son accent mâle et profond, tout en lui jusqu'au geste uniforme de son bras étendu, l'index en avant et le poing fermé, c'était là comme un discours incessant, et l'estime publique ne s'y trompait pas

¹ Nous avons le manuscrit du *Dernier jour*, augmenté de trois nouveaux chants — le poème en entier devait en avoir quatorze ; mais le chant treizième n'est pas fait. Nous espérons publier prochainement une nouvelle édition de ce travail d'un si grand caractère, complétée par les morceaux inédits.

dans notre ville. On savait qu'il était de ces tranquilles héros dont le rare courage ignore toute bravade et méprise tout péril.

Allons donc au cœur de ce grand homme, et puisque le voilà devant nous, debout sur le piédestal que ses amis littéraires lui ont dressé, étudions ses sentiments de royaliste et son âme de chrétien!

Il est de tradition de considérer notre département comme une dangereuse région où les haines politiques, doublées des dissidences religieuses, rendent l'administration très-difficile et la vie sociale impossible. Ce n'est point le lieu de discuter ces opinions faites, au moins très-volontairement exagérées et sur lesquelles les mémoires du Baron d'Haussez ont jeté un si grand jour ¹. Mais ne sera-t-il pas permis à des Nimois de déposer ici le témoignage de ce que l'éducation domestique leur a fait connaître, et de ce que Reboul a, pour ainsi dire, incarné dans sa propre personne?

Quoi qu'il en soit du reste de la France où la famille de Bourbon s'était fait de si fidèles et de si nombreux soutiens, il est remarquable que trois provinces surtout, la Bretagne, le Languedoc et la Provence se soient signalées, depuis 1789, par un attachement plus entier à la maison de nos anciens Rois! Chose sin-

¹ V. *Les Souvenirs de la Restauration* d'A. Nettement p. 176 et suiv. C'est un livre exact et consciencieux.

gulière ! Ces provinces étaient peut-être celles où vivait davantage l'amour des libertés publiques ; elles étaient fières de leurs droits , jalouses de leurs privilèges , et devant l'autorité royale debout , les *Pays d'États* , on le sait , n'avaient pas craint de faire entendre des remontrances hardies , quoique respectueuses. Tant il est vrai que la liberté prépare plus de dévouements sincères que la servitude !

Là aussi , la noblesse avait été , bien moins qu'ailleurs , retirée de ses terres par les charges de cour ou les emplois de faveur. Les gentilshommes , après la dette du sang payée , revenaient paisiblement dans leurs modestes demeures , sans grades très-élevés ni grandes récompenses : un brevet de capitaine et la croix de St-Louis suffisaient d'ordinaire à leur ambition : ils ne demandaient pas plus pour honorer leurs blessures , et la famille d'Assas , par exemple , nous semble moins digne d'honneur pour avoir donné un héros de plus à nos annales que pour avoir silencieusement attendu d'un sublime élan de Marie-Antoinette , le paiement national du sang glorieux versé à Clostercamp ! Ces races généreuses , faites à l'abnégation et simplement héroïques , vivaient au milieu d'un peuple aussi fier et aussi grand.

Nous n'avons pas eu , dans le Gard , le pendant des luttes mémorables de la Vendée , du Poitou , de

la Basse-Bretagne, de ces luttes sacrées où de pauvres paysans combattaient pour la cause de Dieu et celle du Roi. Mais, sans vaine forfanterie, nous osons dire que nos pères étaient dignes de ces géants. Hélas! aujourd'hui que leur génération tout entière a disparu, aujourd'hui que les plus jeunes de leurs contemporains sont les plus âgés de nos vieillards, saluons du moins avec émotion et respect ces hommes vaillants qui, même après les ricanements de Voltaire et le dogmatisme de Rousseau, trouvèrent beau de combattre pour un symbole, et de mourir pour un serment.

Parmi les plus pauvres ouvriers, chez de simples femmes, on a vu, dans Nîmes et dans tous ses environs, les merveilles d'une fidélité que rien ne pouvait ni détruire ni déraciner. La famille était une école de traditions généreuses où, avec le lait de ses mamelles, la mère transmettait à son nourrisson le zèle de la foi catholique et l'amour des Bourbons. La foi persécutée n'avait plus de pompes; la royauté décapitée semblait à jamais bannie: qu'importe! il y avait toujours moyen de faire avec un morceau de bois l'image d'un crucifix; un peu de charbon suffisait pour tracer à la hâte sur un mur le dessin d'une fleur de lis. C'en était assez pour perpétuer le patriotisme et la religion.

C'était bien en effet le patriotisme qui se confondait dans ces nobles cœurs avec l'amour de leurs princes. Des faiblesses déplorables de Louis XIV, des honteux scandales de Louis XV, ils ne savaient rien ou peu de chose. Mais ils savaient que, par une conduite au moins étonnante de la Providence, la famille illustre des Capet avait été l'instrument de cette œuvre incomparable qui depuis plus de six siècles s'appelle la France. Ce fut là certainement, pendant longtemps, la force de nos aïeux et, dans cette centralisation toute spirituelle d'une commune fidélité au même chef, ils trouvèrent de quoi contre-balancer les inconvénients que pouvait avoir le morcellement trop grand des provinces et les restes subsistants du régime féodal!

Voilà l'enseignement politique que Reboul avait reçu. Son âme enthousiaste prit, dans les récits paternels, les éléments d'une piété monarchique que rien n'a su diminuer. Royaliste d'instinct et par le mouvement naturel d'un sang pur de toute transaction avec les idées nouvelles, le poète médita profondément sur les problèmes de notre politique nationale, et cette méditation lui donna du pouvoir et de ses droits, de l'obéissance et de ses limites, de la liberté et de son étendue, les notions les plus fermes et les mieux enchaînées.

Jean Reboul avait aussi l'âme libérale. Tout despo-

tisme lui faisait horreur, tout monopole le révoltait. Sans envie contre les grands, parce qu'il perçait à jour le mensonge d'une grandeur qui ne mérite pas toujours la même estime que l'honnête pauvreté, il était sans flatterie pour les faiblesses populaires; il dédaignait de descendre au rôle de poète des rues, et sa Muse, vêtue d'un toge presque consulaire, aurait, comme les anciens chefs de Rome républicaine, commandé aux faisceaux des licteurs de ne saluer que le courage ou la vertu.

Il me semble que c'étaient bien là les caractères de sa foi politique. Fondée sur le raisonnement, elle était pleine de sagesse, de tolérance et de mesure. Un fragment, tout raturé, contient ces mots :

« A un exilé ! Tout ce qu'emporte la tempête n'est pas destiné à la mort. Le gland, ballotté par le vent d'orage, peut devenir un grand chêne, et un fugitif de Troie fonda l'empire romain.

« Si quelqu'un vient te dire : J'ai porté telle couleur, ne l'écoute point. Mais si tu connais un homme qui, voyant les douleurs de la Patrie, ait dit, dans l'amertume de son cœur : Ma mère ! Fils de France, embrasse-le : c'est un de tes frères ! »

Ce qu'il voulait de la famille royale, c'était précisément la royauté et non pas le régime, plus ou moins restauré, des distinctions spéciales ou des faveurs par-

ticulières. Ce n'était pas en arrière de nous, sur un terrain d'où elle a été violemment arrachée par la Révolution, qu'il souhaitait de replanter la tige séculaire des princes de son choix; c'était dans le cœur de la France moderne, réconciliée avec les fondateurs de sa glorieuse unité!

En 1854, tandis qu'il s'acheminait vers Frohsdorff, sa pensée caressait l'idée d'une *fusion* entre les deux branches françaises de la maison de Bourbon, et il traçait ces quelques vers :

Princes ! que les cieux vous bénissent !

Quand des frères se réunissent

En de pieux embrassements ,

C'est le parfum que le Prophète

Voyait ruisseler de sa tête

Jusqu'aux bords de ses vêtements !

.

Du haut du ciel où tu pris place ,

Père de cette auguste race ,

A tes enfants prête secours !

Que ta vertu leur fasse rendre

Un trône payé par la cendre

Où tu voulus finir tes jours !

Mais, pour indiquer que la réconciliation devait s'accomplir sans nouveau sacrifice de la part du Comte de Chambord, il mettait en épigraphe cette forte maxi-

me, digne du grand Joseph de Maistre: *Un principe vaut mieux qu'un éclair de fortune.*

On retrouve partout, chez Reboul, cette préoccupation des principes, des droits, de la justice, supérieure, s'il est possible, à tous les entraînements de son cœur vers le jeune et malheureux représentant de la plus illustre descendance que le monde ait jamais connue ¹.

¹ Nous sommes sûrs qu'on nous pardonnera de citer, à l'appui de cette affirmation, la lettre suivante, adressée, nous le croyons, à M. Guizot après la publication de son livre sur *l'Église et la Société chrétienne*, et qui nous semble un des sûrs monuments de la renommée de notre ami.

Mon cher et illustre compatriote,

« J'ai été profondément touché de la marque de sympathie que vous avez bien voulu me donner. Avant votre envoi, j'avais lu votre beau livre et, si ce n'est pas trop orgueilleux, j'en avais senti la haute portée. Malgré quelques dissidences, les principes que vous défendez sont encore un assez grand abri pour les gens de bien dont le salut, comme vous le dites, est dans leur union. C'est une vérité dont je me suis convaincu à l'Assemblée nationale: j'ai vu là, non sans un certain effroi, combien de nuances d'opinions il fallut grouper pour avoir raison des perturbations de Juin: on ne triompha qu'à la condition de ne rien laisser d'oisif dans les forces de l'ordre.

« Permettez-moi, pour un moment, d'oublier la date de cette lettre, les plaintes et les besoins du jour. J'ai dit *quelques dissidences*; le curé qui m'apprit le catéchisme ne m'a jamais enseigné que la *liberté* du bien.....

« Depuis lors, (je sais que vous aimez la franchise), ce mot de *liberté*, pris dans une plus grande extension, et dans l'usage du temps présent, m'a paru vague, je dirai plus, aventureux. Si j'étais maître du dictionnaire, je préférerais le mot de *justice*..... Je sais que, grâce à Dieu, vous n'avez jamais confondu le légitime usage de la liberté avec ces saturnales d'affranchis qui sont comme un reste de la ser-

Mais, après cela, le cœur de Jean Reboul appartenait tout entier à ses princes; on connaît sa pièce si touchante à Charles X, *son vieux Roi*, à Madame la Duchesse d'Angoulême; nous publions, ici même, un souhait de nouvelle année, envoyé à Madame la Comtesse de Chambord; il faudrait citer des centaines de vers si nous voulions montrer, par des textes, de quel amour respectueux et intime, « Blondel » environnait le nom et la personne de M. le Comte de Chambord. Il avait, si cela se peut dire, noté les moments importants de cette précieuse vie et, dès que le temps avait amené une des heures solennelles que son attente appelait, Reboul envoyait à l'exilé un témoignage touchant de son souvenir et de sa sollicitude.

Pour nous, que le spectacle de ces relations, presque intimes, entre le petit-fils de Louis XIV et notre cher compatriote, émeut si profondément, nous avons peut-être la liberté de dire quelle est la nature de cette émotion. Certes, ni le prestige de la naissance,

vitute. Je reviens donc à la pratique, à l'équilibre, à la mesure: vous voyez, hélas! ce qui manque et ce qui abonde. Je suis des vôtres, sans toutefois provoquer de la part de la haute autorité * que vous désignez une de ces décisions qui aurait, peut-être, quelque chose de temporaire et qui lui ferait perdre le prestige de cette fixité dont l'importance est proclamée par la colère ou la vénération de tout ce qui passe..... » — * [Cette haute autorité vient, par l'Encyclique du 8 déc., de provoquer *les colères de tout ce qui passe*; elle est sûre d'avoir *la vénération* de tous ceux qui aiment *la fixité* des principes et la courageuse intrépidité de la conscience.]

ni la majesté de l'infortune, ni le mérite de la condescendance, ni la courageuse obstination de l'amour ne nous laissent indifférents; toutes ces causes ensemble concourent à nous impressionner vivement. Ce qui nous touche pourtant bien davantage, c'est une compassion immense pour l'état actuel de notre société où, sans doute, la fidélité politique n'aura bientôt plus ni culte, ni autel. Cette *superstition* sociale suivra le sort des *superstitions* religieuses, ou plutôt l'Église seule aura désormais l'auguste privilège d'inspirer encore la passion désintéressée d'un absolu dévouement. Qui pourrait jamais croire que la France en est réduite à s'étonner presque de l'amour des Anglais pour leur reine? Hélas! notre antique rivale nous en-viait jadis ce que nous louons en elle aujourd'hui! Malheur pourtant aux nations qui laissent tomber en désuétude le respect et même la tendresse envers le Souverain! Malheur aux Souverains qui croiraient pouvoir remplacer le dévouement des cœurs par la solidité de quelques remparts et l'appui de quelques bataillons! Quand les peuples ne veulent croire qu'à la force, c'est justice que la force accoure à leur appel!

N'est-il pas consolant d'opposer aux tristes enseignements de 1830 et de 1848 le tableau des rapports délicats d'un prétendant sans puissance avec un homme de lettres sans ambition, surtout quand on se souvient que le prétendant aurait pu ceindre la plus riche des

couronnes, tandis que l'homme de lettres était encore en 1849 un simple boulanger? Nous pourrions transcrire ici plusieurs pages où, dans un style digne de son nom, le Comte de Chambord remerciait Reboul de l'envoi de ses œuvres et de l'expression de ses vieux sentiments. Mais allons tout de suite à la correspondance échangée en 1856 et dans laquelle la parole du Sauveur : « Il est plus heureux de donner que de recevoir, » se trouve vérifiée d'une si noble manière.

Reboul avait visité les hôtes illustres de Frohsdorff au mois d'août 1854. Jaloux de continuer, malgré les dures conditions de l'exil, les traditions de ses aïeux, Henri de France aurait souhaité, dès ce moment, annoncer lui-même au poète nimois qu'il lui ferait, sur sa cassette particulière, une pension assez modique pour n'être qu'une marque d'honneur. Mais l'austère simplicité de notre ami commanda le silence, même au fils de Saint Louis. Le prince n'osa point, par délicatesse et de peur d'affliger Reboul, lui parler de ses projets. Deux ans plus tard, et de loin, Mgr le Comte de Chambord fut plus hardi : voici ce qu'il écrivit, le 9 janvier 1856, à son fidèle serviteur.

Parme.

« Une des douleurs de mon exil, mon cher Reboul,
« est de savoir mes amis dans la peine et deme voir sou-

c*

« vent dans l'impossibilité de leur venir en aide, autant
« que je le désirerais et qu'ils le méritent. C'est ce que
« j'éprouve aujourd'hui à votre sujet, surtout en me
« rappelant que les difficultés de votre position sont
« dues, en grande partie, à votre dévouement sans bor-
« nes et à votre inébranlable fidélité !

« Que j'aurais aimé à pouvoir récompenser digne-
« ment, dans votre personne, l'éclat d'un talent, joint à
« une rare modestie, et qui, relevé encore par les
« plus beaux sentiments et la plus noble conduite,
« honore la sainte cause que nous servons ! Ne pouvant
« pas faire tout ce que je voudrais, je veux au moins
« faire tout ce que je puis, et je charge M. de Surville
« de vous expliquer à cet égard mes intentions.

« Recevez la nouvelle assurance de ma gratitude et
« de mon affection bien sincère. » HENRI.

Le contre-seing d'un ministre gâterait une semblable lettre ; il la rendrait impossible. Seuls, les princes exilés sont assez heureux pour être libres d'exprimer ces nuances exquises de la grâce unie à la dignité ; seuls, ils ont le droit de parler tout haut de leurs douleurs et de leur pauvreté.

Reboul trouva, pour remercier, les plus nobles inspirations que la muse lui ait jamais données. C'est son âme tout entière, c'est la foi, le sentiment vif de l'honneur, la piété filiale qui lui dictèrent une admirable réponse dont nous avons heureusement retrouvé le

texte tracé d'une main ferme, sans hésitation, sans rature, *d'une seule venue* comme les arrêts de la conscience et les premiers mouvements d'un grand cœur.

Nîmes, ce 1^{er} février 1856.

« Monseigneur, — j'ai bien peur que quelque ami n'ait, auprès de vous, exagéré ce que pouvait être ma position. Elle n'avait, grâce à Dieu, quoique fort humble, rien de désespéré; et aucune plainte, surtout aucune demande de ma part n'en ont jamais rien fait transpirer.

« Quoi qu'il en soit, Monseigneur, j'accepte cette nouvelle et généreuse marque de votre bienveillance; elle paie, au delà de sa valeur, ce qui, après tout, n'a été que l'accomplissement d'un devoir.

« Permettez-moi une confiance: j'avais, dans la sincérité de ma foi, peut-être même de mon orgueil, rêvé de m'en aller avec un dévouement gratuit. Dieu en a ordonné autrement, et les mains augustes et vénérées, d'où descend pour moi le bienfait, ne me permettent plus, d'accord avec mon cœur, que l'expression d'une respectueuse et profonde reconnaissance.

« Accordez-moi, Monseigneur, d'étendre cette gratitude à S. A. R. Madame la Comtesse de Chambord. Je n'oublierai jamais son auguste indulgence pour le poète nimois alors qu'il eut le bonheur d'aller en personne lui offrir ses hommages à Frohsdorff.

« J'ai l'honneur d'être, — Monseigneur, — avec le plus profond respect — de Votre Altesse Royale, — le très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur,
J. REBOUL ¹.

Qu'on ne nous demande plus, après cela, pourquoi nous avons tant aimé Reboul. Est-ce que cette lettre qui est son chef-d'œuvre, ne porte pas plus que le sceau du génie? Sont-ils nombreux les hommes qui rêvent, dans la sincérité de la foi ou dans celle de l'orgueil, de s'en aller de ce monde sans récompense ni bienfaits reçus?

Elle l'avait bien deviné et compris l'illustre sœur du

¹ Reboul avait d'avance fait une autre réponse à la lettre flatteuse du Comte de Chambord. En 1852, quand le Prince Président passa par Nîmes, on consulta Reboul pour savoir s'il consentirait à recevoir, des mains du futur empereur, les insignes de l'Ordre de la Légion d'Honneur. — Reboul montra ses tiroirs où se trouvaient des lettres de Frohsdorff, des médailles à l'effigie d'Henri de France, une bague donnée par la Duchesse de Parme, puis il ajouta : Si j'acceptais votre proposition, il me faudrait jeter tout cela. — Il nous a raconté à nous-même, si nos souvenirs sont fidèles, que, la personne chargée de le pressentir l'ayant quitté, il se mit à genoux et pria la Sainte Vierge de lui faire comprendre si l'acceptation de cette décoration pourrait être de quelque utilité à la cause des pauvres et de Jésus-Christ. — « Je compris que le bon Dieu n'avait pas besoin de ça — et je refusai. » Ces deux traits *authentiques* peignent Jean Reboul. — Ajoutons, pour être complet sur ce point, que Reboul fut très-peiné qu'un ami l'eût, en quelque manière, trahi près du Comte de Chambord. M. Ch. de Surville fut obligé d'écrire au poète une très-longue lettre pour détruire cette opinion et le bien assurer que la démarche du prince était « toute spontanée. »

comte de Chambord, la Régente de Parme, quand, de sa résidence de Wartegg, le 11 août 1861, elle lui envoyait ces précieux encouragements :

« Nous devrions vous remercier d'avoir dit si admirablement de si nobles choses; — mais vous ne pouvez que bien dire; votre cœur dévoué ne peut s'empêcher de battre pour tout ce qui est juste et saint. — Merci cependant du bien que cela fait à lire. »

Reboul vivait de ces paroles. Quand nous le voyions, vêtu de son costume sombre, la taille un peu voûtée, le chapeau penché en arrière, les mains croisées derrière le dos, la canne oisive sous le bras, quand nous le voyions ainsi faire, d'un air distrait et songeur, le tour de nos boulevards, nous ne pensions pas qu'il cherchât, comme tant d'autres, la rime ou la couleur pour l'œuvre qu'il méditait. Non! le grand homme écoutait *ses voix*! Elles lui montraient au dedans, devant le regard intérieur, « ces princes et ces rois, exilés hélas! mais dignes par leurs vertus et l'élévation de leur âme de commander aux premiers peuples du monde, et dont lui, *pauvre diable*, avait été, pendant trois jours, le commensal ¹; » elles lui parlaient de ces malheurs sans rivaux et de tous les grands objets qui s'y rattachent dans le passé comme dans l'avenir.

¹ V. Lettre à sa sœur, datée de Frohsdorff, 1854, 20 août. Il avait vu là Maximilien de Modène et les petits-fils de D. Carlos.

Quelle conversation ou quelle étude pouvaient valoir pour le poète ce commerce silencieux mais ardent avec le monde invisible que peuplent les grands noms et les destinées futures de la Patrie! C'étaient les moments pendant lesquels, à la suite de Bossuet ou de Maistre, ou bien poussé par ses propres réflexions, il sondait les lois secrètes de la vie des nations, de leur prospérité ou de leur décadence, de leur ruine ou de leur résurrection. Il revenait de ces marches solitaires avec des maximes d'état coulées dans le moule d'un ou deux vers énergiques, dignes de Corneille; il en revenait surtout, comme le fer de la fournaise, purifié des plus légères taches de cette rouille que l'atmosphère du monde dépose sur l'acier des plus fermes courages ou des plus intraitables résistances. Le glaive, oublié trop longtemps dans le fourreau, n'a plus d'éclairs ni de tranchant.

Ajoutons encore quelques traits à l'esquisse de la physionomie morale de Jean Reboul.

Il est impossible de le nier: chacun d'entre nous se trouve être à la fois, par rapport à son siècle, tributaire et exacteur. Nous vivons de notre temps et nous faisons vivre notre temps. Nous buvons tous notre part des eaux de ce fleuve des âges, chargé de l'épais limon de tant de civilisations détruites: tous aussi nous lui portons, avec l'affluent de nos années rapides, quelques idées, quel-

ques sentiments qu'il laissera plus tard sur ses rives , germes ou fleurs destinés à s'épanouir , ou déjà pendant notre vie , ou quand notre nom sera depuis longtemps oublié. C'est là le mystère fécond de l'histoire , lien suprême et mystérieux de ce genre humain qui ne sait jamais croire assez ni à sa misère ni à sa grandeur.

Le royaliste Reboul est un des plus frappants exemples de cette communication spirituelle et invisible , qui lie , à travers de lointaines distances , des hommes séparés peut-être par les plus longs intervalles de la durée ou de la position sociale.

Nous avons parlé plus haut de la descendance de son génie qui le rattache immédiatement à Corneille. En ce moment , c'est l'homme , plus que le poète , que nous étudions , et cet homme est le fils puîné de deux grands esprits , différents par bien des côtés , unis cependant par des nœuds étroits qui sont la gloire commune de l'un et de l'autre : nous avons nommé Joseph de Maistre et Chateaubriand.

VII

Ce n'est pas ici le lieu de comparer , dans un parallèle académique , ces deux âmes , soumises aux mêmes dogmes religieux , pénétrées des mêmes

sentiments politiques, et dont la conduite, comme l'influence, par rapport à la religion et à la politique, ont été si diverses, presque si contraires. Qui sait d'ailleurs vers lequel pencherait la balance, et ne serait-ce pas une sorte d'offense au génie le plus populaire de notre temps que de lui préférer ouvertement un talent, plus original et plus sérieux peut-être, mais moins coloré et moins étendu? Laissons donc à Dieu ses secrets, à l'appréciation morale ses sévérités et ne voyons ici, sans les faire miroiter par de faciles contrastes, que les beaux aspects de ces deux nobles caractères.

Avec sa vaste culture, avec la verve entraînant de son style saisissant, avec ses *coups d'ailes* si fréquents et si sublimes vers les plus hautes régions de la spéculation métaphysique ou sociale, Joseph de Maistre subjugué ou irrité; il ne laisse jamais le lecteur indifférent; que dis-je? il le passionne violemment pour ou contre sa thèse, si violemment qu'on ne saurait lui être qu'un inséparable ami ou bien un adversaire obstiné.

Reboul fut passionné dans le sens de l'admiration et presque du culte. Nous n'en citerons qu'une preuve, mais elle est décisive. Déjà vieux, en 1853, le poète avait vu mourir, à Nîmes, l'un des derniers représentants de ces races militaires que la bravoure et l'entrain du Béarnais avaient pour ainsi dire suscitées autour du

trône de ses fils. Ces soldats incorrigibles, au verbe brusque et familier, aux rondes allures, vifs au plaisir et au combat, le peuple français les traitait jadis en enfants gâtés, comme D. Diègue faisait de Rodrigue, si prompt à ressentir l'injure et à la venger. C'est ainsi que nos Bourgadiers aimaient et suivaient le vicomte de Rochemore d'Aigremont.

La mort de ce hardi capitaine fut un deuil public pour notre ville qui lui avait dû la sécurité pendant une nuit mémorable, pleine de menaces et d'effroi. M^{lle} de Rochemore, touchée de cette démonstration, si glorieuse à la mémoire de son père, écrivit à diverses personnes pour les remercier d'y avoir pris part. Elle n'eut garde d'oublier Reboul et le pria de choisir, dans la bibliothèque dont elle allait recueillir l'héritage, un livre qui pût lui rappeler de temps à autre, d'une manière sensible, « le souvenir d'une vieille amitié ».

Un pareil procédé, fait pour flatter l'âme généreuse du poète, méritait une réponse. Elle est imprimée dans les *Traditionnelles*, et c'est là, dans ces nobles vers, où la ressemblance frappante du portrait le dispute à la délicatesse attendrie de la touche, que Reboul a déposé le témoignage de sa prédilection pour les œuvres de J. de Maistre, *l'écrivain immortel, dont la foi ne connut jamais qu'un autel et qu'un symbole.* — A ce moment et dans ces circonstances, le choix était significatif.

C'était un hommage sans doute à l'ingénieuse prévenance de M^{lle} de Rochemore; c'était surtout un hommage au caractère et aux vertus du grand écrivain, désigné presque, par cette préférence, comme *le patron* de l'honneur et de la fidélité.

Hélas! un jour est aussi venu pour nous où

« Sur des rayons couverts d'une triste poussière, »

nous avons reconnu cette édition, soigneusement reliée, mais que la mort, *cette cruelle usurière*, avait déjà retirée deux fois des mains glacées qui n'en avaient eu qu'une courte jouissance!

Cette note mélancolique est une transition naturelle pour aller de M. de Maistre à Chateaubriand. Le dernier des Bardes a trop longtemps vécu, non pas pour sa gloire, consacrée, à la fin, « par la majesté du silence » et par les pratiques sérieuses de la piété, mais pour lui-même qui avait si bien le sens et le besoin d'une féconde activité. Réduit à se considérer lui-même comme un rocher vivant qui serait battu des flots et qui pourrait calculer l'heure où le dernier coup de la lame le renversera, l'auteur illustre des *Martyrs* sentait toute l'amertume de l'expiation, attachée pour lui à ces longues heures de maladie, de solitude, d'impuissance que la Providence lui ménageait sans doute, avec miséricorde, pour compenser l'ardente prodiga-

lité de sa fougueuse jeunesse. Aussi, la préoccupation, le désir de sa fin l'avaient absorbé tout entier et personne, plus que lui, n'a répété, sous autant de formes, la plainte monotone de l'âme humaine contre les mécomptes et les déceptions de la terre. Il y revenait constamment, fatiguant sans doute le cœur, plus encore que l'oreille de ses amis par cet appel incessant vers le silence et le repos de la tombe.

Celui-là cependant était de la race des maîtres ! et quelle gloire pour lui d'avoir aidé l'éclosion de talents pareils à ceux de Lamennais et de Lacordaire, pour ne citer, parmi les plus grands, que le plus malheureux et le plus pur !

Comme la plupart des écrivains et des orateurs de ce temps, Reboul a porté, lui aussi, la marque du rénovateur de nos lettres. Surtout, il a subi l'influence de sa grande âme et vibré, sous sa main puissante, avec la nation tout entière que sa brillante polémique agitait profondément.

Souvent mesquine et personnelle dans les détails, comme l'a trop fait voir hélas ! l'indiscrette publication des *Souvenirs* de Madame Récamier, la politique de Chateaubriand devenait éminemment patriotique et nationale quand l'aigle, délivré des liens de l'égoïsme, pouvait donner à ses ailes tout leur essor et planer à la mesure de ses forces. Voilà ce que Reboul avait senti et com-

pris ; voilà ce qu'il admirait avec autant de sincérité que d'enthousiasme. Puis, les sublimes élans du diplomate qui brisait sa carrière après l'assassinat de Vincennes, du ministre qui passait des rangs de l'opposition parmi les compagnons émus de l'exil, du républicain fantaisiste qui, le lendemain de Blaye, se faisait le défenseur sublime de Madame la Duchesse de Berry, ces actes si fiers, si courageux, si français, c'étaient là comme des ancres tenaces que le chanfre des *Martyrs* avait jetées dans les âmes chrétiennes et légitimistes. Il y avait, à son égard, bien des tempêtes dans l'admiration et dans l'amour. Mais après le doute et l'orage, le ciel redevenait serein, et l'on excusait tout le passé dans la contemplation muette du présent. — N'est-ce pas ainsi qu'il faut apprécier ce maître incomparable dont M. Villemain a dit, avec tant de justesse et d'élégance, « qu'il a ramené la littérature à la religion, la religion à l'esprit de liberté », et que « sa perte, au milieu des inquiétudes de 1848, fut un adieu à de grandes choses » !

Le poète nimois, du moins, fut de ceux qui ne cessèrent jamais d'admirer et d'aimer Chateaubriand, et c'est ce qui nous explique le ton que prenait celui-ci dans ses lettres à son ami, le boulanger. N'en citons que deux, l'une du milieu, l'autre de la fin de leurs relations : elles diront, mieux que nous ne saurions le faire, ce qu'ils s'estimaient l'un l'autre, et comment ils se jugeaient.

Paris, 21 janvier 1843.

« Il y a trois semaines environ, Monsieur, que M. Poujoulat m'apporta les trop beaux vers que vous avez bien voulu m'adresser.

« J'aurais voulu vous remercier sur-le-champ ; mais les douleurs rhumatismales, qui m'assiègent et qui m'empêchent toujours d'écrire de ma propre main, me mirent dans l'impossibilité de remplir un devoir d'admiration, d'amitié et de reconnaissance. M. Poujoulat a fait depuis imprimer vos vers : je m'y serais opposé par modestie si j'avais été le maître. Vous auriez perdu de la gloire que vous retrouverez facilement, moi j'y aurais gagné l'oubli et le silence auxquels j'aspire : le bruit importune, quand on va mourir, et dans la chambre d'un malade il faut marcher sur la pointe du pied : or, vous, Monsieur, vous ne pouvez pas faire un pas sans qu'on l'entende. Consolez-moi de votre renommée, et recevez avec indulgence les plaintes de mon amitié.

CHATEAUBRIAND 1.

1 Voici comment M. Poujoulat, bon et fidèle ami de Reboul, lui racontait, le 7 janvier 1843, son entrevue avec l'illustre vieillard.

« Ecouen, près Paris, 7 janvier 1843.

• Monsieur et cher compatriote,

« Je suis allé hier à Paris, pour remettre à M. de Chateaubriand le poétique et beau message dont vous m'aviez chargé. Vous savez son découragement immense et sa persistance à vouloir s'exiler tout vivant encore chez les morts ; j'ai osé lui faire entendre d'abord à

Au sujet de la même pièce, publiée cette fois dans les *Poésies nouvelles*, Chateaubriand écrivait encore à Reboul :

Paris, 6 juin 1846.

« Je ne suis point « le vieux Cid », mon illustre ami ;
 « je ne suis qu'un chrétien qui s'en va ¹ en vous laissant
 « le champ de bataille ; descendez-y ; vous y gagnerez
 « la victoire et vous viendrez après me rejoindre. Vous
 « me rappellerez des chants que j'ai déjà oubliés.

« Adieu, priez pour votre vieil ami ! »

ce sujet quelques paroles de vif regret : « C'est fini, c'est fini, » m'a-t-il répondu ; mais, a-t-il ajouté en me montrant du doigt votre épître que je tenais à la main, je serais charmé de voir ce que font les modernes. » — « Ce sont les anciens qui ont écrit cette épître, » « ai-je alors répliqué, et vous allez entendre des vers, beaux comme les vers de Corneille ». « Tant mieux, tant mieux, a-t-il ajouté ; cet admirable Reboul ! c'est un saint ! » « et je lui ai lu cette pièce où vous peignez si éloquemment les misères contemporaines et où vous invitez avec tant d'âme et de grandeur l'illustre écrivain à paraître à la tête de son parti, ne fût-ce que pour lui donner l'accolade des adieux. Je l'ai remué, touché jusqu'aux larmes avec votre poésie, et sa vive émotion a été pour moi un spectacle qui ne sortira jamais de mon souvenir..... »

1 La soif de « s'en aller » faisait quelquefois trouver à Chateaubriand des expressions bien poétiques. — En réunissant trois fragments du 18 janvier 1842, du 18 janvier 1844, et du 3 février 1845, nous formons cette phrase d'une si profonde mélancolie : Agrérez les vœux d'un chrétien *qui n'a jamais trahi ses frères.....* Je remercie Dieu qui m'appelle. Malheureusement, je ne crois pas à un meilleur avenir pour le monde ici-bas ; mais quand on est chrétien sincère, on se console. Je m'enveloppe dans mes années ; leur nombre est grand, et pourtant elles sont légères..... J'ai rempli ma vie, je n'ai

Nous ferions de notre notice un volume , si nous rapportions ici les lettres de M. Berryer , du Marquis de Brézé ¹ , de tous les hommes enfin du parti légitimiste avec lesquels Reboul fut en relation et en communauté parfaite d'idées. Il serait intéressant de voir aussi comment notre grand poète traitait avec ceux qui ne partageaient pas ses convictions et comment , à leur tour , les esprits éminents des divers partis honoraient , dans ce boulanger de génie , la loyauté du caractère et l'inébranlable fidélité des sentiments. M. Guizot , cet autre nimois que la France Catholique elle-même remercie du noble exemple qu'il donne en consacrant ses vieux jours à défendre , comme il le sait , les bases du Christianisme attaqué , M. Guizot estimait profondément Reboul. Les passions politiques n'ont jamais qu'un temps et c'est pendant ce temps que les hommes se séparent. A mesure que les années

plus qu'à m'en aller. Chrétien , j'espère en Dieu , et c'est ma seule espérance. A mon âge , on ne tient plus aux choses du monde ; tout s'efface. Je me tais en vous aimant et en vous admirant. » — Une autre fois , le grand homme avait écrit à notre compatriote :

« Je suis accablé de mes *Mémoires* que je voudrais achever cette année. Les années sont à ma suite et me marchent sur les talons. Je mets de la conscience à dire à l'avenir , ce que personne ne lui dira que moi. Mon ambition serait de devenir *roi d'Arles* : ne pourriez-vous pas arranger cela ? je serais auprès de vous... »

¹ Reboul , en 1836 , avait dédié sa *Pièce Aux Poètes chrétiens* , au courageux orateur dont le fils honore aujourd'hui le siège épiscopal de Moulins.

s'écoulent , les opinions refroidies rendent au jugement toute sa liberté ; le calme impartial de la postérité commence en deçà même de la tombe et l'on apprend parfois à considérer ses adversaires plus qu'on n'avait fait ses conseillers ou ses partisans.

VIII.

Nous avons longuement tracé l'histoire des sentiments royalistes de Reboul ; nous en avons étudié l'origine, le développement , et nous avons taché de faire ainsi toucher du doigt la pierre angulaire qui portait tout l'édifice moral du caractère de notre grand poète. C'était l'un de ces derniers *fidèles* dont le dévouement désintéressé commande un si légitime respect.

Mais c'est une pauvre avance pour les mœurs et pour la vertu que de simples qualités humaines , si grandes qu'on les suppose. De tous côtés , nous entendons aujourd'hui répéter à nos oreilles ces cris : l'Église libre dans l'État libre , la séparation absolue du temporel et du spirituel , etc. ! N'y a-t-il pas dans toutes ces maximes *nouvelles* , à côté de quelques éléments de vérité qu'il faudrait trier comme on fait des paillettes d'or dans le lit d'un torrent , n'y a-t-il pas un mélange déplorable d'erreurs et d'illusions ? et l'une des plus dangereuses , ne serait-elle pas de penser que l'État ne

saurait retirer de la religion ni profit ni dommage; que la situation la plus favorable à l'une et à l'autre, c'est de se mouvoir, sans contact possible, dans des sphères totalement étrangères; de telle sorte que, ni les athées ne soient des ennemis véritables pour la société politique, ni les chrétiens de souhaitables auxiliaires pour l'établissement et le maintien de la vraie liberté.

Hélas! nos pères ont vu de près les vieillards du règne de Louis XV. Demandons-leur si ces libertins, ces roués, ces encyclopédistes, ces disciples de Voltaire ou de Rousseau, émancipés de l'Évangile et de la Foi, manquaient de dévouement à leur Roi ou à leur Patrie. Non, certes! ces impies, élégants et spirituels, avaient les traditions de la vaillance nationale. Leur cœur, froid pour Dieu, muet devant les autels, avait encore des battements pour la gloire du drapeau. Mais ce n'étaient là que les mouvements instinctifs qui remuent le corps dans l'agonie!

Cette société gangrenée ne pouvait pas vivre: elle périssait, non par l'oubli des serments ou les menées de la trahison, mais parce que les sources de la croyance avaient tari, parce que les peuples ont plus besoin des richesses spirituelles que de la fortune commerciale: il leur faut une atmosphère divine, ou bien ils vont à l'asphyxie et à la mort.

C'est ainsi que parlait Jean Reboul. Sorti des rangs

glorieux de ce peuple nimois , si croyant et si dévoué , il avait reçu , dès la réouverture des églises en 1801 , les leçons d'un curé pieux et instruit. Son âme neuve avait aspiré tout l'arome de la doctrine chrétienne, et, de lui-même , par la maturité et la justesse de son bon sens , il avait étendu l'enseignement du catéchisme de manière à en tirer les conséquences les plus lointaines et les plus philosophiques. Sa foi , simple et profonde , lui avait inspiré l'amour des mœurs réservées et pudiques. Vif , gai , spirituel , il aimait les distractions honnêtes ; mais l'un de ses plus anciens amis raconte que , dès sa tendre jeunesse , Reboul évitait les plaisanteries à double sens. Il était sévère dans sa conduite aussi bien que dans ses discours. Jamais une parole ou une action qui ne fût digne d'un chrétien convaincu. Il supportait même difficilement les conversations où se mêlait quelque allusion légère.

Nous avons recueilli , sur les lèvres d'un compagnon de ses chères promenades au *Mazet*, ce témoignage précieux que , un jour , après un déjeuner de garçons , où le poète avait été invité , l'un des convives fut assez mal inspiré pour parler sans assez de respect de Marie-Madeleine et de sa pénitence. Reboul ne put entendre profaner , même sans intention de blasphème , l'admirable récit de l'Évangile. Il éleva sa voix indignée , et , peut-être , devons-nous à cette vertueuse colère la

touchante inspiration de sa *Madeleine aux pieds du Christ*¹, où, dans trois vers, il a su peindre le cœur entier de la Pêcheresse de Béthanie :

Ayez pitié de moi, car je viens, à mon tour,
 Vous demander, — comment oserai-je le dire ? —
 Quelque chose de plus que le pardon..... l'amour.

Dans les premiers temps de ses relations avec les auteurs contemporains, le poète nimois avait succombé à la dangereuse tentation de chanter quelquefois l'ivresse des passions humaines. Quatre ou cinq de ses compositions portent ce caractère dans le Recueil publié en 1836. De sévères avertissements lui vinrent qui le retirèrent de cette voie, et firent taire à jamais, sur sa lyre, les hymnes mondains.

S. E. le Cardinal Villecourt, alors évêque de la Rochelle, ne connaissait pas Reboul personnellement ; mais, dans l'un des établissements de son diocèse, il rencontra, sur une table, les premières poésies du boulanger de Nîmes. Le pieux évêque les lut avec attention, et « fut ravi. »² Il ne voulut pas laisser ignorer à Reboul ses impressions : « La Providence, lui écrivit-il, vous destine à jouer un rôle glorieux ; c'est un

¹ V. *Poésies Nouvelles*, p. 54.

² V. Parmi les papiers de famille, la lettre entière du Cardinal. 20 juin 1858. — Mgr Frayssinous lui avait donné des conseils analogues dans la lettre citée plus haut.

apostolat que vous avez à remplir en défendant les intérêts de Dieu et de son Église. » Mais, ajoutait-il, « pour cela, il faut que tout ce qui est vain et profane vous devienne désormais étranger. » Et, s'inspirant alors du souvenir de Savonarole, de ce moine extraordinaire « condamné par de savants hommes, justifié par de plus grands et de plus savants, et dont la voix apostolique rendit chastes les pinceaux des artistes aussi bien que les accents des poètes », le pontife disait encore : « N'avancez pas plus loin dans une carrière qui ne vous laisserait que des regrets et ne produirait que des désastres... J'ai su que vous étiez visité et chéri par quelques beaux esprits de notre époque. Je ne m'en étonne point, je leur envie ce bonheur. Mais, vous le dirai-je, les hommages qu'ils vous rendent, l'encens qu'ils vous offrent excitent ma douleur et mes appréhensions. L'homme est si faible que je ne puis m'empêcher de craindre... Croyez-moi, soyez un homme de foi, ne faites pas de poésies qu'une vierge timide ne pourrait lire seule sans rougir ou écouter sans baisser les yeux. Je veux que vous soyez poète ; mais je veux, en même temps, que vous soyez un saint. Comme ancien disciple des Muses, j'ai dû vous admirer ; comme évêque, je dois vous parler le langage même de l'Évangile. »

Notre ami méritait de recevoir ces nobles leçons. Il

les prit pour sa règle invariable , et ferma depuis son oreille à toutes les suggestions qui l'auraient voulu ramener vers la description des voluptés terrestres.

Sa vie pratique d'ailleurs était d'accord avec les conseils austères qui lui prêchaient la sainteté. Assidu , sans ostentation , à tous ses devoirs de chrétien , il était catholique par le cœur et par les actes. Nourri de solides lectures , familier avec les œuvres magistrales de Bossuet et de Bourdaloue , il avait l'âme pénétrée des plus pures leçons de la religion , et ses écrits témoignent de la conscience avec laquelle il avait adopté les notions précises de la foi sur les vertus difficiles de l'humilité , du renoncement et du sacrifice. Nulle page des préceptes sacrés ne s'était déchirée sous sa main. Il croyait à tout , et voulait en tout suivre les inspirations et les exemples du Sauveur.

On a justement parlé de sa dévotion envers son patron St Jean-Baptiste. Nous-même , en parcourant les livres de sa bibliothèque , nous avons remarqué , dans un recueil de textes empruntés à différents Pères , des marques de sa main aux différents passages qui concernaient le Précurseur du Christ ¹.

¹ Nous avons , de la main de Rebul et en prose , une sorte de chant triomphal sur la mort de St Jean-Baptiste — avec cette date significative : au Mazet , 24 juin 1861 , jour de la fête de St Jean. — Une autre pièce porte cette date : le jour de St Michel , l'ange des saints combats.

Mais rien ne saurait être comparé à la tendresse de Reboul pour l'auguste Mère de Jésus. Il lui avait dédié *ses premiers vers*, en 1821 ¹. Deux hymnes, l'un en vers, l'autre en prose, tous deux publiés dans *les Traditionnelles*, saluèrent la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, en 1854, cette heureuse époque où, par la sainte hardiesse de Pie IX, « le mystère flottant fut fixé ». Le poète, vers sa fin, voulut prier encore une fois dans le sanctuaire de N.-D. de Rochefort ; il y reçut la sainte Eucharistie, et son action de grâce se traduisit par quelques strophes inachevées que nous nous reprocherions de ne pas citer, parce que, dans leur forme indéfinie, elles ressemblent à ces mots, murmurés par la langue épaissie des mourants, et dans lesquels leurs parents cherchent avec émotion la preuve dernière de l'amour :

Reine magnifique des Anges,
 Notre-Dame du Bon-Secours,
 Si vous daignez sauver mes jours
 Je célébrerai vos louanges.....

Le troisième chant du *Dernier jour* contient aussi ces beaux vers d'un accent si simple et si pieux :

¹ On peut dire que les derniers vers de Reboul ont été faits en l'honneur de Marie. L'Évêque d'Alger lui demanda de « devenir l'apôtre d'une croisade toute nouvelle, celle de la reconnaissance », en faveur du sanctuaire de N.-D. d'Afrique. Le poète obéit, et, dans son obéissance, trouve de sublimes inspirations. — 2 P. 52.

O Vierge , la plus belle entre les filles d'Ève ,
Toi qu'avec l'œil du cœur , si souvent , dans le rêve
J'aperçus , m'invitant de ton regard si doux
A reposer mon cœur sur tes sacrés genoux.....
Jamais , jamais mes yeux n'ont pu te regarder ,
Sans que mon cœur trop plein fût prêt à déborder ,
Même en ces traits où l'art , avide de te peindre ,
Aspire à ta beauté , mais sans pouvoir l'atteindre !
..... Ah ! si je n'ai jamais perdu ton souvenir ,
Seul amour que mon cœur n'ait pas senti mourir...
Viens en aide , ô Marie , à ton pauvre poète !

On peut juger, par ces courtes citations , de ce qu'é-
tait la foi de Reboul. Elle n'avait rien de commun
avec ce vague sentimentalisme , si fort à la mode de
nos jours, et dans lequel les dogmes de notre religion
s'évaporent et se perdent comme la fumée dans les
airs.

Toutefois une étude intéressante nous reste à faire
pour rendre sensible toute la fermeté des convic-
tions religieuses de notre illustre compatriote.

Les chrétiens ont surtout deux façons de prouver
leur foi : ils la montrent dans l'expansion de l'amitié
quand ils provoquent aux confidences de la piété
par des confidences pareilles , où ils livrent le
secret de leurs rapports intimes avec Dieu ; ils la
montrent encore quand , animés d'un zèle généreux ,
ils tentent , par tous les moyens que la Providence

leur offre, de ramener à la religion ceux qui la méconnaissent ou ceux qui ne l'ont pas connue.

Témoignons, par quelques exemples, de la foi pieuse avec laquelle Reboul accueillait les religieuses effusions de ses amis.

Nous n'étonnerons personne en nommant le premier le célèbre prisonnier du Spielberg, Silvio Pellico.

L'illustre protégé de la Marquise de Barolo-Colbert disait simplement à J. Reboul : « Souvenez-vous de
« moi près de ce Dieu que vous aimez tant et que je
« voudrais savoir aimer aussi ¹. —² Hélas ! vous êtes
« affligé, et je vous parle de poésie ! Tout devient fade
« quand on a le cœur plein de larmes, tout, excepté
« les pensées graves et saintes qui ne reposent pas
« sur la terre. Priez, je prie avec vous, pour vous.
« Que la religion ne soit pas seulement sur nos lèvres,
« mais au fond de nos âmes ! Elle seule explique
« que les mystères de la douleur et possède le secret
« de nous consoler dans nos plus vives souffrances.
« Quelle sublime éloquence dans le crucifix et dans
« les pleurs de notre divine Mère aux pieds de Jésus
« mourant ! J'ai appris cela en prison ; je l'apprends
« de nouveau bien souvent, car quoique Dieu me
« comble maintenant de grâces, je ne suis pas étran-

¹ Lettre datée de Turin : le jour de Saint Fr. de Sales, 1839.

² 11 janvier 1838. Reboul venait de perdre l'une de ses sœurs.

« ger au calice amer où l'homme doit tremper ses
 « lèvres jusqu'au dernier jour! Priez pour l'âme de
 « ma mère, il y a peu de mois que j'ai perdu cette
 « amie si tendre! » ¹ « Je prie Dieu de vous bénir afin
 « que votre poésie soit toujours un encens pur de vo-
 « tre âme, un encens digne de lui. Vive Jésus! vive
 « Marie! Aimons-nous à leurs pieds. Prions l'un pour
 « l'autre! »

Ces épanchements de Silvio, simples et profonds comme toutes les expressions du véritable amour, provoquaient, de la part de Reboul des épanchements semblables, mais dont la forme avait cependant quelque chose de moins naïf, parce que sa pensée avait un tour plus philosophique.

C'est ce que l'on découvre dans les indications précieuses fournies par une lettre d'un autre ami du grand poète. Nous ne pouvons qu'esquisser ici bien légèrement, dans les lignes toujours un peu confuses d'un arrière-plan, la figure sympathique de Jules de Belviala, si vivant encore dans les souvenirs attendris de ceux qui l'ont connu. Ce brillant jeune homme, si vif d'intelligence, si chaud de cœur, ardent au plaisir durant quelques années, plus ardent à la pénitence pendant sa jeunesse et sa douloureuse maturité, avait été

¹ 15 avril 1842.

séduit par la noble attitude de Jean Reboul ; il lui avait ouvert toute son âme et lui en avait révélé les perplexités. Indécis sur sa voie, mais ne voulant choisir que celle où il trouverait Dieu plus sûrement, il avait hésité entre le mariage et le sacerdoce, entre l'apostolat du foyer et celui de la chaire.

Enfin, durant le cours de 1840, ses incertitudes furent fixées, et voici comment il annonça sa résolution définitive au confident de ses longues anxiétés :

« J'ai vu notre commun ami..... Il m'a fait part de votre nouveau plan de travail : l'amour dans le christianisme, le côté affectif de la religion. Parlez-nous-en bientôt et beaucoup. Ce sujet-là est toujours trop ignoré : *L'amour n'est pas aimé*, comme disait une sainte, et c'est vraiment dommage ! la vie en serait tant adoucie. Dernièrement, Monsieur Combalot nous démontrait fort clairement que toutes les hérésies procèdent de la négation plus ou moins complète de l'amour de Dieu pour les hommes. Aussi, que sont-elles devenues ? Des philosophies toutes rationnelles, froides comme un argument, comme un calcul. L'amour les a quittées, et l'instinct des cœurs les repousse. Car l'amour est le *maximum* de la vie, l'acte transcendant et superlatif de l'âme, et de Dieu aussi, puisque l'âme est faite à son image. Et c'est probablement ce que Saint Paul voulait exprimer, lorsque, parlant de la

plus intime union que l'homme connaisse, du mariage, il disait : *Le mariage est un signe, un symbole, une ombre, de l'union de Jésus-Christ avec l'Église* : le mariage véritable, prototypique, c'est celui que l'âme contracte avec Dieu ; l'autre union, l'autre amour ne sont qu'ombre et figure..... Mais vous savez ces choses mieux que moi ; d'ailleurs, le sujet est fort délicat, et, comme dit Pascal, celui qui fait l'ange s'expose à faire la bête. Toujours est-il, et c'est où je veux en venir, que l'amour chrétien est ce qu'il y a de plus grand au ciel et sur la terre, et que jamais vous ne pouviez rencontrer mieux sur le choix du sujet. Il n'est sorte de bonheur que je ne souhaite à vous et à votre œuvre.

« Vous avez peut-être appris indirectement ma détermination dernière et irrévocable d'entrer dans l'état ecclésiastique. Je me fais un véritable plaisir de vous l'annoncer officiellement. J'ai longtemps pesé et mûri cette détermination ; je n'ai jamais oublié les conseils de prudence que votre amitié m'avait donnés : mais enfin il faut un terme à tout ; d'ailleurs, ce n'est pas moi qui me suis appelé : je serai donc prêtre, si Dieu me donne le temps de le devenir. Par quel motif me suis-je déterminé à renoncer aux affections humaines ? par le motif dont je parlais tout à l'heure. C'est qu'il est plusieurs ordres d'amour. Croyez bien que je ne consentirai jamais à laisser ma part d'affection : c'est

au contraire pour aimer davantage que je me fais prêtre. Sur mes affections humaines Dieu a greffé son saint amour afin que mon cœur s'élève et monte jusqu'à lui. Si vous saviez que de joies j'ai éprouvées depuis que dans le fond de ma volonté j'ai dit : Lui seul..... Mais le bonheur ne doit pas trop se dire. Adieu donc, très-cher ami. Je prie souvent Dieu pour vous. Rendez-moi l'équivalent de mes prières et de mon affection..... »

Nous ignorons si le lecteur partagera notre impression, mais il nous semble que l'homme auquel on pouvait écrire ainsi n'était pas un chrétien vulgaire, inhabile à comprendre les attraites célestes de la contemplation ou de la charité. On ne lui parlait avec tant de liberté que parce qu'on le connaissait à fond, parce qu'on le savait susceptible d'accueillir ces saintes confidences ¹.

¹ Jules de Belviala ne devait pas, hélas! atteindre au sacerdoce. Après les plus brillantes études théologiques, commencées à Paris, poursuivies dans les universités allemandes, achevées à Rome, il montait les premiers degrés du sanctuaire quand, frappé comme les victimes anciennes au pied même de l'autel, il fut atteint soudainement d'une paralysie générale. La maladie ne lui laissa bientôt « d'entier que le cœur ». Ce cœur vaillant lutta, sans faiblir, contre la souffrance, et ne cessa de l'accepter qu'en cessant de battre. — « Un malheur ne va jamais seul, » dit le proverbe de nos contrées. La famille de Belviala a vu se flétrir et tomber, à quelques années de distance, deux de ses plus verts rameaux, pleins de sève et d'espérance : Jules, dont nous venons de parler, et Félix Hedde, fils de Mlle de Belviala. C'est à propos du second, mort à 17 ans, en 1851, que Reboul écrivit cette stance mélancolique :

C'est aussi parce qu'il appréciait son esprit vraiment chrétien que M. A. Nicolas ¹ avait jugé Reboul digne de la belle lettre que nous transcrivons ici :

« Je vous dois une réponse sur mon projet de travail relatif à la Sainte Vierge. Je le nourris toujours, je m'y prépare même, plus constamment que jamais, par des lectures spéciales, mais j'ai si peu de temps suivi à y consacrer, et la manière dont je l'ai conçu demande tant de ressources et présente tant et de si délicates difficultés, que je ne sais quand j'aurai fini de faire mes provisions et quand j'oserai lever la plume pour l'entreprendre. Ce n'est rien moins que le christianisme envisagé dans ce divin miroir de la sagesse et de la pureté, de la grandeur et de la bénignité infinies ; le *suaviter* en un mot de tout le christianisme.

« Je voudrais envisager Marie dans le milieu de ce plan divin, présenter ses rapports avec toutes les parties de ce grand ensemble, et tout cela, abaissé et pré-

A ce fils que la mort garde depuis six ans,
Pourquoi veux-tu que j'offre un encens éphémère ?
Pour consoler sa cendre, ô digne et sainte mère,
Tes constantes douleurs valent mieux que mes chants !

Ne crains pas que jamais sa tombe soit muette ;
Aux regards attendris de la postérité
La trace de tes pleurs, bien mieux que le poète,
Dira ce qu'il aurait été.

(1 may. 1857.)

1 L'auteur des *Études sur le Christianisme*.

cisé à la portée des yeux du monde, des indifférents, des indévots, des mécréants même, ou du moins de manière à ne pas les effaroucher, à les ramener.

« Je regrette que vous ne soyez pas à Paris ; je vous exploiterais sans ménagement, comme une mine de Californie : par le contact de mes idées et de mes sentiments avec les vôtres, je me chargerais de l'électricité du génie chrétien pour le faire passer dans mon travail. »

Une autre fois ¹, l'éminent auteur des *Études philosophiques* trouvait, pour qualifier le mérite distinctif de notre compatriote, ces heureuses expressions : « Votre talent jaillit de la conscience de l'homme et de l'âme du chrétien autant que de la veine du poète : c'est un mérite et une vertu. »

Dans une lettre du 9 juin 1857, nous remarquons aussi cette page, également glorieuse pour celui qui l'écrivait et pour celui qui la devait lire le premier : « Je n'essaierai pas de vous dire tout le prix que j'attache à ce témoignage de votre estime (l'envoi d'un volume des *Œuvres*) : il est si grand, et je suis si loin de le justifier, que je dois le mettre au compte de votre modestie de poète et de votre humilité de chrétien, gardant pour moi l'affection dont vous voulez bien

¹ Lettre du 5 juin 1850.

l'accompagner et à laquelle seulement je me sens capable de répondre.

« Mon admiration pour vos vers, mon culte pour votre caractère, sont antérieurs à tout ce que j'ai pu faire et supérieurs à tout ce que je puis mériter. Il faut même tout le bien qu'il plaît à Dieu de tirer de mes ouvrages pour me les faire pardonner. C'est là tout ce à quoi je puis prétendre. Le reste est à Dieu et à mes frères, à sa grâce et à leur charité ».

Voilà les rapports que Reboul aimait. Il en faisait l'objet de ses méditations; il y puisait des forces nouvelles pour continuer son genre de vie, modeste, viril et laborieux.

Nous ne pouvons laisser complètement sous silence une des plus touchantes et des plus pieuses préoccupations de Reboul. L'une de ses sœurs avait perdu son mari d'assez bonne heure et l'avait ensuite accompagné dans la tombe, laissant orpheline une toute jeune fille, Élisabeth Dourel.

Le poète, tendre pour les siens de cette bonne et fortifiante tendresse dont nos familles populaires ont heureusement conservé la tradition, le poète avait adopté plus spécialement la pauvre orpheline. Il surveilla l'éducation que lui donnaient, à Arles, les religieuses du Bon-Pasteur d'Angers. Quand elle annonça l'intention de se consacrer entièrement à Dieu, Reboul

voulut discuter cette vocation, en contrôler, pour ainsi dire, les motifs, se convaincre qu'ils étaient solides et surnaturels. Il contribua, pour la plus grosse part, à former la très-modique dot de la postulante, et dès lors, il se félicita de tenir, par l'une des fibres les plus chères de son cœur, à la sainte cohorte des Épouses du Christ. C'est à la Sœur Marie de St-Louis qu'il songeait sans doute lorsque, dans son *Homélie Poétique*, il consacrait des vers si délicats à la louange des Vierges, ou bien lorsqu'il ajoutait à son *Dernier Jour* un hymne triomphal, imité du *Banquet* de St Méthode ¹, et qui rappelle, en effet, la manière des anciens Pères de l'Orient.

La jeune religieuse entretenait avec son oncle une correspondance assez suivie et charmante dans sa modestie. « ² Ma dernière lettre vous a fait tous pleurer! j'en suis bien fâchée, écrit-elle.... La Pâque est arrivée. C'est en union avec vous tous que je l'ai célébrée. La piété de notre famille me préserve de tout doute à cet égard. Je suis heureuse de penser qu'aucun de nous

¹ Reboul avait connu le *Banquet des dix Vierges* par une copie que Mme Sabran lui avait faite de la traduction du R. P. Hyacinthe Loyson, Carme déchaussé. Cette traduction, remarquable d'élégance et de fidélité, avait été entreprise à la prière de l'ancien évêque de Périgueux, Mgr Baudry, pendant qu'il professait, à St-Sulpice, le cours de Dogme, avec l'élévation et la sublimité que ses élèves se rappellent encore.

² Lettre du 16 avril 1854, à Angers.

n'a manqué à ce devoir sacré. Quand vous verrez ma bonne *mère nourrice* ¹ ou l'un des siens, tâchez de leur faire comprendre qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Pauvre mère ! sans cela je ne t'aurais jamais abandonnée ! Mais Dieu est un Dieu jaloux : il voulait mon cœur entier ; je n'ai pu résister à son appel, malgré les cris de la nature. »

Reboul aimait beaucoup les lettres de sa nièce ; il conservait soigneusement ces messages d'une affection pure qui provoquaient parfois chez lui de douces larmes, et, ce n'est pas sans émotion que, tout à l'heure encore, en relisant ces pages, consacrées par l'innocence et par la mort, nous avons remarqué, sur une lettre du 2 juillet 1859, cette note écrite par le poète :
dernière lettre reçue.

Élisa Dourel mourut en effet fort jeune à Avignon, le 26 juillet 1859, après cinq ans de profession. Reboul assista le lendemain aux funérailles, et n'oublia jamais les paroles que lui dit la Supérieure : « Votre nièce est un ange au ciel qui priera pour vous et voudra vous dédommager ainsi des soins assidus que vous lui avez prodigués et dont elle a toujours été si reconnaissante ². »

On a maintenant l'idée de ce qu'était notre illustre

¹ C'est l'expression nimolse.

² Lettre du 26 juillet 1859.

ami dans ses relations avec les siens, avec les âmes croyantes et fidèles. Rien ne le distinguait d'avec les plus humbles et les plus simples, si ce n'est une tenue plus grave, plus mâle, et je ne sais quoi d'absorbé et de méditatif qui révélait le penseur profond, l'homme de génie.

Mais Reboul avait du zèle, un zèle affectueux pour les incrédules ou les négligents.

On n'en doutera pas si l'on veut bien relire, dans *les Traditionnelles*, son *Épître à un Ami*¹, chef-d'œuvre de délicatesse et de sollicitude chrétienne pour une âme incertaine entre la soumission et le doute.

Et toutefois cette pièce, si belle, pâlit à côté de la lettre à Lamartine², monument admirable de sainte hardiesse, de courageuse amitié.

Ici d'ailleurs, les preuves écrites ne sont pas seules à nous guider. Que de fois, nous-même, au coin de cette petite cheminée de la rue Carréterie, nous avons entendu Reboul nous demander des prières pour « l'illustre protecteur³ de sa Muse naissante. » Il soupirait profondément, il élevait les mains au ciel ou les joignait dans cette attitude, suppliante et ferme en même temps, que les peintres prêtent à Marie au pied de la croix. Vraiment, et dans le sens complet du mot, il aimait

1 P. 63. — 2 *Tradit.* p. 69. — 3 Préface des premières *Poésies*.

Lamartine ; il aurait voulu le ramener aux dogmes nets et précis de la Religion.

Pourquoi ne le dirions-nous pas ? le chantre mélodieux des *Méditations* mettait une franchise cruelle, mais honorable, à ne pas dissimuler à Reboul l'état flottant d'hésitation où se trouvaient ses idées religieuses. S'il recevait de Nîmes l'hymne aux *Poètes chrétiens*¹, il louait les vers, mais il blâmait « le point de vue trop rétréci². » Il acceptait avec une parfaite bienveillance d'accompagner le nom du poète nimois devant le public³, mais il indiquait « les points où leurs opinions se trouvaient en désharmonie⁴. »

Au temps où il fondait *le Civilisateur*, journal dont il donnait lui-même cette singulière définition : *C'est de l'histoire par et pour le cœur*⁵, Lamartine écrivait encore au noble boulanger : « Vous priez dans une langue plus précise, mais plus étroite ; moi dans une langue plus vague, mais plus indéfinie. Dieu sait le meilleur. Moi, je sais que je l'aime. Il suffit. »

Ce ton désolait Reboul ; il était près de désespérer. Alors lui venaient de Màcon, de Saint-Point ou de Marseille des phrases comme celles-ci⁶ : « J'ai lu et je vous remercie ; c'est tout ce que je puis dire, car, que dire

¹ Premières *Poésies*, p. 60. — ² Lettre du 29 avril 1834. — ³ Lettre du 8 novembre 1835. — ⁴ *Ibid.* — ⁵ Lettre à Reboul, année incertaine. — ⁶ Lettre du 18 septembre 1840.

devant la mort et devant Dieu? C'est alors que nous sommes bien humbles et bien petits... Je n'accuse pas la Providence, et, comme vous, je me fie en Dieu ¹. »

« Cher, illustre et saint ami, si je ne pense pas en tout comme vous, je sens toujours comme vous et j'en appelle à la Providence. Priez pour moi et aimez-moi. J'ai lu vos beaux vers dans un numéro du 4 août. Je veux que vous sachiez que, loin d'en être blessé, j'en suis ému et reconnaissant; ils respirent l'amitié dans le dissentiment. Ce dissentiment n'est pas si profond que vous le croyez: notre religion est au fond la même; nous adorons tous deux le même Dieu... J'aimerais bien à vous serrer la main *quand même* ². »

L'espérance refleurissait alors dans l'âme de J. Reboul, soutenue et rajeunie par l'attrait d'une invincible sympathie; il se flattait qu'un jour, « le même Dieu » les verrait unis l'un à l'autre dans la communion du même symbole et des mêmes mystères.

Si nous révélons ici ces secrets d'une touchante et pieuse tendresse, nous ne le faisons pas pour manquer de respect aux erreurs d'un grand homme. Nous voudrions au contraire perpétuer, s'il est possible, sur la terre, l'intercession que Reboul continue maintenant dans le ciel. Et n'y a-t-il pas d'ailleurs quelque ensei-

¹ Lettre du 13 février 1861.

² Marseille, 28 août 1847, chez M. Méry. C'est la réponse à la pièce citée plus haut et imprimée dans les *Traditionnelles*, p. 69.

gnement à recueillir de l'obstination d'un dévouement que Lamartine peut-être n'avait pas cru si profond et si absolu? Voilà les illusions de ces cœurs ardents et passionnés! Ils demandent aux plaisirs, à la gloire, aux amours d'ici-bas un bonheur qui les fuit. Et, dans l'ombre, parfois à côté d'eux, souvent sans qu'ils le sachent, Dieu leur a préparé d'infatigables amis qui ne cessent de verser pour eux des prières et des larmes. Ce sont là les doux et grands mystères de la bonté divine, plus maternelle encore que nous n'osons le penser. Ne nous plaignons jamais de notre isolement! Sommes-nous bien sûrs d'être seuls devant Dieu!

IX

Il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais de piété véritable dans une âme étrangère à la dévotion fondamentale des chrétiens, c'est-à-dire au dévouement à l'Église. La fidélité aux pratiques spéciales du culte, l'observance scrupuleuse des préceptes sont sans doute louables; les vertus sont nécessaires — mais, pour rendre les pratiques méritoires, pour avoir l'intelligence élevée des préceptes comme des vertus, il importe d'apprécier, à sa juste valeur, l'institution souveraine à l'établissement de laquelle Jésus-Christ a consacré sa vie jusqu'à l'effusion de tout son sang. Sans l'amour de l'Église,

sans la soumission à son Chef auguste , que signifie le nom de catholique ?

Jean Reboul considérait les choses à ce point de vue. L'obéissance « raisonnable », en matière de religion , c'est-à-dire la filiale adhésion de l'esprit aux dogmes révélés par le Sauveur, et légitimement interprétés par les évêques et les prêtres en communion avec Rome , c'était là pour lui la route ferme et sûre qui seule pouvait conduire à la science suprême.

Il ne voulait pas , pour régler sa marche , d'autre boussole que cette aiguille de la foi , toujours ramenée par un aimant secret vers le pôle terrestre de la vérité , vers le siège indéfectible de Pierre.

Aussi, docile à tous les enseignements venus de la chaire suprême , il écoutait tous les bruits qui lui portaient le nom de Rome, mêlés à des bénédictions ou à des blasphèmes. Les bénédictions dilataient son cœur et lui faisaient s'écrier :

Sainte Mère ! jamais si ma foi se délie ,
 Que ma langue se sèche et ma droite s'oublie !
 Nul, avec plus d'amour et de profusion ,
 N'a de tous tes bienfaits reçu la vision !

.

Me préserve le ciel d'avoir pour ennemi
 Le sem de cette Église où j'ai si bien dormi ! ¹

¹ *Traditionnelles*, p. 88.

Les blasphèmes le pénétraient d'une désolante stupeur :

Eh ! que serait le monde , un jour , si cette voix
 Manquait pour proclamer la sainteté des lois ,
 Dernier refuge de l'esclave !
 Qu'advierait-il , mon Dieu , si , selon leur désir ,
 Cette île de salut venait à s'engloutir
 Sous l'Océan qui l'environne ;
 Asile où le malheur est toujours innocent !
 Où reposent les fronts dont la foudre , en passant ,
 Brûla la palme ou la couronne ¹.

La prise de Rome par le général Oudinot de Reggio , la solennelle Réunion des Évêques, le 8 juin 1862 , inspirèrent au poète des vers pleins de grandeur , où se lisaient en termes éloquents l'énergie de ses croyances et sa virile confiance dans l'avenir de la Papauté.

Il voulut même donner à Pie IX le plus grand témoignage de piété filiale qui fût en son pouvoir. Accompagné de sa sœur , il voulut aller jusqu'aux pieds du Pape , prier le Père commun des fidèles de toucher un front que la maladie rendait triste et douloureux , au moins pour le rafraîchir et le soulager :
 « En voyant cet étranger traverser *les Chambres* du
 « Palais Pontifical sans se détourner pour Michel-
 « Ange , sans presque lever les yeux vers Raphaël , les

¹ *Poésies inédites*. A M. Villemain , après sa brochure en faveur du Pape-Roi. — 19 janvier 1860.

« Camériers durent croire à quelque vieux Romain du
« temps de l'Empire venant demander justice à César!...
« C'était bien en effet un vieux Romain ¹. » C'était, en
même temps, un Romain nouveau, enfant des Cata-
combes et du Vatican! Pie IX bénit ce fils, illustre dans
son humilité, et sans doute au contact des pieuses lè-
vres du poète, frémissantes sur sa main vénérée, le
Pontife reconnu à quelle profondeur peuvent pénétrer
dans les cœurs ardents des Nimois le respect et l'ad-
miration !

Mais si Reboul était complètement soumis à l'au-
torité du Vicaire de Jésus-Christ, il était par là même
inhabile à concevoir comment, dès lors qu'on était catho-
lique, on pouvait balancer un instant à se plier devant
les arrêts de ce grand tribunal. Les révoltes de la pen-
sée individuelle contre les jugements souverains du
successeur de Pierre lui apparaissaient comme d'af-
freux malheurs, tant il avait conscience des services
immenses que cette subordination spirituelle, dans
l'ordre de la foi, rend à la permanence du bon sens,
dans l'ordre purement rationnel.

Aussi le grand scandale de l'âge présent, l'apostasie
de Lamennais lui fut-elle toujours une sorte de cau-

¹ V. tout l'article de M. L. de Gaillard, dans *l'Assemblée nationale*,
mars 1857, ou dans la *Gazette de Lyon*, 17 mars 1857. On ne peindra
jamais mieux le grand poète. Jamais on ne l'appréciera avec plus
d'élévation, de noblesse et de vérité.

chemar qui l'oppressait. Il semblait même, par moments, avouer que le spectacle de cette grande chute pouvait, à lui seul, légitimer bien des doutes et bien des incertitudes. C'est alors qu'il demandait avec anxiété :

Un astre bien-aimé, pôle ardent de ton âme,
Sera-t-il tout à coup tombé du haut des cieux,
Et, sur la terre, au lieu d'une divine flamme,
Aurait-il étalé sa poussière à tes yeux ? ¹

Intimement lié avec des hommes d'intelligence et de piété qu'animait un commun enthousiasme pour le célèbre auteur de l'*Essai*, J. Reboul avait subi, sans y résister, l'entraînement presque universel. Il avait admiré, dans le fougueux écrivain de La Chênaie, le poète autant et plus que le théologien ou le philosophe. Profondément éloigné des théories politiques de l'*Avenir*, il saluait pourtant, avec un bonheur mêlé de crainte, la vive croisade engagée au nom de l'Église et de la liberté par de jeunes hommes tels que l'abbé Lacordaire et le comte de Montalembert.

Mais quand l'épiscopat crut devoir élever la voix contre les doctrines de Lamennais ; quand, surtout, le vénérable Mgr de Chastoy, de douce et sainte mémoire, manifesta toute sa réprobation pour les erreurs de la nouvelle école, Reboul, affermi de plus en plus dans

¹ Traditionnelles, p. 64.

ses convictions personnelles, se prit à redouter les malheurs que faisait trop pressentir la nature hautaine du prêtre breton.

En 1834, tandis que les *Paroles d'un Croyant* répondaient à l'Encyclique de 1832, le poète nimois essaya de prêter à Lamennais le secours d'un conseil, adouci par le plus tendre respect.

Certes, aucune voix n'était mieux préparée pour s'insinuer jusque dans le cœur du superbe rebelle. C'était un fils du peuple, un ouvrier qui, de sa mansarde, élevait une voix attendrie vers « le conquérant des esprits, vers le roi de l'intelligence¹ ! » Qu'il était beau, qu'il était grand le ministère du poète auprès de ce prisonnier de l'orgueil, volontairement enfermé dans un désert aride où ne pouvaient plus arriver que les sifflements de la tempête avec les grondements prolongés de l'Océan! Mais, hélas! Lamennais était sourd! Les chants sacrés de David ne pouvaient plus eux-mêmes calmer la fureur de Saül, et se tournaient en accents provocateurs! Reboul se tut,

..... Suppliant le Seigneur, en silence,
Que les jours d'autrefois, pesant dans la balance,

obtinsent au malheureux la grâce du repentir.

¹ Premier Recueil, p. 69. Toute cette pièce à Lamennais est remplie des plus beaux vers. A elle seule, elle dit ce qu'était notre cher poète.

Cette grâce ne vint point. Lamennais s'égara toujours davantage dans une sorte de panthéisme religieux, dans une politique haineuse et révolutionnaire.

Rien ne prouve mieux l'influence profonde qu'il avait eue, celle surtout qu'il aurait pu prendre avec les progrès de sa gloire, que l'anxiété dont il fut jusqu'à la fin de sa vie la cause et l'objet. Nous tous, nous avons prié pour son retour au giron de l'Eglise. Que d'âmes saintes se sont épuisées, dans la solitude du cloître, à solliciter sa conversion ! En même temps, que de flatteries pour le retenir dans sa situation fautive et troublée ! que de précautions « pour le mettre à l'abri de toute obsession fatigante ou *périlleuse* ¹ » !

Reboul ne perdit jamais de vue l'infortuné dont ses chants avaient essayé de traduire quelques pages sublimes ². Quand il eut désespéré de le voir jamais revenir à « son antique symbole », il lui adressa cette

¹ Rien de plus douloureusement instructif que les *Notes et Souvenirs* de M. E. D. Forgues, placés en tête de la *Correspondance* de Lamennais (Paris, Paulin, 2 vol. in-8, 1858). — On voit là quelle importance les ennemis de l'Eglise attachent « à l'Indépendance, à la lucidité, à l'énergie d'esprit, à la ferme volonté » d'un prêtre en révolte contre ses propres serments. — V. au *Dernier jour*, p. 65 et 133 ce que Reboul pensait de l'âme d'un prêtre.

² On nous a raconté qu'à l'Assemblée constituante, en 1849, le poète nimois, voyant Lamennais se promener dans la salle des pas perdus, s'arrêta pour le contempler fixement comme s'il se fût trouvé en face d'un prodige inconcevable pour sa raison.

effrayante apostrophe, qui ouvre les *Traditionnelles*, et qui semble ravie à la lyre du Dante :

Ainsi donc, rencontrant le Seigneur face à face,
 Tu n'as rien rabattu de ta fatale audace !
 L'humilité d'esprit fut trop haute pour toi !
 Prêtre, vers son déclin recommençant ta vie,
 Tu meurs à ton Église.....

Et voilà que tes jours se vont choquer entre eux
 Comme des vents rivaux sous un ciel orageux !

.
 Rome ne mourra pas de la mort de ta foi !
 Impassible au milieu de la frayeur humaine,
 Que le ciel sur son front soit obscur ou serein,
 Elle n'est pas d'hier et ne craint pas demain !

Mais alors même, il craignit de rompre le roseau à demi brisé ou d'éteindre la mèche fumante ; aux éclats de sa foudre, il mêla des accents d'une ineffable douceur ; et nous ne saurions mieux comparer la fin sublime de cette pièce qu'à ces chœurs lointains de voix humaines chantés par les orgues de nos cathédrales, alors que les voûtes tremblent encore sous les ondes puissantes qui ont imité le roulement sourd du tonnerre.

X

Nous arrêtons là, faute d'espace et de temps, ce que nous voulions dire sur le caractère politique et

religieux de notre illustre concitoyen. On le connaît maintenant à fond, nous osons le croire. On a vu dans cette âme tout ce que nous avons su nous-même y lire; et ceux à qui nous avons soumis notre esquisse, comme à nos maîtres et à nos juges, nous ont rendu le témoignage que nous avons saisi la ressemblance autant qu'il était possible de le faire.

Revenons maintenant à l'étude, ou plutôt à l'histoire littéraire de Jean Reboul.

Nous avons vu quelles difficultés il avait éprouvées pour l'impression de son premier volume, en 1836. Les éditeurs refusaient de s'en charger. Gosselin n'y consentit qu'à la condition de placer les Poésies sous le double patronage d'Alexandre Dumas et de M. de Lamartine. Surtout on avertit le pauvre poète de ne compter que « sur un bien faible bénéfice, deux ou trois cents francs au plus ¹ ».

Mais ce n'était pas là ce qui devait l'arrêter ou le décourager. Reboul a mis, dans une pièce qui termine le recueil des *Poésies*, tout le secret de sa grande âme, à ce moment solennel de sa vie.

Fort de ses croyances, et même de ses opinions, il ne voulait acquérir le droit d'être écouté que pour faire à sa cause des prosélytes.

Sans doute il avait reçu du ciel le don sacré de

¹ Lettre du 19 mars 1835.

l'inspiration poétique, ce don rare et merveilleux, plus facile à concevoir qu'à définir. Sans doute il était du petit nombre des privilégiés qui tiennent de Dieu la hardiesse de pénétrer dans les champs de l'imagination, dans ces vastes régions dont la frontière recule toujours avec la série sans limites des créations possibles de la pensée.

Sans doute enfin, comme tous les poètes, ses frères, il avait entendu les mystérieuses sollicitations de l'idéal ¹; sa voix, ignorante des règles de l'art, avait bégayé timidement, s'était enflée peu à peu, puis avait acquis toute son ampleur et toute sa sonorité, à peu près comme l'aile des jeunes oiseaux, incer-

¹ Dès la première page de son premier livre, il racontait en ces termes comment la poésie, cette souveraine altière et dominatrice, s'était emparée de lui :

Je sentis s'allumer une fièvre en mes veines
 Dont rien n'a pu calmer l'ardeur,
 Si ce n'est une lyre, entre mes mains vibrante,
 Et faisant apparaître une image enivrante
 De tout ce qu'éprouva mon cœur!
 Rayons dont s'inonda mon avide paupière,
 Eh! comment, plongé dans cette ombre grossière,
 Comment ne pas vous exalter!
 Ineffables accords des célestes génies,
 Comment, en retrouvant d'humaines harmonies,
 Comment ne pas vous répéter!...

Relire, dans les *Poésies nouvelles*, les pièces intitulées *Le Camoëns et son noir*, *le Poète*, *les Deux coupes*. On y verra comment Reboul comprenait la poésie. Il y a, ce nous semble, dans ces divers morceaux, des beautés de premier ordre.

taine d'abord, commence par faiblir sous la résistance de l'air, se fortifie par cette résistance même, la surmonte après facilement, et finit par braver sans lassitude l'immense étendue des espaces les plus lointains.

C'étaient là, si on le peut dire, les *lettres de créance* de notre Rebolu auprès du public. Proclamé *grand* par des hommes d'une haute valeur et d'une renommée populaire, notre poète avait, ainsi qu'il le déclarait sans détour,

Touché son diadème et mesuré sa taille ¹ !

Mais l'orgueil n'était pas au fond de cette conscience intime de sa propre force, chèrement achetée par des années cruelles de découragement et de doute !

Le généreux athlète, avant de descendre dans une arène livrée à de nombreux ennemis, voulait savoir uniquement s'il avait le bras assez vigoureux pour fixer la victoire de son côté. O mes amis, s'écriait-il,

O mes amis, ô vous dont les vers bienfaisants
M'ont donné cette aumône en mes jours languissants,
Soyez bénis ! par vous, raffermissant mon âme,
L'espoir a retiré mes écrits de la flamme,
Et m'a montré du doigt, en mots mystérieux,
Ma sainte mission écrite dans les cieux !

¹ P. 179 des *Poésies*. Dernière édlt.

Sa mission ! la mission du poète ! Telle était alors, tellè fut désormais la préoccupation constante de Reboul. On eût dit qu'un sacerdoce redoutable avait marqué son front d'un caractère indélébile ! S'il est vrai, comme on a pu l'écrire d'une autre célébrité de notre âge, que « la majesté d'un galbe césaréen..... tous les contours, tous les linéaments d'une mâle physionomie puissent traduire aux yeux une idée abstraite, celle, par exemple, de la volonté victorieuse », il nous semble que les traits de notre illustre ami ne pouvaient manquer de rendre sensible à tous les regards la dignité d'une âme entièrement vouée à la défense et à l'amour de la vérité.

Après cela, nous accorderons sans débat que, si l'on compare Reboul aux poètes de notre ancienne littérature, ou même à un grand nombre des auteurs contemporains, on lui trouvera souvent moins de science dans la facture des vers, moins de clarté dans l'expression, moins de propriété dans les termes, par conséquent, en bien des endroits, de l'obscurité et des longueurs. Nous ne voulons à cet égard rien contester. Notre sincère admiration ne doit pas être de l'aveuglement. Reboul lui-même nous en blâmerait, lui qui a soigneusement conservé des lettres comme celle dont nous citons ici quelques lignes :

« J'ai apporté hier votre volume à M. Alfred de

Vigny, qui ne le connaissait pas, et je lui en ai lu quelques morceaux. Quand venaient vos diables de *jusques à ce* et vos licences fort peu poétiques, j'avais la douleur de voir se dessiner une étrange grimace sur la rêveuse et jolie figure de l'auteur de *Cinq-Mars*. Vous avez pourtant obtenu dans cette lecture, et presque vers par vers, un beau succès. Chaque vers était accueilli par l'une de ces exclamations : C'est beau, c'est franc, c'est neuf, c'est vigoureux, etc..... Quant à vos erreurs de goût, vous pouvez vous attendre à me voir à l'avenir impitoyable pour elles ; je suis mieux à portée que vous de voir le tort qu'elles font à votre grande et belle poésie, et je crois vous donner une preuve de mon amitié par ma franchise ¹..... »

Mais, sans être plus jaloux de la gloire de Reboul que ne l'était le poète lui-même à qui l'on pouvait parler aussi librement de ses œuvres, nous osons penser qu'une lecture attentive de ses poésies donnera de son génie la plus haute opinion. Nous osons à peine le murmurer, et toutefois c'est là vraiment notre pensée ; oui, nous osons croire que Reboul partagera la fortune de son illustre maître, Pierre Corneille. On passera sur ses incorrections et ses négligences, sur le malheur de son style imparfait ; on admirera de plus en plus ses pensées profondes, ses *vues* aussi

1 1838 ou 39. Lettre de M. J. Canonge.

sages que hardies, ses heureuses témérités, l'audace triomphante de plusieurs de ses tableaux, ses maximes enfin, brèves, simples, généreuses et fières, dignes souvenirs des inimitables dialogues du *Cid* ou de *Polyeucte*.

Notons encore un détail important dont nous pouvons ici juger mieux que les étrangers. C'est la fidélité descriptive de Reboul. Il a peint, en grand nombre, des études prises sur notre sol, et dont sa muse opulente n'a réservé qu'une ligne ou deux, pour les harmoniser avec le plan de ses vastes tableaux. Personne, avant lui et mieux que lui, n'a trouvé le moyen de fixer en quelque manière, sur le papier et dans la mémoire, l'histoire de nos vieux monuments.

Les environs d'Aiguesmortes, le paysage du Pont du Gard, la plaine de Nîmes, la mer au Grau du Roi, nos *Manades* de cavales ou de taureaux, les figures bronzées de nos *Gitanos*, notre nature méridionale avec ses mille aspects intéressants et pittoresques, voilà ce qu'il faudra rechercher dans Reboul, indiqué par un vers, un hémistiche, une comparaison rapide, quand on voudra se faire une idée de la sobre couleur de son pinceau, de l'énergie de son burin ¹.

¹ Nous voudrions, comme exemple de cette aptitude du poète nîmois à *sentir* et à *exprimer* la nature qui l'entourait, nous voudrions indiquer au lecteur la charmante élégie des *Poésies* p. 13, intitulée: *Soupir*. Quiconque a vu notre beau ciel par une nuit

Que si l'on veut ensuite avoir en raccourci une esquisse légère de ce qu'était ce grand poète, qu'on parcoure seulement la table de ses diverses œuvres. Si étranger que l'on soit à la littérature, à la politique ou à la religion, on verra malgré soi, par cette simple lecture, se former devant les yeux du moins une ombre de ce qu'était la stature morale de Reboul.

Nous relisons en ce moment même, avec une indincible émotion, les pages où notre ami a résumé, ce semble, les phases diverses de sa vie intellectuelle.

En 1823, il s'écriait :

Toi qui semblais sourire à mes premiers accents,

Fantôme radieux qui m'apparais sans cesse,

Je reconnais ta voix, ô cruelle Déesse !

Nul autel que le tien n'a reçu mon encens ;

J'ai semé sur tes pas les fleurs de ma jeunesse,

Et tu fuis mes embrassements !

Et, toujours détrompé, tu m'abuses encore !

La nuit même, la nuit, je ne puis t'éviter !

.

Va, je sais à quel prix on obtient ta faveur !

Chacun de tes élus doit être une victime !

calme, lorsque la pleine lune y répand une clarté inconnue dans les climats du Nord, se rendra facilement compte de l'image que Reboul a si heureusement traduite. L'idée morale lui était venue par le spectacle matériel ; il était là peintre autant et plus que littérateur.

A la lueur d'un perfide flambeau ,
 Tu les conduis , les poussees à l'abîme ;
 Mais tu couronnes leur tombeau !
 De cet espoir mon cœur s'enivre ,
 Satisfait d'être ton martyr !

.
 Mourir sur ton autel est une mort si belle !

Eh ! qu'importe alors le trépas ?

On le chante sans peur sur la lyre immortelle ,
 L'astre-géant des cieux , dans sa course éternelle ,
 Marque le temps , mais ne le connaît pas ¹ !

Après quatorze ans , en 1837 , ces désirs ardents de gloire avaient presque cessé. Reboul chantait ces strophes sublimes :

Ah ! qu'importe après tout que j'écrive mon nom
 Sur le sable que doit emporter l'aquilon ?
 Ici-bas , tôt ou tard , il faut que tout s'efface.
 C'est encor de l'oubli que la gloire qui passe.

Deux ans plus tard , le sentiment de sa faiblesse avait encore grandi dans l'âme de Reboul , en même temps que celui de sa responsabilité ; — il priaït devant la tombe de Clémence Isaure , et la piété lui dictait ces beaux vers :

Auprès du poète suprême

¹ Poésies nouvelles , pièce datée de 1823.

Dont l'univers est le poème ,
 , .
 Et dont la présence infinie
 Élève ou fait choir le génie ,
 Oh ! daigne intercéder pour moi ,
 Pour que , dans mon âme inquiète
 La vertu ne succombe pas !
 Car , entre l'homme et le poète
 Il est de pénibles combats.

 Surtout qu'au bout de mon chemin ,
 Sentant mes paupières mi-closes
 Et le luth tomber de mes mains ,
 Les créations de mes veilles
 Ne fassent pas à mes oreilles
 Frémir le souffle de l'enfer !
 Et que leur douce souvenance
 Soit un prélude d'espérance
 Qui me montre le ciel ouvert !

Enfin, vers 1860, déjà profondément atteint, le front dépouillé des dernières fleurs de la jeunesse et de la maturité, mais le cœur plus ferme que jamais, Reboul traçait au crayon ces lignes rapides, sorte de testament digne de sa noble carrière :

« Quelle que soit la valeur du poète, il a son individualité. La mienne est peu de chose sans doute; mais enfin, malgré ma réserve, je dois dire ce que je pense;

je vais le faire , sans suffisance comme sans embarras.

« Il est difficile d'être humble, ou seulement de le paraître, quand on est poète. Le poète parle et doit parler comme ayant autorité , surtout s'il ne monte sur le trépied qu'en sortant du sanctuaire , c'est-à-dire si, avant de louer , de blâmer , d'avertir , de menacer , il a pris , pour lui servir après d'interprète , les ordres d'une raison supérieure à la sienne et à toute raison créée. De même que , dans un sacerdoce plus élevé , le prêtre puise son droit de commander dans le vœu qu'il a fait d'obéir , ainsi le poète puise son autorité dans la sainteté de la cause qu'il veut défendre. Qu'il mette , après cela , selon les personnes , le temps ou les lieux , plus ou moins de mesure dans ses paroles , plus ou moins de talent dans son œuvre , il n'importe. On ne saurait le taxer d'orgueil ; et celui qui se tairait pour éviter de pareils reproches , celui-là se condamnerait lui-même aux tristes allures d'une vocation manquée. Pour convaincre , il faut , avant tout , faire preuve de franchise et de spontanéité... »

Nous avons , dans ce fragment , un écho fidèle des conversations de notre cher compatriote. Ceux qui ont eu le bonheur de causer avec lui d'art et de poésie , ceux-là croiront l'entendre parler encore , tant cette feuille détachée , perdue dans un carton , porte la marque , le sceau de son caractère et de ses préoccupations habituelles.

Il n'avait pas voulu de l'influence « démocratique » dont M. Altaroche lui avait conseillé de prendre l'initiative ; mais il rêvait , pour la Muse , l'honneur de répandre les doctrines tutélaires de morale publique et sociale que M. de Maistre avait formulées. Et , parce que ces doctrines , si contraires aux nouvelles opinions , lui paraissaient devoir rencontrer de longues résistances , son idéal , c'était la lutte pacifique des lettres et de la philosophie chrétiennes contre la philosophie et les lettres rationalistes.

Il concevait ainsi la poésie , comme une guerre et une conquête. Ni les idylles , ni les élégies ne le tentaient plus à la fin ; les *Épîtres* doctrinales lui semblaient seules dignes de répondre à la grande investiture du talent ¹.

C'est là ce qui explique la différence entre le ton général des *Poésies* et celui des *Traditionnelles* , la dernière œuvre publiée de notre ami. Il avait encore , en 1836 , comme il le dit lui-même ² , « des rêves d'amour et de gloire , douces illusions qui se bercent mutuellement dans l'oubli de la fin dernière ». Dix ans après , il cherchait à « compenser par la force de la raison ce qu'il avait perdu des jouissances du cœur ; » et cette force de raison , soutenue par l'expérience de plusieurs

¹ Déjà sa pièce à M. J. Canonge , dans les *Poésies* , ne respire que des conseils semblables. — ² Préface des *Poésies nouvelles*.

révolutions, l'amenait, en 1837, à ne se préoccuper que d'apporter « ses faibles secours à l'ordre social menacé. » Voilà comment Reboul avait progressé, et par quelle voie lente et sûre il était arrivé à être un de ces hommes rares dont les paroles comptent et dont la seule présence commande le respect.

Nous n'avons pas ici le rôle de critique, aussi ne chercherons-nous point à apprécier les divers recueils que notre cher poète a fait imprimer.

Nous avons dit sommairement ce que nous pensions du *Dernier jour* ¹. Nous le recommandons à l'étude de nos lecteurs jusqu'au moment où il sera possible de l'imprimer tel qu'il est à présent dans nos mains. C'est la plus importante des œuvres de Reboul, et nous nous permettons de penser qu'elle n'a pas été jugée à sa valeur ².

Les *Poésies Nouvelles* ³ renferment des pièces d'une forme très-savante et d'une haute portée.

¹ 1839. — A cette occasion, Reboul fut admis à l'Académie de Lyon, et M. Pénin, célèbre graveur lyonnais, frappa une médaille à l'effigie du poète. — Ce fut aussi le *Dernier jour* qui fit recevoir Reboul, sans concours, maître ès-Jeux floraux à Toulouse.

² Nous ne pouvons tout citer dans ce beau livre. Nous prions cependant les littérateurs chrétiens de relire le *Chant des Ames*, p. 56, tout le chant III^e avec ses notes admirables, le *Satan* des Ch. IV et VI, le Chant IX^e et enfin le *Monologue de la mort*, à la page 186. Tout cela est trop oublié.

³ Publiées en 1846. — V. les pièces à *Berryer*, à *Chateaubriand*, *Le Camoëns et son noir*, *la Mort de Sigalon*. Rapprocher ce dernier

Vivia ¹ souffre sans doute de la comparaison involon-

morceau de celui qui avait été imprimé dans les *Poésies*, et qui était aussi dédié à *Sigalon*. — Nous citons ici, pour le seul plaisir d'écouter une voix sacrée, la belle lettre de M. l'abbé Trébuquet, aumônier du Comte de Chambord, écrite au sujet des *Poésies Nouvelles* :

Monsieur,

Mon admiration pour votre beau talent et pour le noble usage que vous en faites, remonte à l'époque même où votre nom acquit une si juste célébrité dans le monde littéraire. Je prêtai alors mon humble concours à l'éducation de M. le Comte de Chambord, sous la direction de Mgr l'Évêque d'Hermopolis, qui m'honorait d'une affection toute paternelle. C'est à moi que l'illustre et saint Prélat, dont la main était affaiblie par l'âge et les infirmités, a dicté sur votre premier volume ce jugement, modèle de goût et de saine critique, où il s'est plu à rendre un hommage éclatant au génie du poète, au caractère de l'homme, à la foi sincère et profonde du chrétien. Vous connaissez déjà depuis longtemps l'estime qu'a pour vous le prince, auguste élève d'un si vénérable et si docte maître. Vous savez qu'il est heureux de vous donner en toute occasion des preuves de son bienveillant souvenir, et qu'il compte sur vous comme sur un de ses plus fidèles serviteurs et de ses meilleurs amis. Quant à ce qui me concerne, vous me jugez, Monsieur, beaucoup trop favorablement. Croyez bien qu'il n'y a aucun mérite à ce que je fais. La Providence m'a placé où je suis. Elle m'y impose de grands devoirs. Pour les remplir, quel sacrifice pourrait me coûter ? Celui de la patrie est sans doute le plus difficile, surtout lorsque cette patrie est la France. Mais la terre entière n'est-elle pas au Seigneur, et l'exilé ne cesse-t-il pas en quelque sorte de l'être, quand il s'unît de loin à ses frères, et qu'il prie avec eux pour le bonheur de son pays ? Je demande à Dieu de répandre plus abondamment que jamais sa lumière dans votre esprit, son amour dans votre cœur et sa bénédiction sur vos travaux. C'est le vœu de celui qui se félicite et s'honore de pouvoir se dire ici, Monsieur, avec les sentiments les plus distingués,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,
L'abbé TRÉBUQUET.

Frohsdorff, 18 février 1847.

¹ Représentée à l'Odéon, le 6 avril 1850. — Le profond sentiment

taire qu'on en fait avec *Polyeucte*, son modèle et son pendant. Corneille nuit beaucoup à son disciple. Mais, il faut le dire aussi, à la lecture ou dans une représentation, faite d'après les données complètes de l'auteur, *le Martyre de Vivian* aurait pris une couleur bien plus animée, une allure bien plus vive si, volontairement ou par force, Reboul n'avait pas supprimé *les chœurs* destinés à ouvrir chacun des trois actes. Ces chœurs ¹, où règne un souffle ardent d'enthousiasme religieux, en même temps qu'une science réelle de l'antiquité, étaient faits pour impressionner vivement les auditeurs et subjuguier leur admiration.

Nous ne disons rien des *Traditionnelles* : nos lecteurs les ont présentes à la mémoire. M. de Pontmartin les a louées d'ailleurs avec l'exquise délicatesse de touche qui caractérise son talent ². Nous rapprocherons seule-

chrétien qui remplit cette tragédie devait, sur une scène du XIX^e siècle, créer des préjugés défavorables. M. de Pontmartin a rendu cette situation par une phrase heureuse : « Notre cher poète se trouvait dépaysé, transplanté à deux cents lieues de ses Arènes, en présence de ce terrible esprit parisien qui dissoudrait tous les monuments de Nîmes avec une cuillerée de son vinaigre ».

¹ Nous les publions ici. Mais, pour les bien apprécier, il faut les replacer chacun à l'endroit qu'il devait occuper dans le développement de l'œuvre entière. — Un jour, nous l'espérons, le public chrétien connaîtra les tragédies inédites d'*Antigone* et de *Charles-Martel à Nîmes*. Alors seulement, on aura une idée vraie de la puissance dramatique de Reboul.

² Nous voulons citer aussi, à l'honneur de tous deux, la sublime apostrophe par laquelle M. L. de Gaillard, le glorieux vaincu, des

ment de son témoignage celui que rendait à Reboul , à propos de ce dernier livre, un homme dont l'Europe entière connaît l'éloquence et la fidélité , « l'orateur inspiré par l'honneur d'autrefois », l'illustre Berryer.

luttés électorales d'Avignon , terminait un éloquent compte-rendu des *Traditionnelles* de Reboul.

• Et maintenant , cher et illustre maître , permettez que je laisse tomber la plume du critique pour laisser s'ouvrir la main de l'ami. Jamais ce titre ne me fut plus cher ni plus glorieux qu'aujourd'hui. Des hommes célèbres de ce temps, vous êtes le premier que j'ai recherché , que j'ai connu , que j'ai aimé. Que de fois, encore écolier, j'ai passé dans votre rue des Trois-Maures , épiant votre porte entrouverte et n'osant en franchir le seuil ! Il me souvient aussi avec attendrissement de votre premier accueil , de vos premières paroles, et de ces premiers jours où j'étais plus fier d'avoir le droit de vous saluer dans la rue que de promener à mon bras un duc et pair. — Et plus tard, nos rencontres de chaque soir ; nos petites réunions dans votre chambre, où vous nous lisiez de beaux essais dramatiques encore inédits ; nos promenades et nos discussions de nuit autour des Arènes, où votre populaire bon sens eut à redresser tant de jeunes paradoxes ; et tous ces camarades d'alors , aujourd'hui avocats , poètes , professeurs , magistrats , journalistes , les uns , hélas ! déjà disparus dans la mort , les autres dispersés aux quatre vents de la destinée ! Ah ! tout le bien que vous nous avez fait à cet âge où la vie commence , tous les germes de force et de vertu que vous avez semés , le courage et l'inspiration que nous avons souvent puisés dans le souvenir , l'admiration et la ferveur de disciple que nous vous avons vouées depuis , tout cela, personne ne vous l'a dit peut-être , mais j'ai voulu vous le dire pour soulager mon cœur et me couronner de ma reconnaissance. — Bien des tristes jours ont passé depuis ces beaux jours , bien des choses ont péri qui croyaient vivre, bien d'autres ont reparu que l'on croyait mortes ; tout a changé , tout a baissé , dans le monde , hélas ! et dans les âmes ; mais vous , vous êtes resté à votre taille d'autrefois , et nous vous retrouvons tel que nous vous avions laissé , grand comme homme et comme poète. Des maîtres de la lyre qui ont chanté jadis ce qui nous est cher , vous seul nous êtes demeuré fidèle , et nous vous aimons pour cette fidé-

Le 16 août 1858, le prince de la tribune moderne envoyait à notre cher compatriote l'assurance « de sa sincère admiration » ; il lui racontait, avec une grâce charmante, comment il avait lu, goûté, relu les *Traditionnelles* sous les ombrages d'Angerville ; il l'invitait enfin à venir « glorifier de sa présence » une « retraite » qui n'a pas besoin de la gloire étrangère, riche qu'elle est de celle de son maître. — Le suffrage de Berryer remplit Reboul de joie ¹.

Nous ne pouvons tout citer. Voici d'ailleurs que nous avons épuisé les œuvres publiées de notre ami ; il nous faudrait maintenant parler de ses délassements poétiques, nous voulons dire ses chansons *provençales*. Ce n'était pas vainement qu'il avait encouragé la

lité, pour ce noble exemple, pour cette consolation et pour la force qui nous vient de vous. En ces jours de défaillance et de honteux reniements, soyez béni, poète de la foi ! soyez glorifié, poète de l'honneur ! »

¹ Mgr Dupanloup, M. de Montalembert, M. de Falloux, M. de Broglie, L. Veillot, M. de Laprade, M. Laurentie, M. Keller, tous les grands noms de la France catholique figurent parmi ceux qui félicitèrent Reboul de « ses beaux vers dont les inspirations n'avaient point vieilli parce qu'elles étaient puisées aux éternelles sources ». — Mgr L. Sibour, mort dernièrement à Antibes, et dont la noble vie a été pleine de témoignages irrécusables d'amour pour la sainte Église Romaine, écrivit aussi au poète nimois pour le complimenter sur ses *Traditionnelles* ; le pieux Évêque se souvenait qu'il avait été l'un des premiers à saluer, dans la *Gazette du Midi*, la renommée naissante du poète-boulangier.

pléiade distinguée des amis qu'il engageait résolûment à « chanter en provençal ; » lui-même chantait avec eux dans cette riche langue méridionale, fille du latin, et dont le domaine s'étend depuis le pied des Alpes maritimes jusqu'aux Pyrénées. Roumanille, Mistral, Aubanel, Rounieux, saluaient en Reboul leur maître ; jamais ils ne l'appelaient d'un autre nom, et lorsqu'il s'asseyait au milieu d'eux, on aurait cru voir un patriarche entouré de ses enfants. Quand Mistral dut aller à Paris tenter la fortune de *Mirèio*, et faire apprécier les charmes virgiliens de la naïve *Arlatenco*, Reboul fronça presque le sourcil, tant il redoutait pour « son fils » les séductions de la brillante capitale ! Il ne craignit pas de parler publiquement au jeune poète des dangers de l'orgueil. Nul de ceux qui ont entendu, ce jour-là, la voix austère de l'incorruptible censeur, ne saurait oublier la majesté de son geste et le feu de son regard.

Mais à Nîmes ou bien *en Avignoun*, Reboul aimait à causer, à écrire avec les ressources de ce langage mélodieux, mélangé de douceur italienne et d'ampleur castillane. Nul n'a plus fortement applaudi *lis Oubreto*, *la Miougrano entreduberto*, *li Nouvè*, *Mirèio* ; nul n'a mieux goûté la franche saveur de l'*Armana*,

vrai plant de notre terroir, à la fois olivier d'Aix et cep de Tavel ¹.

Arrêtons-nous ici après ce coup d'œil général sur les diverses œuvres de notre ami. Nous tenons la plume depuis trop longtemps peut-être, au gré de nos lecteurs. Hélas ! nous allons maintenant être bref. Les années de l'homme sont toujours rapides ; mais elles semblent se précipiter plus vite encore à mesure qu'approche la mort ; elles la devançant même par des vagues imprévues qui emportent d'abord un à un les meubles de la maison, jusqu'à ce que la maison elle-même, vide et branlante, s'écroule et tombe enfin par un dernier choc.

XI

Le genre de vie de Reboul, à Nîmes, était fort simple et fort régulier. La matinée se passait sous l'humble costume de l'ouvrier : elle appartenait aux soucis de la profession, aux *clients* de la boulangerie ².

¹ Nous pensons faire, avec l'aide des *Poètes provençaux* et par *souscription*, une publication spéciale des *Œuvres provençales* de J. Reboul, sous ce nom que nous désignent des circonstances spéciales : *Li Brouqueto* (les Allumettes).

² Reboul était un *excellent* boulanger, fort entendu dans tout ce qui concernait son état, Il avait mis son commerce, très-éprouvé d'abord, dans une situation prospère. Quand il cessa de le diriger lui-même, en 1849, pour le confier aux soins immédiats de son

L'après midi, une transformation absolue s'accomplissait, Le poète commençait à travailler vers deux heures, soit dans la chambre « austère et monastique ¹ », si bien décrite par A. Dumas, soit dans un

neveu Achard, la boulangerie était bien achalandée. Rien ne donne une idée plus fidèle de la bonhomie intelligente de Reboul que le soin minutieux qu'il prenait, à Paris même, des affaires de son neveu. Nous avons des lettres où, au milieu des plus vives préoccupations de l'Assemblée constituante, il envoie tranquillement la recette d'un gâteau à distribuer aux pratiques pour le *Jour des Rois*. — C'est un usage des boulangers du Midi. — On a beaucoup parlé de la visite faite à l'auteur de *l'Ange et l'Enfant* par le Vicomte de Chateaubriand, en 1838. Il ne s'était pas annoncé, et Reboul, que le concours des visiteurs fatiguait, commença par refuser de recevoir l'inconnu qui le demandait. L'étranger montra sa carte. — Ah ! s'écria le boulanger, je vais chercher le poète. — Puis, remontant à la hâte son petit escalier, Reboul dépouilla la veste blanche, et reparut avec une mise, modeste encore, mais un peu plus *habillée*. — La même chose lui arriva, en juin 1840, pour un jeune ecclésiastique qui n'était pas alors connu de Reboul, mais qui, quinze ans plus tard, devenait son Évêque. Dans cette première entrevue, l'abbé Plantier, poète aussi distingué qu'éloquent controversiste, offrit à Reboul deux poèmes remarquables, l'un sur *les Martyrs*, l'autre sur *Dieu et son Éternité*, que nous avons retrouvés, soigneusement conservés par notre illustre ami.

¹ Nous ne pouvons résister à la tentation de rappeler à nos lecteurs le passage suivant de M. de Pontmartin sur la bibliothèque de Reboul :

« Rien de touchant comme l'inventaire de la bibliothèque de Reboul : quelques volumes d'une vieille édition de Bossuet, un Corneille dépareillé, deux Bibles, un antique dictionnaire de rimes, quelques traductions de poètes grecs, un de Maistre complet, deux volumes de M. de Bonald, un recueil des homélies de saint Basile, c'était tout : mais les joies de l'intelligence ressemblent à celles du cœur ; on les savoure mieux quand on ne les éparpille pas. Il en aura été des livres de Reboul comme de la parcelle de terre que le pauvre possède, comme du morceau de pain qu'il

petit cabinet, très-chaud parce qu'il était voisin du four, et dès lors très-bon pour la saison d'hiver.

Dans la soirée, Reboul appartenait à ses amis, et, sortant de ses profondes méditations politiques ou religieuses, redevenait le gai compagnon de 1820. Comment priver nos lecteurs du charmant tableau de genre, si finement peint par M. de Pontmartin, et qui représente Reboul « à 6 heures du soir? »

« Lorsque j'étais appelé à Nimes par de vulgaires intérêts d'administration rurale ou de propriété, et que, sur cette magnifique esplanade que décore la fontaine de Pradier, devant le café Peloux, où se dépense, chaque soir, plus d'esprit que dans bien des cafés du boulevard, je retrouvais Reboul calme, serein, le sourire aux lèvres, le pied dans cette poussière contemporaine des Césars, le front dans l'Olympe chrétien, me couvrant de ce regard où se confondaient le bonhomme, l'honnête homme et le grand homme, mon premier mouvement était de l'envier,

mange, comme de la chaumière dont le toit l'abrite, comme de l'enfant pâle et maigre qu'il presse dans ses bras. Tout cela est mieux à lui que les richesses ne sont aux riches; ces objets nécessaires à sa vie, à son regard, à sa tendresse, il se les assimile avec une puissance particulière dont les heureux n'ont pas le secret. A l'hôtel des ventes, un bibliophile millionnaire ne donnerait pas deux louis de cette douzaine de volumes; mais Dieu leur a assigné un prix inestimable, en permettant à une âme de s'imprégner de ces âmes, d'en refléter la lumière, d'en entretenir sa flamme, d'ajouter un anneau à la chaîne sacrée..... »

non-seulement pour son génie, mais pour ce bonheur et ce talent qui me semblent supérieurs à tous les autres, et qui consistent, pour le penseur ou l'artiste, à établir une parfaite harmonie entre sa vie et son œuvre, ses goûts et ses habitudes, ses travaux et son entourage, son tableau et son cadre, le monde intime qu'il habite par la pensée et le monde extérieur où son inspiration se retrempe, se repose et se recueille. »

Dans ses dernières années, à mesure que le travail lui devenait plus difficile, Reboul se promenait davantage. Même il finit par se faire une habitude d'aller tous les jours « au Mazet ¹ ». Là, il était heureux de réunir ses connaissances, et de leur offrir un double repas : celui d'un rôti ou d'un plat de *cagarrables* (escargots), arrosés d'un vin généreux, celui d'une conversation animée, pétillante, sillonnée de francs éclats de rire, de joyeux propos et de *fusées* politiques ou chrétiennes d'un éclat saisissant. M. J. Canonge, dans sa Notice sur Pradier, n'a pas oublié de raconter que l'habile sculpteur, invité dans l'une de ces *parties*, si chères à Reboul, lui fit le grand

¹ Diminutif de *mas* (mansio); petite maisonnette d'une ou deux pièces, entourée de quelques souches et de quelques oliviers. C'est là que les Nimois aiment à s'aller délasser, le dimanche, après la messe entendue, des travaux de la semaine.

honneur de charbonner, sur le plâtre blanc d'une cloison, au-dessus de la cheminée, l'image d'une Vierge-Mère. Assis nous-même, avec le R. P. d'Alzon et M. Germer-Durand, à la table amie du bon poète, nous nous rappelons et l'entrain avec lequel il nous versait son vieux Lédénon et l'enthousiasme qu'il mettait à nous faire admirer la merveilleuse ébauche, signée, à défaut de nom, par le talent qu'elle révélait ¹.

C'est au milieu de cette existence tranquille, entourée de la sympathie universelle et d'une estime plus honorable encore que la sympathie, c'est à l'heure où sa précoce vieillesse commençait à demander un repos absolu, que la chute de Louis-Philippe et l'avènement de la République vinrent surprendre Jean Reboul, et l'exposer brusquement à l'ardente atmosphère des Chambres politiques.

« ² Sa popularité sans rivale le désigna au choix des électeurs; Reboul se laissa nommer représentant, persuadé sans doute que si tous ses collègues n'étaient pas des *anges*, la plupart étaient des *enfants*. Il arriva

¹ Reboul eut le chagrin de voir vendre ce cher Mazet, pour faciliter des arrangements de famille, Plus tard, il put en acheter un autre, aussi sur la route de Montpellier, mais placé cette fois sur la droite du chemin, près du pont du chemin de fer. — Pour arranger ce second Mazet, il aurait dévalisé les greniers de tous ses amis. Chacun d'eux lui fit hommage de quelque partie de l'ameublement; ces enfantillages ravissaient le bonhomme et reposaient le grand homme.

² Tout le passage qui suit est emprunté à M. de Pontmartin.

donc au milieu de cette cohue , et je crois le voir encore , dans le jardin d'une maison amie , au bruit lointain de la fusillade ou du tambour , son beau front penché vers la terre , sa lèvre tour à tour plissée par l'inquiétude et l'ironie , me demandant ce qu'il était venu faire dans cette bruyante galère. C'est un fait digne d'être remarqué à l'honneur de la religion et de la poésie , sa sœur cadette , que le plus grand des orateurs catholiques et le plus pur des poètes chrétiens , Lacordaire ¹ et Reboul , tous deux populaires , tous deux tendrement attentifs aux douloureuses énigmes de l'inégalité sociale , aient été à la fois attirés et épouvantés par la république de Février : — attirés , car elle ouvrait à leur amour pour l'humanité des perspectives vagues , mais infinies ; elle répondait à cet idéal que porte en soi toute âme généreuse , et que gênent singulièrement les cours et les chambellans , les habits brodés et les journalistes officieux ; — épouvantés , car les violences insensées de l'attaque , les rigueurs forcées de la répression , la sauvagerie des doctrines , l'anarchie des intelligences , le conflit des

¹ Le 5 janvier 1857 , le Père Lacordaire écrivait à Reboul : « Vous me demandez une prière ; en échange du plaisir que vous m'avez fait , je prie Dieu de nous conserver longtemps votre muse.

« Honnête , chaste et chrétienne , elle est un des ornements de notre siècle , une consolation pour tous ceux qui ont conservé le culte du vrai beau ! »

utopies servies par les barricades et des intérêts servis par les baïonnettes, devaient nécessairement froisser en eux les mansuétudes du chrétien et les délicatesses de l'artiste. N'importe! ne nous plaignons pas trop du court passage de Reboul à travers une assemblée délibérante; il s'en tira, j'allais dire qu'il s'en vengea en poète, en poète qui n'attend pas que Platon l'exile de la République, et qui en sort en secouant sur ce seuil menacé par les Furies la brillante poussière de ses hémistiches. *L'Épître à M^{...}*, datée du 21 juin 1849, est ravissante d'esprit, de verve, de bon sens, de fine et piquante malice. Le satirique de 1820 s'y retrouve dans toute la maturité de son talent, sur un terrain plus vaste, en face de spectacles admirablement ajustés à son honnête raillerie.

. 1
 « Le poète se meurt sous le représentant...
 « Quand pourrai-je au *Mazet*, rêvant à quelque ouvrage,
 D'un cigare au soleil livrer le blanc nuage!
 Je rends grâce à tous ceux qui m'ont donné leur voix,
 Mais je n'étais pas né pour fabriquer des lois.
 Arraché comme une algue au fond de mon asile,
 L'orage m'a jeté dans cette grande ville
 Pour réparer à neuf un monde déjà vieux.
 Errant dans les détours d'un palais ennuyeux,

1 *Traditionnelles*. liv. v. p. 283.

Je regarde opérer les élus de la France ,
Et n'osant avouer ma candide ignorance ,
Je m'escrime comme eux , malgré tous mes dégoûts ,
A chercher le bâton qui n'aura pas deux bouts...
Du sophiste titré jusqu'à Monsieur Prud'homme ,
Ici toute folie a député son homme.
On apprendra gratis le grec et le latin
Aux malheureux qui n'ont ni culottes ni pain etc..... »

Mais une boutade de poète ne pouvait être l'unique sillon tracé par l'âme sérieuse de Reboul sur l'inquiet océan des passions politiques. Il était bon que l'on pût voir à nu les sentiments de cet homme , si simplement grand. Avant d'aller à l'Assemblée constituante , il disait à ses électeurs : « Ne me nommez pas. Je ne suis pas fait pour cela. Toutefois, si vous le voulez absolument, faites. J'irai partout pour vous et pour la France , partout , même au Calvaire ! ¹ »

Une fois à Paris , il tint une conduite digne et calme, se nourrissant des souvenirs et des nouvelles qui lui venaient de sa chère famille , évitant la contagion du luxe et de l'orgueil , évitant surtout dans ses votes tout

¹ Sa parole fit une telle impression par son accent de vérité que , aujourd'hui même , 2 janvier 1865 , un homme du peuple nous a rapporté les moindres détails de ce discours , « timide , embarrassé , » mais d'une admirable loyauté.

ce qui pouvait faire croire « qu'il tenait à la prorogation de l'Assemblée ¹ ».

Lorsque, la Chambre dissoute, il eut regagné son humble toit, Reboul demeura silencieux, sans vouloir ni décliner ni solliciter un nouveau mandat pour l'Assemblée législative. Un moment, il crut à la nécessité pour lui d'expliquer ce silence qu'on interprétait comme un désistement; puis, il craignit que ces explications ne devinssent un sujet de peine pour quelques-uns de ses amis; il supprima sa déclaration. Nous avons retrouvé cette noble page, et, discret à l'exemple de Reboul, nous ne voulons pas la publier intégralement. En voici cependant les passages saillants :

« Mes chers compatriotes ,

« Malgré la répugnance que j'ai toujours eue à faire du bruit dans les journaux, je sens que je dois aujourd'hui la vaincre....

« ... Appelé dans des jours difficiles à vous représenter à l'Assemblée constituante, je crois avoir loyalement rempli mon mandat. Tous mes votes ont été donnés dans le sens des grands principes sociaux que j'ai défendus toute ma vie, et auxquels, je l'espère bien, il me sera donné de rester fidèle.

¹ Lettre à sa sœur, du 14 décembre 1848. — « L'Assemblée sent le roussi, » disait-il.

« Il n'est point dans mon caractère de courir après les honneurs ; dans les temps où nous sommes , je conçois le sacrifice et non pas l'ambition ; avant de me livrer , il faut qu'il me soit bien prouvé que la Providence veut de moi.

« Ces considérations vous expliquent le silence que j'ai gardé en dernier lieu sur ma candidature.....

« Je fais place , avec satisfaction , à des hommes qui me valent en intégrité , et qui me sont supérieurs par le talent et la science politique.

« Quoi qu'il en soit , mes chers compatriotes , je quitte sans regret , heureux de vous avoir servis , une position peut-être trop élevée pour moi. Je rentre avec joie au sein d'une famille qui a peu de science , qui vit de ses labeurs, mais qui du moins a eu le bon esprit de ne pas m'entourer de ses exigences et de ne rien attendre de mes honneurs passagers. Je n'ai point , grâce au ciel , brisé mes anciennes idoles aux pieds du démon de la politique. Je vais reprendre des études qui me sont chères ; si elles ne jettent pas un grand éclat , au moins elles n'ont pas contribué au désordre des esprits ni coûté une obole au trésor de l'État. »

Nous aimons à voir Reboul descendre ainsi avec majesté , en vrai représentant du peuple français et chré-

tien, les marches du palais où il avait momentanément siégé.

C'est le privilège de ces grands cœurs que, d'instinct, ils vont à ce qui est le meilleur et le plus digne.

XII

Rendu à ses loisirs, à sa famille, aux lieux aimés qui connaissaient et enchantaient sa Muse, il semblait que Reboul fût destiné à nous donner le spectacle consolant de la vieillesse, soutenue par la foi et par la vertu.

« Ce fut, hélas! au contraire, à ce moment-là même que le poète ¹ sentit se détendre en lui ce grand ressort qui est plus que la force et plus que la santé, l'inspiration. C'était pitié de voir ce ferme esprit et cette robuste constitution s'allanguir sous un incurable marasme! Morose, et la main sur le front, il allait, disant partout que Dieu l'avait frappé au siège même de la pensée. Son mal, en effet, n'était que là! mais où pouvait-il être plus dangereux, puisque c'est par là que vivent les poètes? »

Vainement un habile docteur ², éminent praticien et

¹ La citation est prise de l'admirable article de M. L. de Gaillard, dans l'*Assemblée nationale* et la *Gazette de Lyon*, mars 1857.

² Le D^r Pleindoux, aîné.

théoricien profond, essaya-t-il de combattre, par des remèdes ou des distractions, la disposition malade dans laquelle son regard perçant découvrait un ramollissement du cerveau.

Vainement, une sœur, « digne de celle du Tasse, tout à la fois mère, amie, compagne, servante, dévouée au repos et au bien-être de son frère, au moins autant qu'à sa gloire, se résolut-elle à quitter le foyer qu'elle n'avait jamais perdu de vue pour accompagner son cher malade en de lointains voyages; » il était trop tard : Reboul était atteint mortellement. Il traîna six ou sept ans sa blessure. La publication des *Traditionnelles* le fit un instant revivre; mais des chagrins, des mécomptes, sur lesquels il ne s'est jamais complètement exprimé, détruisirent ce mieux passager, et vers la fin de 1862, il fut évident pour tout le monde que notre illustre compatriote n'avait plus que peu de temps à passer sur la terre.

Tristes jours que ces derniers jours! Quel effrayant exemple de la misère humaine que la décadence prématurée d'une intelligence, si longtemps vigoureuse! Il était là, couché ou assis, ne songeant qu'à ses maux, ne parlant que de sa prochaine guérison, s'attendrissant quand on lui récitait ses propres vers, et demandant avec curiosité quel en était l'auteur. Ce n'était pas l'enfance ni l'imbécillité, mais un morne

silence, interrompu par quelques rares lueurs de son ancien génie. De lui, comme de X. de Maistre, on aurait pu dire alors ce mot ingénieux et poignant : C'est une ruine que les esprits visitent quelquefois. Il nous semble assister encore à la douloureuse visite qu'il fit à Mgr Plantier, dans le jardin de l'Évêché, à la fin de l'hiver. Soutenu par deux amis dévoués, M. Demians et M. l'abbé Privat ¹, il marchait péniblement, traînant ses pauvres jambes, enflées et débiles. Il essayait encore de sourire ; mais ce sourire faisait mal, et c'était un spectacle navrant que celui de ces pas incertains, chancelants, qui rappelaient, par un amer contraste, les essais impuissants d'un petit enfant pour se tenir debout. Hélas ! l'enfant arrive à la jeunesse et à la force ; hésitant aujourd'hui, il sera ferme demain. Reboul, au contraire, se rapprochait du terme fatal après lequel vient la longue immobilité du tombeau.

Chose singulière ! dans ces moments-là même, son visage gardait l'empreinte d'une indomptable énergie. Quinze jours à peine avant sa mort, il nous fut donné de le voir, assis dans un vaste fauteuil que les siens entouraient avec le respect et l'amour de sujets fidèles pour un roi vénéré.

Quand nous nous approchâmes de lui, Reboul nous reconnut ; il nous tendit la main ; puis, sans parler,

¹ Vicaire-général et chanoine de Nîmes, mort le 1^{er} janvier 1864.

il porta la main droite à son front comme pour nous montrer la place où il se sentait atteint. Une immense émotion l'envahit alors, et deux grosses larmes coulèrent lentement le long de ses joues.

Muet nous-même , bouleversé par cette grande scène , nous ne pouvions nous lasser de considérer les traits de l'homme illustre qui se pleurait ainsi lui-même.

Jamais il ne nous parut plus vraiment beau , de cette beauté virile qui sied aux forts et aux justes !

Deux semaines après , le dimanche 29 mai 1864 , à onze heures du matin , Jean Reboul expirait. Son agonie avait duré trois jours.

Nous ne décrivons pas ses funérailles. Elles furent dignes du poète , dignes aussi de cette ville ¹ où , comme l'a dit excellemment J. Canonge , « les nobles cœurs savent être unis , malgré leurs dissidences profondes , par un commun amour du bien , par une ad-

¹ Nous transcrivons ici , à l'éternel honneur de M. Paradan , maire de Nîmes , et de son conseil municipal , la *lettre de faire part* imprimée et distribuée au nom de la ville :

« Nîmes , le 29 mai 1864.

« MM.

« Monsieur le Maire de Nîmes , Messieurs les Adjoints et le Conseil Municipal ont l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse que la ville vient de faire en la personne de Monsieur Jean Reboul , décédé à Nîmes le 29 mai , dans sa soixante-neuvième année , muni des sacrements de l'Église. »

miration commune » pour les hommes indépendants et convaincus.

Toutes les autorités, administratives, judiciaires, militaires; tous les fonctionnaires; tous les membres du clergé; les congrégations religieuses d'hommes et de femmes; une députation du Consistoire; le peuple entier, sans distinction de rang ou de culte; tous enfin, accompagnèrent le cercueil de Reboul, à St-Paul d'abord, puis à la cathédrale où, après une grand'messe et un éloge funèbre, prononcé par son ordre, Mgr l'Évêque fit l'absoute solennelle ¹.

Le cortège reprit ensuite sa marche vers le cimetière, et là, M. le Maire, au nom de la ville ², M. Bousquet, au nom de l'Académie du Gard, M. Roumieux, au nom des *Felibres* provençaux, payèrent à Reboul le tribut suprême des larmes et de la louange.

Notre tâche est achevée. Avant que l'encre se sèche

¹ C'était vraiment « un deuil triomphal, une sorte d'enthousiasme funèbre », et jamais, disait un témoin oculaire, jamais Reboul ne fut plus vivant.

² M. le Maire de Nîmes, d'accord avec son conseil, a pris les mesures suivantes pour honorer la mémoire de Reboul :

^{1°} Les frais des funérailles ont tous été à la charge de la ville :

^{2°} La rue *Carréterie* s'appellera désormais : rue *Jean Reboul*;

^{3°} Par les soins d'une Commission, nommée à cet effet et chargée de recueillir les souscriptions, un monument sera dressé à la Fontaine, en souvenir du Poète. La Commission est aussi chargée de lui faire faire un tombeau dans le cimetière. — La ville a souscrit pour 1,000 fr. et le Conseil général pour 500. Le projet de monument n'est pas encore adopté. 15 janvier 1865.

au bout de notre plume, qu'il nous soit permis d'ajouter à ces nombreuses pages, (un seul mot) , un mot d'adieu.

Nous remercions la Providence de ce que , à l'heure solennelle où la jeunesse expirante se transformait, pour nous , en une maturité pleine de devoirs, l'organe vénéré de la mission hiérarchique, la parole de notre Évêque bien-aimé, la voix même de Dieu nous a , pour ainsi dire , lié à la grande mémoire du Poète-boulangier , « le poète de l'honneur et le poète de la foi. »

Puissent ces liens sacrés nous être de nouveaux et irrévocables engagements à mieux servir la cause de la vérité, la cause de l'Église et du Christ ! Puissent le nom et les exemples de Jean Reboul nous encourager à marcher , « sans défaillance et jusqu'au bout » , dans la route du désintéressement et de la dignité ! Il est doux de louer , après leur mort , les hommes de conviction et de cœur ; il est beau de leur ressembler !

L'Abbé DE CABRIÈRES.

A Nîmes , ce 18 janvier 1865 Fête de la Chaire de St-Pierre.

AU LECTEUR.

Chargé, par l'illustre poète de Nîmes, du soin de veiller à l'impression de ses OEuvres inédites, je dois compte au public de l'exécution de mon mandat et des circonstances dans lesquelles il me fut confié.

Pendant les deux dernières années de sa vie, Reboul ne pouvait se défendre de tristes pressentiments; et ses amis, tout en cherchant à détourner le cours de ses pensées, en ressentaient l'inévitable contre-coup. Il était visible que sa santé s'affaiblissait rapidement, et que sa robuste constitution cédaux assauts réitérés d'un mal sans remède.

Ce fut sous l'empire de ces préoccupations qu'il m'entretint à plusieurs reprises de l'impression de ses OEuvres inédites, et me fit quelques recommandations, d'autant plus sacrées pour moi qu'elles ne sont écrites que dans mon souvenir. Le 10 du mois d'août 1863, nous allâmes passer une semaine à la campagne: pendant ces quelques jours, Reboul

me renouvela ses instructions ; je les écoutai tristement et d'une oreille recueillie , car je sentais approcher la dernière heure.

Nous partîmes le 15 août : il arriva à Nîmes dans un état de fatigue qui ne laissait plus de place aux illusions de l'espérance : l'examen de ses papiers nous a donné la certitude qu'à partir de ce moment, il se sentit frappé à mort, car c'est à la date du 16, c'est-à-dire le lendemain de notre arrivée à Nîmes, qu'il faut reporter un appel touchant à ses amis dont je suis dépositaire, et cet adieu non moins touchant qui témoignait de son inviolable fidélité. Quelques jours après, Reboul me fit appeler, et me désignant d'un geste triste et résigné, une gravure, legs précieux de cette illustre amitié, il m'entretint de ses dispositions dernières, et me réitéra plus spécialement ses instructions, en ce qui touche l'impression de ses OEuvres inédites. Est-il nécessaire d'expliquer que si je donne ces détails, c'est pour que le public sache bien que ce qui reste de l'œuvre du poète lui arrive par des mains autorisées, et n'a souffert aucune altération ?

Vers la fin de septembre, le mal faisant de rapides progrès, l'illustre malade me remit son *Art poétique*, son *Antigone*, son *Dernier Jour* remanié, les *Chœurs de Vivia*, les pièces détachées qui figurent dans ce volume, et la plupart de ses précieux manuscrits... Quelques pièces m'avaient été précédemment remises.

Dès le lendemain du triste événement, je m'occupai de l'accomplissement d'un mandat dont j'aurais voulu presser l'exécution ; mais des circonstances plus fortes que ma vo-

lonté ne m'ont pas permis de répondre plus tôt à l'impatience légitime du public.

Deux amis intimes de Reboul ont bien voulu m'accorder le secours de leur précieuse collaboration : M. l'abbé de Cabrières, après s'être entouré des renseignements les plus minutieux et avoir dépouillé patiemment les papiers déposés en nos mains, a écrit sa vie comme on devait l'attendre de l'auteur de l'*Oraison funèbre* ; il ne m'appartient pas de pressentir le jugement du public sur cette œuvre remarquable qui n'aura pas à souffrir du voisinage des poésies ; l'auteur a travaillé trop près de moi pour que je puisse le louer ; qu'il me soit permis de dire, seulement, que, s'il fallait croire à certaines rumeurs, auxquelles, pour ma part, je refuse tout crédit ; s'il pouvait être vrai que quelques auditeurs, ce jour-là, visiblement mal inspirés, eussent critiqué l'orateur pour sa trop grande indépendance (défaut, si c'en est un, bien rare de nos jours et dont on ne saurait redouter la contagion), le public reconnaîtra que l'écrivain n'a tenu aucun compte de ces impressions prétendues, dont je n'ai, d'ailleurs, saisi la trace nulle part ; la plume de l'écrivain est restée ferme comme la voix de l'orateur : l'un et l'autre ont cherché la vérité... : il faudrait plaindre ceux qu'elle pourrait blesser.

M. Germer-Durand, le conseil littéraire le plus compétent et le plus assidu qu'ait eu Reboul auprès de lui, a bien voulu, comme on l'a dit dans la biographie, se livrer au travail ingrat du choix et de la classification des pièces, de la recherche des dates, de la correction des épreuves, de la correspondance journalière avec le libraire. Quant à moi, je n'ai eu

d'autre mérite que celui de prêter territoire à ces Messieurs, et je me reprocherais de détourner ou d'accepter la plus minime part des remerciements qui leur sont dus ; je n'aurais pas tout dit, si je ne remerciais publiquement M. Seguin , imprimeur d'Avignon, du concours zélé qu'il a bien voulu nous prêter, et du désintéressement dont il a fait preuve dans l'accomplissement de son mandat.

Nous donnons au public l'*Art poétique*, en respectant le titre écrit de la main du poète , *Homélie poétique* ; des pièces détachées, et les *Chœurs de Viviva*. Si la faveur publique répond à notre attente, l'*Antigone*, le *Charles Martel à Nîmes*, les remaniements du *Dernier Jour*, et les *Poésies provençales*, nous fourniront aisément les éléments d'une seconde, et peut-être d'une troisième publication.

Puisqu'il m'était réservé (et ce sera l'honneur de ma vie), d'être à la fois dépositaire de la dépouille mortelle de Jean Reboul et des dernières productions de son génie , on peut être sûr que je veillerai avec un soin jaloux sur ces précieux dépôts ; tout prêt à produire ceux-ci quand le public me les demandera, et à rendre celle-là quand les concitoyens du poète aimé de tous voudront la couvrir d'un monument digne de lui.

A. DÉMIANS.

JEAN REBOUL

—

DERNIÈRES POÉSIES .

Que le lecteur ne s'attende pas à rencontrer ici cet ordre dans la distribution des matières qu'exige un ouvrage didactique: il y trouvera des préceptes, des anecdotes, des souvenirs. Je n'ai pas, on le pense bien, la prétention de lutter avec Horace ou Boileau; mais le temps, en marchant, change la physionomie des choses, fait surgir de nouveaux types et appelle de nouvelles critiques. Des hérésies littéraires ont été

proclamées ; des œuvres ont été produites d'après une poétique dont la première règle est de n'en pas reconnaître.

D'un autre côté, le poète et le lettré n'avaient pas autrefois la place qui leur est accordée aujourd'hui : ils ont acquis une prépondérance avec laquelle les gouvernements eux-mêmes ont à compter. Est-ce un bien ? Je ne sais. Pour moi, j'ai voulu seulement tracer, dans cette Épître, le caractère du poète de nos jours.

HOMÉLIE POÉTIQUE.

A UN JEUNE POÈTE.

HOMÉLIE POÉTIQUE.

LIVRE PREMIER.

Dans les sentiers de l'art , plein d'une foi naïve ,
Si tu veux , à tout prix et quoi qu'il en arrive ,
Choisir pour t'éclairer le moindre des soleils ,
Je vais , mon jeune ami , t'aider de mes conseils ,
Et , comme un bon curé , te dire , de ma chaire ,
Bien moins ce que je fais que ce que tu dois faire .

Pour ne pas t'endormir la méthode à la main ,
 Mes leçons au hasard iront dans leur chemin ,
 Sans jamais cependant sortir de la matière ,
 Et , si nous le pouvons , sans trop suivre l'ornière .

Je commence. Et d'abord , je t'apprends sans détours
 Qu'on n'est point un héros pour aimer les tambours ,
 Mozart ni Rossini , pour avoir bonne oreille .
 Tel qui , lisant *Cinna* , se croyait un Corneille ,
 N'est pas même un Pradon , s'il se met à rimer :
 L'amour du beau n'est pas le don de l'exprimer .

— Autre avis important que je prends dans Horace :
 On peut bien , nous dit-il , on peut bien faire grâce ,
 Dans toute autre carrière , aux talents incomplets :
 Des degrés différents sont admis au palais ,
 Et la nécessité fait accepter sans peine
 L'orateur médiocre après un Démosthène ;
 Mais pour celui qui rime , ainsi que pour le dieu ,
 De la terre à l'Olympe il n'est pas de milieu. —

Donc vois , à la lueur d'une lampe fidèle ,
Si ta vocation est factice ou réelle ;
Si ton esprit est tel qu'il puisse être un miroir
A réfléchir le monde et nous le faire voir ,
Et si ton cœur , ouvert à la moindre influence ,
Porte le sentiment à sa toute-puissance.
Riche de ces trésors , ne demande plus rien :
Phébus t'offre chez lui le droit de citoyen.
Tu peux , dès ce moment , mettre la main à l'œuvre ;
Mais travaille en oisif , et non pas en manœuvre.
De la tâche obligée il faut te méfier :
L'art est un beau caprice et non pas un métier.

J'en ai vu , cependant , et de ceux que l'on vante ,
Qui s'estimeraient fiers d'en payer la patente.
Mais tout flambeau s'épuise à brûler constamment :
Les Phrynés , de l'amour perdent le sentiment.
Ainsi , laisse venir les faveurs de la Muse ;
Aux provocations sa fierté se refuse.
Écrivant , effaçant... quand on n'est pas dispos ,
On cherche le sublime , on arrive au pathos.

Ou , si vous parvenez à la clarté logique ,
Le galimatias fait place au prosaïque .
C'est dans de tels moments qu'insectes importuns ,
Bourdonne dans l'esprit l'essaim des lieux communs ;
C'est alors , s'il vous faut décrire une disgrâce
Dont on reçoit déjà le coup par la menace ,
Que du vieux Damoclès le glaive suspendu
Du bout de notre plume échappe à notre insu .
Ce qu'on entend toujours perd de son excellence ;
Ce n'est plus même un bruit pour notre intelligence :
A force de l'ouïr , l'oreille du rameur
Des flots qu'il a brisés n'entend plus la rumeur .

Il est vrai que , logeant tous dans la même auberge ,
Nous ne pouvons avoir un verre qui soit vierge ;
Que l'allure du temps sur nous se fait sentir ;
J'en demeure d'accord , mais tâche d'en sortir ,
Et laisse reposer la vieille métaphore
Dans les journaux bourgeois qui s'en servent encore ,
Avec ce Beau commun , cher au professorat ,
Et propre , tout au plus , à faire un lauréat .

— Je plains , d'une pitié sincère et sympathique ,
Le mortel affligé d'un prix académique :
Sous le laurier conquis soupçonnant des pavots ,
Le public rarement confirme les bravos.
Le sujet à traiter est indiqué d'avance.
C'est là surtout qu'il faut chanter la circonstance ,
Entre Voltaire et Dieu partager son parfum ,
Et danser sur des œufs sans en briser aucun.
Un rimeur peut tenter cette palme éphémère ;
Le poète concourt à la façon d'Homère ,
Prenant pour point de mire à ses traits éclatants
L'universalité de l'espace et du temps.

La Muse quelquefois laisse dormir sa flamme :
Il est de ces langüeurs de l'esprit et de l'âme
Où l'on croit , inhabile au plus léger effort ,
Pareille au papillon qui fuit le rosier mort ,
Que l'inspiration ne viendra plus nous dire :
« Ami , prête l'oreille et ressaisis la lyre ».
Souffre ce calme plat qui n'est que passager.
Voilà que l'air fraîchit et le temps va changer ,

Que ta voile se gonfle , et que , loin du rivage ,
Ton cœur se sent renaître à l'ardeur du voyage .
La mer est envahie , et déjà sur tes mâts
S'abattent des oiseaux venus d'autres climats ;
Et le parfum des fleurs qui se répand sur l'onde ,
Peut-être , heureux Colomb , t'annonce un autre monde .
Une terre en jachère a des produits plus beaux ,
Et l'esprit est fécond même dans son repos .

Une plus rude épreuve , une autre défaillance
Vient , pour ainsi parler , d'un excès de vaillance :
Parfois , dans son essor , trouvant un ciel nouveau ,
L'écrivain de son temps dépasse le niveau ;
Son œuvre alors , atteinte au fond et dans la forme ,
Reçoit le coup de pied des muses de réforme
Qui tiennent le haut bout dans tous les feuilletons ,
Et font , après leur saut , sauter tous les moutons .
Comme un taureau blessé qui ne veut plus combattre ,
Hué sur tous les points du vaste amphithéâtre ,
L'amertume dans l'âme et le dédain au cœur ,
Le poète s'impose un silence vengeur ;

Et quelquefois, hélas! par doute ou déférence ,
Il accepte l'arrêt dicté par l'ignorance.
Le grand Corneille , en proie à des chagrins pareils ,
A l'hôtel Rambouillet demanda des conseils !
Il était sur le point de perdre ses entrées :
Polyeucte déplut aux bégueules titrées.
Et là même où Pradon était sur le Thabor ,
Racine fut jugé d'un trop modeste essor !
O grand justicier , dont la verte franchise
Jamais dans aucun rang n'épargna la sottise ,
Molière ! que de fois mon âme t'applaudit
D'avoir tout le premier jeté le discrédit
Sur toutes ces Cathos , la peste des familles ,
Qui pour de grands auteurs prennent les Mascarilles ,
Et de leur avoir fait expier justement
Le doute du génie et son accablement !

Gardons-nous cependant d'absoudre l'assurance
De ce béat orgueil qui naît de l'ignorance ;
Car il faut avouer qu'en ces occasions
Bien souvent des roquets se sont crus des lions.

Quel auteur dédaigné d'un poème baroque
Ne s'est flatté d'avoir dépassé son époque,
Lorsque son œuvre était d'un cerveau renversé
Et que le sens commun était seul dépassé ?
Si jamais la sottise unie à l'injustice
De te voir méconnu t'inflige le supplice,
Sans mépris de toi-même et sans t'enfler le cœur,
Conserve une attitude égale à ta valeur.

Quoique n'enfermant point le génie en un code,
Je ne veux pas d'un art qui se plie à la mode.
Sublime enseignement pour ses initiés,
L'art, d'en haut, voit passer la terre sous ses pieds,
Afin de l'explorer et de ne prendre d'elle
Que ce qui peut avoir une vie immortelle.
Pourtant je n'entends pas te perdre dans les cieux,
Ni horner ton talent au genre sérieux.
Quoique le Divin seul, dans sa sphère infinie,
Satisfasse à l'ampleur des ailes du génie,
Quand tout tourne à l'extase ou s'exhale en sanglots,
La fatigue saisit même les plus dévots.

Le sourire et les pleurs sont dans notre nature :
L'un et l'autre sont bons , dans leur juste mesure.
Qui n'a pas tous les deux est peut-être incomplet ;
Le contraste nous frappe et le divers nous plaît.
Tu pourras parcourir l'une et l'autre carrière :
Le *Menteur* de Corneille est presque du Molière ;
Et , sans répudier ses futures splendeurs ,
La plume d'*Athalie* écrivit les *Plaideurs*.
Mais souviens-toi toujours , fidèle à la décence ,
Que les mots graveleux sont fils de l'impuissance.
Évite le grossier en cherchant le badin :
Ne fais pas de Pégase un âne de moulin.
Car , quels que soient les droits d'une veine ingénue ,
Tout , jusqu'à la gaité , doit avoir sa tenue.
Tu sais , héraut du goût dont il blessait les lois ,
Ce que disait Voltaire aux Courbets d'autrefois :
Un peintre ne doit pas montrer tous les visages.

Tiens à ce naturel qui charme tous les âges ;
Que l'affectation ne paraisse jamais
Dans ce que tu conçois et dans ce que tu fais.

Surtout , qu'à la clarté ton style s'accoutume ,
L'idiome étranger peut supporter la brume ;
Mais le verbe français , du monde souverain ,
Ne saurait respirer que dans un air sercin.
L'équivoque l'étouffe , et la phrase au supplice
Hurle après le mot propre , ainsi qu'une génisse
Qui dans l'ombre des jones a perdu son taureau.
La logique est pour lui le fondement du beau.
Tant qu'il sera fidèle à son allure austère ,
La vérité n'a rien à craindre sur la terre :
Déduite vainement d'un principe bâtard ,
L'erreur , à son grand jour , expire tôt ou tard.

De ses rênes de feu , l'astre aux clartés fécondes ,
Dieu du nombre et du chant, presse et retient les mondes ,
Et dans l'orbe voulu les garde constamment :
Suis l'exemple donné du haut du firmament.
Mets un mors à ton vers , afin de le conduire
Par la plus courte voie à ce que tu veux dire ;
Qu'il saute , malgré lui , la haie ou le ravin
Plutôt que de se perdre en un brillant chemin.

Comme la liberté de tout frein affranchie ,
L'imagination se perd dans l'anarchie.
Son écharpe, flottant à tous les vents des cieux ,
Fait souvent de ses plis un bandeau pour les yeux.

Dieu voulut accorder un siècle à notre France
Où l'esprit sût tenir une juste balance.
Jamais astre pareil, dans le ciel des beaux-arts ,
N'avait d'un tel éclat ébloui les regards ;
Jamais l'expression du vrai , plus naturelle ,
N'entraîna la pensée et l'image avec elle.
Les siècles , ses rivaux dans la célébrité ,
N'ont pas eu sa virile et calme majesté.
C'est le suprême effort de l'humaine nature,
C'est un roi qui grandit pendant qu'on le mesure.
Visite fréquemment son auguste maison ,
Afin que ton esprit en contracte le ton.
De ses grands écrivains enrichis ta mémoire ;
Ta muse y trouvera son profit et sa gloire ,
Et surtout , pour servir de guide à ses travaux ,
Ce sens régulateur qui les fit sans égaux.

Le livre qui paraît ainsi qu'un météore ,
Et dont tout applaudit la fulgurante aurore ,
N'est pas toujours celui qui tient le premier rang :
Saint-Pierre tout d'abord ne paraît pas si grand :
Le regard n'est frappé que de son harmonie ;
C'est par degrés qu'on sent sa mesure infinie.
Ainsi l'ouvrage écrit par une habile main
Réserve ses beautés et pense au lendemain.
Aiguillonnant la soif de l'esprit qui l'admire ,
Lu , relu mille fois , il se fait encor lire ;
Et , rayon par rayon , dévoilant sa splendeur ,
Fait le charme éternel de son heureux lecteur.

Mais le livre est aussi du destin tributaire ;
On en a vu quinze ans dormir chez le libraire ,
Puis , sous un accident qui vient briser le sceau ,
Sortir , comme un soleil , de la nuit du tombeau.
Aussitôt , réveillés à ses clartés soudaines ,
Ces mollusques , vivant sur le dos des baleines ,

Parasites obscurs qui sur les noms vantés
Écrivent bien ou mal des puérités,
Compulsent à l'envi l'œuvre ressuscitée :
On donne au moindre mot une haute portée :
L'auteur mort de misère est par tous couronné,
Et pour lui faire place Homère est détrôné !

En politique , ami , comme en littérature ,
La France tôt ou tard revient à la mesure ,
Et n'aime pas à voir , pour crever un ballon ,
Quand l'épingle suffit , employer le canon ,
Ni pour dire bonjour emboucher le trombone ,
Et dans l'embrassement étouffer la personne .
Amoureux de l'extrême , ennemis du milieu ,
La sottise et l'orgueil donnent trop ou trop peu .
J'ai vu traduire en loi le caprice bizarre
De tous ces capitans affolés du barbare ,
Qui , traitant sans façon Boileau de paltoquet ,
Veulent de la couleur versée à plein baquet ,
Et tiennent éloigné du seuil de leur pagode
Le dessin , comme un dieu dont le joug incommode .

Quoiqu'ils aient fait jadis un bruit prodigieux ,
De semblables succès ne sois pas envieux.
Prodiges rembourrés , phénomènes de foire ,
Le costume faisait les trois quarts de leur gloire ;
Comme si le génie avait mis sa vertu
Dans la barbe abondante et le feutre pointu !
A force de vouloir trancher de l'Encelade ,
Ils ont réduit la Muse aux rêves du malade.
La Muse n'en peut plus , et ses flancs énervés
Ne sauraient plus répondre à leurs feux dépravés.
Incohérent amas de fantômes et d'ombres ,
Chaque feuillet tourné fourmille de mots sombres ,
Et le chaos moderne et le chaos ancien
Sont si bien imités que l'on n'y comprend rien.

Des temps diluviens scrutant les origines ,
Ils taillent aux héros des chênes pour badines ,
Leur donnent un aspect gigantesque , — ignorant
Que rien n'a plus d'échelle alors que tout est grand.
Le sublime à trouver serait chose commode ,
Si l'on pouvait l'atteindre avec cette méthode.

Qu'Homère, d'un seul bond, fasse aux coursiers des dieux
Franchir ce que d'un phare on mesure des yeux ,
Dans cette occasion le divin joue un rôle ,
Et l'esprit aisément accepte l'hyperbole ;
Mais de semblables traits , renouvelés partout ,
Marquent moins la grandeur que l'absence de goût.

Il en est un pourtant à qui la Providence
Avait de ses trésors fait une part immense.
S'il n'avait pas soufflé sur son propre flambeau ,
Il aurait pu tirer Corneille du tombeau.
Dévoyé par système , en sa course fougueuse
Sa trace est tantôt sombre et tantôt lumineuse.
Tel , soulevant le sol de son ongle de fer ,
Le coursier au nuage entremêle l'éclair.
En voyant ce qu'il fait et ce qu'il pouvait faire ,
La Muse sur ce fils pleure comme une mère.....
Mais n'allons pas jeter l'amertume à l'exil ,
Et tâchons d'esquisser un moins sombre profil.

Il me fut dit qu'un jour, au milieu du cénacle
 Où le maître parlait sur le ton d'un oracle ,
 Un autre répondit aux orgueilleux propos
 Qui mettaient devant lui le grand siècle en lambeaux :
 « Oui, Messieurs, il est vrai, l'univers nous contemple;
 « Nous avons pu détruire et rebâtir le temple.
 « Pour la Muse obscurcie un nouveau jour a lui :
 « On pensait autrefois, mais on rêve aujourd'hui !
 « Soyons justes pourtant, et trêve à la satire ;
 « Si tous ces grands auteurs ignoraient l'art d'écrire ,
 « Ne les accablons pas d'un dédain orgueilleux ;
 « Peut-être, de leur temps, nous n'aurions pas fait mieux » .
 Jamais du bel esprit la vanité naïve
 Ne s'est peinte elle-même et si vraie et si vive.
 Je raconte le fait, et c'est à toi de voir
 Quel est l'enseignement qu'on en peut recevoir.

Quand un peuple, épuisé par sa propre énergie,
 Tombe dans la torpeur qui succède à l'orgie,
 On cesse de voir l'art par ses plus grands côtés :
 L'esprit descend alors à des futilités.

Jadis, avec des vers d'inégales mesures,
Les poètes formaient mille et mille figures,
Et Byzance payait ces misères d'album
Du prix d'une statue érigée au forum!
Ce temps semble revivre, alors qu'on se contente
D'un sens pauvre couvert d'une rime opulente.
Certe, une rime riche a de quoi nous frapper;
Garde-toi, cependant, de laisser échapper
Des mots qui sonnent creux : le lecteur est avide,
Et le pire, pour lui, c'est de mâcher à vide.
Bien que, dans le Coran de nos révéléteurs,
Les vers les mieux rimés passent pour les meilleurs,
Tu feras accepter la rime suffisante,
Pourvu que la pensée y soit toujours présente.
C'est d'abord par le fond que l'on juge un écrit,
Et l'oreille et les yeux viennent après l'esprit.

Afin de se soustraire à la monotonie,
Enjamber, chez plusieurs, devient une manie.
L'enjambement du vers est rarement heureux;
Car mieux vaut, après tout, marcher droit que boiteux.

Pourtant, pour raviver le tour de la pensée,
Cette règle peut être heureusement blessée.
Je ne puis, toutefois, te dire dans quel cas ;
Le poète le sent et ne s'y trompe pas.
Mais ces travers déjà sont vieux, on s'en défie.
Notre temps, n'aimant plus l'antithèse bouffie,
Dans le contraire excès cherche l'original ;
La prose règne, et prend le sec de Port-Royal.
L'imagination est maintenant bannie,
Comme une infirmité qui fait tort au génie.
Demeure indifférent à ce retour subit :
Tiens au prix de l'idée, et non de son habit ;
La forme est une fleur qui naîtra d'elle-même,
Et le sot seulement peut s'en faire un système :
On dirait, en cela comme dans les amours,
Que c'est le moins savant qui triomphe toujours.

A UN JEUNE POÈTE.

HOMÉLIE POÉTIQUE.

LIVRE DEUXIÈME.

En traitant des sujets simples ou grandioses ,
Que le style en accord se trouve avec les choses.
Qu'il soit plein de tristesse et plein de majesté ,
Si tu peins de l'Horeb la sainte aridité ;
Qu'il ait , courant au but et sobre de l'image ,
Pour Rome primitive une fierté sauvage.

Sous le ciel où sont nés Sophocle et Phidias ,
Un dessin incorrect ne se pardonne pas .
La force chez les Grecs à la grâce est unie :
Peuple dans le grand sens amant de l'harmonie ,
Qui n'aima que le vrai de splendeur revêtu ,
Et chez qui la beauté fut presque une vertu !

La beauté ! qui pourra définir sa nature ?
De la divine essence est-elle la figure ?
Contentement de l'œil , délice de l'esprit ,
Partie embellissant le tout qui l'embellit ,
Et le tout à son tour versant dans la partie
Ces effluves qui font épanouir la vie !
Mais , pour atteindre aux fins de ces rapports sacrés ,
Beaucoup portent l'éphod et peu sont inspirés .

Celui qui naît avec la divine aptitude
Sent en lui ce que l'art n'acquiert que par l'étude ,
Et volant au soleil au sortir de son nid ,
Aigle en un jour formé , l'affronte à son zénith ,

L'œil fait à tout foyer et l'aile à tout espace.
Les maîtres routiniers se regardent en face ,
Et se disent entre eux , frappés d'un tel essor :
Comment ce roitelet s'est-il donc fait condor ?
Inutile recherche , et ce n'est pas sans peine
Que l'on expliquerait un pareil phénomène.
S'il n'était pas si rare , on conclurait vraiment
A l'inutilité de tout enseignement.
Qu'on cesse de pleurer , dans la littérature ,
Les talents étouffés par défaut de culture.
Les faibles , sur ces mers , périssent ; mais les forts
F'inissent , tôt ou tard , par atteindre les bords.
Nuages que la nuit prive d'or et d'opale ,
Ils portent dans leur sein l'éclair qui les signale ;
Et quel que soit l'oubli qui les puisse couvrir ,
Sans se faire connaître ils ne sauraient mourir.

Mais , je l'ai dit ailleurs ; toute méthode est vaine.
Germes qui n'attendez qu'une féconde haleine ,
Fantômes éplorés , terribles ou charmants ,
Seul le génie , armé de ses enchantements ,

Peut du sein du néant vous rendre à l'existence
Et vous sauver du temps et de son inconstance.
Dans le monde moderne et dans le monde ancien ,
Qui dira le pouvoir du grand magicien ?
Miraculeux effets de tons inimitables ,
Quelquefois deux portraits , différemment semblables ,
Sont tirés d'une seule et même passion :
Sœurs par le mauvais sort et par l'ambition ,
Reines ayant chacune un fils pour leur ruine ,
Athalie est pourtant tout autre qu'Agrippine ;
Et , quoique mus tous deux par les mêmes instincts ,
Horace et Curiace ont des signes distincts.

Il est des qualités qui sont propres au drame ,
Où le calcul sagace a plus de part que l'âme :
C'est l'art de réveiller , par chaque événement ,
Le spectateur ravi de son étonnement ;
De préparer le ciel , le vent et le nuage
Pour que , plus fortement , puisse éclater l'orage.
Les situations sont d'un puissant secours ;
Le poète , à lui seul , n'en trouve pas toujours.

Le théâtre a pourtant des beautés plus austères ;
Un pinceau vigoureux , peignant des caractères
Et captivant l'esprit par la force du vrai,
Du triomphe scénique est le dernier degré.
Un tel mérite est rare : à ces hauteurs divines
Tous nos Pixérécourts préfèrent leurs machines.
Mais ce qui leur promet des profits plus certains ,
C'est d'offrir le tableau des faciles hymens ;
A différents degrés , la foule des modèles
Va voir si les portraits se trouvent bien fidèles ;
Si , comme on dit , l'ouvrage est un mets épicé
A pouvoir réveiller l'appétit émoussé.
Mais , quand il a recours à ces moyens infimes ,
Le théâtre descend et touche presque aux mimes ,
Interprètes brutaux , obscènes complaisants
Des basses régions de l'esprit et des sens.
Devant un tel succès ou plutôt cette vogue ,
Sans même débiter le moindre monologue
Sur la pudeur et l'art à ce point profanés ,
Passe rapidement , et bouche-toi le nez.
Ta colère serait de peu d'effet suivie ,
Et l'auteur la prendrait pour le cri de l'envie.

Dans la création d'un drame sérieux,
Fuis l'abus redondant d'un style ambitieux.
Que le fond seulement relève le langage.
Dialogue, récit, n'importe en quel ouvrage,
Pour toucher l'auditoire, exigent que l'auteur
S'oublie, en accordant la parole à l'acteur.
Que, dans un entretien d'un intérêt suprême,
Maître de l'univers ainsi que de lui-même,
Auguste, sous le coup d'un poignard clandestin,
En termes familiers parle à son assassin;
Je reconnais mieux là le maître de la terre
Que dans le faux César inventé par Voltaire,
Portant sous ses lauriers la perruque de cour
Et prêtant son enflure aux maximes du jour.
Sous le coup du malheur qui vient de le surprendre,
Dans sa perplexité ne sachant où se prendre,
Je consens qu'un héros consulte son démon;
Mais je veux une lutte et non pas un sermon.
Le philosophe est froid, lorsqu'il est sur la scène,
Et l'art rougit encor du triomphe d'*Irène*.

Sans descendre jamais à l'ignoble patois
Qu'on attribue à faux à tous les villageois ,
Ne fais pas s'exclamer l'enfant d'une chaumière
D'un ton à rappeler Bernardin de Saint-Pierre.
Le paysan est loin d'admirer les forêts ;
C'est d'après leur produit qu'il vante ses guérets ;
Et , s'il en existait , par hasard , d'autre sorte ,
Le maître intelligent les mettrait à la porte.
Que faire d'un bouvier qui , du matin au soir ,
Serait à contempler les sites du terroir ?
Le bonheur des Sylvains est très-digne d'estime ;
Mais , comme à tout bonheur , il y faut du régime.
C'est par le souvenir et la privation
Que l'aspect d'un hameau nous fait impression.
Virgile jouissait d'une auguste retraite ,
Quand il jugea les champs dignes de sa palette ,
Et c'est dans les splendeurs du quartier Palatin
Que l'on prisait le plus le Tityre divin.

Ainsi , quand tu feras paraître un personnage ,
Qu'il soit selon son rang , sa nature et son âge :

Que rien , dans son parler , ne soit hors de saison :
Point d'éclat , d'apostrophe et de comparaison ;
A moins que ce ne soit un augure , un prophète ,
Qui , portant à leur front la sainte bandelette ,
Après avoir transmis l'ordre des immortels ,
Tombent , à bout d'extase , au pied de leurs autels ,
L'œil hagard , le front pâle et la bouche écumante.
Bref , pour que rien ne blesse et pour que rien ne mente ,
Il faut que l'action marche avec le discours
Et que le naturel l'accompagne toujours ;
Car , si la vérité l'attire avec délice ,
L'esprit devant le faux se cabre et se hérisse ,
Comme un coursier qui sent l'hydre sous les roseaux.

Préfère les sujets qui sont originaux :
Si tu n'en trouves pas , tu n'es pas un *trouvère*.
Toutefois , sans blesser le précepte ordinaire ,
Au risque d'encourir un reproche envieux ,
Tu pourras imiter , si tu crois faire mieux ;
Car , jusque dans le choix des morceaux qu'il imite ,
On reconnaît toujours un écrivain d'élite.

Dans le champ de la guerre et dans celui des arts ,
L'image d'Alexandre enfante des Césars.
Quand l'admiration arrive jusque aux larmes ,
Elle cherche autour d'elle une lyre ou des armes.
César donne le monde à l'empire romain ,
Corneille transfigure et Sénèque et Lucain ;
Et Racine , à son tour , s'emparant d'Euripide ,
S'élève dans son vol bien plus haut que son guide.
J'admire en même temps et je plains ces auteurs
Tombant entre les mains de tels imitateurs :
Vaincus par les rayons nés de leurs étincelles ,
Les vieux astres font ombre aux étoiles nouvelles.
La Grèce avait connu les effets étonnants
Qui naissent du contact des chantres éminents :
Jusqu'au sein de la mort , paré d'une guirlande ,
Le mystère reçut l'honneur de la légende :
Dans Chio , depuis lors reine de l'Archipel ,
Sous ce ciel d'Ionie au sourire éternel ,
Quand de son doigt glacé la grande victime
Eut mis le sceau funèbre à la lèvre d'Homère ,
Auprès de son tombeau se donnant rendez-vous ,
On dit que les oiseaux avaient des chants plus doux ,

Et qu'au bruit des forêts, des vents et des fontaines,
Ses mânes généreux donnaient des voix humaines.

En *lazzi* surannés exprimant leurs dédains,
Qu'en de petits journaux, de petits écrivains
Fassent rire aux dépens de la Muse tragique,
Ce travers est chez eux presque de la logique.
Mais que tel professeur descende à ce métier
Et tâche d'amoindrir notre plus beau laurier,
C'est ce qui me confond : « Nos tragiques sont pâles,
Notre scène a manqué d'œuvres nationales,
C'est un jour emprunté.... » Regardez mieux, docteurs,
Et rendez, s'il vous plaît, justice à nos auteurs.
Comme dernier effort de sa grandeur féconde,
Du royaume des Francs Rome dota le monde ;
Et Corneille de Rome illustre les destins,
De l'époque des rois aux Césars byzantins.
Racine a célébré le peuple et les miracles
De ce Dieu dont le Fils vit dans nos tabernacles :
Et les peintres divins de nos deux grands berceaux
Ne sont pas, dites-vous, assez nationaux ?

Non, non, je ne suis pas dupe d'une chimère ;
Ces grands Français lisaient dans l'âme de leur mère ,
Alors qu'ils composaient son royal écusson
Des murs du Capitole et des tours de Sion.

N'allons pas oublier le domaine comique :

Faut-il t'en dérouler toute la poétique ?

Le comique, ennemi des soupirs et des pleurs,

N'admet point en ses vers de tragiques douleurs.

La maxime, tombant d'une plume incisive,

Peut, au premier aspect, sembler un peu naïve ;

Si le conseil suivant n'en modérait l'excès,

La Palisse à Boileau pourrait faire un procès.

Mais soyons sérieux : la grande comédie,

Chère aux honnêtes gens et néanmoins hardie,

Ne serait pas possible aux jours où nous vivons :

Trop nombreux sont les sots et surtout les fripons.

La victime d'alors est montée à l'empire,

Et fait seule le choix de ceux dont on peut rire ;

George Dandin fleurit dans les plus hauts emplois ;

Dédaigneux de ses vers, Vadius fait des lois ;

Scapin aux grands seigneurs donne les étrivières ,
 Et , maire de son bourg , couronne des rosières.
 Monsieur Jourdain sera le Comte de Jourdain ;
 Tartufe du pouvoir s'est fait le chapelain :
 Opulent directeur de cinq à six gazettes ,
 Il prêche au genre humain la vertu des guinguettes ;
 Transfuge désormais du confessionnal ,
 Il trouve mieux son compte au foyer radical.
 Si tu voulais fronder la puissante séquelle ,
 Les quolibets sur toi pleuvraient comme la grêle :
 « D'où nous vient , diraient-ils , cet impudent censeur
 Qui des héros du jour ose attaquer l'honneur ?
 Avez-vous vu jamais un fou de cette espèce ? ... »
 Et dans la cave aux ours on jetterait ta pièce.
 Bref , pour avoir raison du vice souverain ,
 Il faudra te camper sur un autre terrain .

Ce terrain est celui de la haute satire.
 C'est un combat permis , quand la vertu l'inspire ,
 Et que , ne voilant pas un dépit personnel ,
 Elle prend au collet un puissant criminel ,

Ou, dressant au grand jour sa potence morale ,
Venge l'honneur public d'un immense scandale.
Ne va pas toutefois, en Juvénal grossier ,
Armer ta Némésis d'un fouet de charretier ,
Et par des crudités qu'on ne saurait entendre,
Blessar cette pudeur que tu prétends défendre.
Mais garde-toi surtout de frapper au hasard ;
La langue est quelquefois pire que le poignard.
Ta victime en pourrait porter la cicatrice
Jusqu'au jour où, là-haut, Dieu rend enfin justice.
— Mais nous verrons plus tard en quelle occasion
La Muse doit avoir la griffe du lion.

L'Épopée héroïque est l'œuvre la plus haute ;
Les lois depuis longtemps en sont dans Aristote ,
Si, fils de l'imprévu, l'astre effroi de la nuit
Peut avoir une orbite et peut être conduit.
Une telle œuvre est rare, et, pour la voir éclore,
Il faut parfois mille ans et puis mille ans encore ;
Il faut, pour qu'elle éclate en toute sa splendeur ,
Des temps gratifiés de naïve grandeur.

Le nôtre en vrai géant fièrement se comporte
Et crie en arrivant : Qu'on exhausse la porte !
Pour celui qui se vante et se pose si bien ,
La lyre et le pinceau ne serviraient de rien.
Certes , pour réveiller la torpeur des Homères ,
Le siècle fournirait d'assez amples matières.
D'où vient donc que pour lui les Muses sont sans voix ,
Et que Franconi seul célèbre ses exploits ?
Car je ne compte point ces chantres asthmatiques ,
Ornements obligés de nos fêtes publiques ,
Automates vivants qui rendent des accords ,
Quand la faveur a soin d'en monter le ressorts.
Serait-ce qu'en nos jours , fertiles en tempêtes ,
Les luttes du forum prennent nos fortes têtes ,
Et que , voyant l'oubli peser sur l'Hélicon ,
Virgile se renie et se fait Cicéron ?
Quoi qu'il en soit , vainqueurs en toute autre carrière ,
L'Europe en celle-ci nous voit rester derrière.
Quand viendra le phénix si longtemps attendu ?
Afin de consoler notre orgueil confondu ,
Je sais dans les recueils la phrase qui circule :
« L'art cherche et trouvera sa nouvelle formule ».

Mais je crains, entre nous, que, pour la dénicher,
Nous soyons bien longtemps encore à la chercher.
Si cette œuvre pourtant aiguillonnait ta veine,
A la grandeur du chant mesure ton haleine ;
Songe à quelle hauteur il faudrait t'élever,
Et qu'une vie entière est peu pour l'achever.

Si, moins ambitieux, tu tentes l'élégie,
Que ta manière échappe à cette mièvrerie
Commune à ces ramiers qui roucoulent à faux,
Et poussent des soupirs pour trouver des échos.
Car ce genre, avant tout, répugne à l'artifice ;
L'œil est sec, le cœur froid pour la douleur factice ;
Afin de le porter au suprême degré,
Du deuil que l'on exprime il faut être navré.

Comme aussi, pour fournir sa carrière effrayante,
L'ode n'a point d'essor sans une âme croyante.
Pour chanter sa louange en vers de bon aloi,
Du héros qu'on choisit il faut avoir la foi,

Même quand cette foi, dans sa rigueur, ordonne
Qu'un rameau de cyprès se mêle à sa couronne ;
Même quand l'héroïsme, allant encor plus loin,
N'aurait, comme d'Assas, que le ciel pour témoin,
C'est alors seulement qu'aux célestes abîmes
L'aigle peut en montant pousser des cris sublimes,
Et, dotant le martyr d'un hymne sans pareil,
Détacher pour sa tombe un rayon de soleil.

Si la Muse pouvait m'ouvrir son sanctuaire,
Je lui demanderais, dans une humble prière,
De donner à ma voix plus de force et d'ampleur
Pour un auteur modeste et de haute valeur ;
Et, pieux néophyte, armé de cette aumône,
J'oserais apporter ma feuille à sa couronne,
Interroger Boileau sur son injuste oubli
Et répondre aux dédains du chantre de Milly.
Philosophe profond, railleur plein de finesse,
Il en naît rarement d'une pareille espèce.
Nul si frais et si beaux, sur des rameaux plus verts,
En si petit terrain, n'eut plus de fruits divers :

De l'insecte au lion , de l'Olympe au Cocyte ,
Il promène un miroir qui n'a point de limite.
Soit qu'il montre Jupin avec *ces noirs sourcils*
Qui font trembler les cieux sur leurs pôles assis ;
Soit qu'au bord d'un ruisseau , l'Agneau se justifie
Devant la faim du Loup qui convoite sa vie ;
Soit que ses *Deux Pigeons* , modèles d'amitié ,
Fassent dans leurs périls échange de pitié ;
Que , de Rome accusant la cruauté vénale ,
Son paysan germain à Tacite s'égale ;
Son vers , rasant la terre ou montant au plus haut ,
A la nature , au vrai ne fait jamais défaut.
Il semble avoir reçu tous les dons en partage ;
Sa lecture à la fois subjugue et décourage.
Son laurier a tenté plus d'une ambition ;
Mais nul n'atteignit même à l'imitation.

Aux solides beautés constamment sympathique ,
Sois nouveau , s'il se peut , à la manière antique ,
Mais en la dépouillant des oripeaux païens.
Eh ! que nous fait à nous , déistes ou chrétiens ,

Attaquant, défendant le symbole sévère
Sorti du craquement des rochers du Calvaire,
La barque de Caron ou l'urne de Minos,
Et les ciseaux rouillés de la vieille Atropos?
Quoiqu'ils aient autrefois enfanté des miracles,
Si tu m'en crois, ta Muse aura d'autres oracles.
Pourtant, rien d'exclusif: et, si le terme ancien
Affadi par l'usage et n'exprimant plus rien,
Peut, par un nouveau tour, retrouver l'énergie,
Prends-le, quoique sortant de la mythologie;
Car le neuf naît du vieux: la chaudière d'Eson
Est une fable vraie et pleine de raison.
Tu peux, en pareil cas, mépriser l'*italique*,
Qui te désignerait comme un barbon classique.
Mais n'anticipons pas, nous chercherons plus tard
Quel rite est, de nos jours, le plus heureux pour l'art.

Sans vouloir te ravir la forme et la matière,
Peindre dans l'intellect est la grande manière.
Afin d'en obtenir un certain coloris,
Ne va pas épuiser la flore d'un pays;

Ne va pas , dépouillant Vitruve après Linnée,
Retracer d'un palais jusqu'à la cheminée.
Puisqu'il faut en user , avec discrétion
Ouvre la vanne au flux de la description.
Fabriquer un volume avec des inventaires
Est l'œuvre des esprits arides et vulgaires ;
Car le génie est bref , et , devant un tableau ,
Voit l'ensemble , et le rend en deux coups de pinceau.
L'âme entière de Rome en ce vers est enclose :
Pour être plus qu'un roi , tu te crois quelque chose !
Et l'Aigle de la chaire , apercevant ses tours ,
Nous montre tout Alger dans un *nid de vautours*.
Mais surtout , ne viens pas , dans une froide ivresse ,
Réaliste grossier , décrire ta maîtresse ;
Vanter son nez , ses yeux , sa taille , sa couleur.
Le charme de l'amour s'accroît par la pudeur.
Le *Lac* ne nomme pas un seul attrait d'Elvire ,
Et cependant , l'esprit et la voit et l'admire ;
Et revêt , ébloui d'appas mystérieux ,
D'un plus haut idéal ce qui se cache aux yeux.

Si l'on pouvait toujours , devant son écritoire ,
Oublier le libraire et moins rêver la gloire ,
Les livres , dont l'amas fait l'effroi des lecteurs ,
Devenus moins nombreux , n'en seraient que meilleurs .
Ce double stimulant est souvent le complice
D'une fécondité tout à son préjudice .
Que seraient tant d'auteurs rimant au grand galop ,
S'il fallait émonder ce qu'ils disent de trop ?
Vis dans la sainte horreur de toutes les chevilles ;
Ce parasite affreux compte plusieurs familles :
Cheville d'hémistiche , et cheville de vers ,
Et de strophe , et de tout , — si tout est de travers .
Il faut se méfier d'un superbe ramage :
Le même sens revient sous différente image .
Quel que soit son éclat , à l'oiseux ornement
Inflige la rature impitoyablement .
Crains pourtant , n'admettant que le mot nécessaire ,
La tournure pénible et la phrase moins claire .
L'art , quelquefois perdu dans son propre savoir ,
Efface la saillie avec son polissoir .

Laborieusement faire le vers facile ,
Travailler à la lampe et ne pas sentir l'huile ,
Chercher longtemps sans rien perdre du naturel ,
Est le secret qui rend le poète immortel.
Les choses dans le temps sont pleines d'inconstance :
La fatigue et la mort planent sur leur enfance.
La gloire aime à trahir ses plus chers favoris.
Le beau , trop familier , est voisin du mépris.
De jeunes concurrents viendront dans la carrière ,
Et pourront t'éclipser avec moins de lumière.
Puisse ta Muse alors , quittant ses vieux sentiers ,
Se dresser un bûcher de ses propres lauriers ,
Et comme le phénix , ressuscitant ses ailes ,
Renaître de sa cendre à des beautés nouvelles !
Pour faire désirer l'heure de son réveil ,
Il faut que dans la nuit s'abîme le soleil ;
Sa présence sans fin serait fastidieuse ;
Mais l'épreuve est hardie et souvent dangereuse :
Hors pour l'oiseau céleste et le divin flambeau ,
La tombe rarement est changée en berceau.

Alors que tout est dit, hélas ! il n'est pas rare ,
Pour éviter l'usé, de tomber au bizarre.
L'éditeur est friand d'un titre original.
Évite un choix qui peut tourner au carnaval.
Il est des écrivains qui, donnant dans le tendre ,
Étiquettent leurs vers comme un remède à prendre,
Breuvages sans saveur où l'art n'a rien à voir :
Lecture du matin et Lecture du soir ,
Avis à mes lecteurs , Conseils à mes lectrices.
Tu tiendras loin de toi ces fades artifices ,
Comme l'intitulé des romans carnassiers,
Qui font dresser d'horreur les cheveux des portiers :
Mort pour mort , Sang pour sang, Morsure pour morsure ,
Ou : Vingt coups de poignard pour une seule injure.
Ces excentricités dénoncent leur auteur.
Le titre le plus simple est toujours le meilleur.
Que les tiens bonnement soient ce qu'ils doivent être ;
Qu'ils baptisent ton livre et le fassent connaître.
Car, s'il est ennuyeux, ni titre ni vélin
Ne pourront le sauver de son mauvais destin.

Dans ce temps de réclame , il est fort à la mode
D'offrir vingt mille vers comme simple épisode
D'un poème , qui doit aller formellement
Du premier jour du monde au jour du jugement.
Écoutez un conseil , ô rois de l'harmonie :
Tout le monde à bon droit croit à votre génie ;
Daignez à votre tour vous prendre au sérieux ;
Redescendez vers l'homme et faites moins les dieux.
De semblables oublis nous sont une souffrance :
Songez que votre gloire appartient à la France ;
Que des chantres du jour , s'il nous faut bien compter ,
Elle n'a que vous deux peut-être à présenter.
Dans la plainte d'amour , la louange divine ,
Éclipsant Jean-Baptiste et peut-être Racine ,
Toi surtout , dont le vers , profond dans son ampleur ,
Quand tout autour de nous se fane et perd sa fleur
Aux décevants rayons d'une seconde aurore ,
Des jours qu'il a vécus semble plus jeune encore !
On pourrait aisément , avec ton riche écrin ,
Doter cent noms obscurs d'un éclat souverain :

Perles et diamants , saphirs d'une eau suprême ,
Dont le prix est peut-être ignoré de toi-même.
Je ne sais si tu peux t'ouvrir un autre ciel ;
Mais chez toi le poète est d'avance immortel.
Le tribun , je le sais..... ; mais que chacun se tâte.
Qui de nous n'a pas eu son moment d'Érostrate ?
Et qui mieux , sans pâlir , sur le feu rugissant
Versa le flot sauveur de son verbe puissant ?
Puis , sous ces aquilons qui font trembler l'empire ,
L'homme va bien souvent plus loin qu'il ne désire.
Mais laissons la sentence au Tacite futur ;
Retournons du forum au calme de Tibur.
Tout le poète , ami , revient à ma mémoire !...
— O toi pour qui j'écris cet impuissant grimoire ,
Je t'invite à revoir ses premières chansons :
Elles te vaudront mieux que toutes mes leçons.

A UN JEUNE POÈTE.

HOMÉLIE POÉTIQUE.

LIVRE TROISIÈME.

Si quelque heureux travail sort de ta rêverie ,
Ne cours pas tout d'abord dans une imprimerie.
C'est ici que , grisé de son propre parfum ,
Le poète a besoin de se relire à jeun ;
Car , après quelques mois, une œuvre refroidie
Dans la nuit du tiroir semble s'être enlaidie ;

Les petits du hibou cessent d'être mignons ,
Et les plus belles fleurs frisent les champignons.
Avant donc de livrer un ouvrage à la presse,
Laisse tomber le feu de ta première ivresse.
Oh ! combien d'Apollons se sont mordu les doigts
D'avoir trop tôt sorti les traits de leurs carquois !
Choisis quelques amis d'une critique sûre ,
Qu'ils te jugent ; mais juge à ton tour leur censure.
Regarde dans leurs yeux , en lisant ton écrit ,
Quelle est l'impression qu'il fait dans leur esprit.
Tu verras , sur leurs traits et non dans leur langage ,
Le véritable cas qu'ils font de ton ouvrage.
Si leur critique tombe à l'endroit soupçonné ,
Cet endroit sans retour doit être condamné ;
Et , si leur œil distrait se réveille et s'anime
A celui que tu tiens toi-même pour sublime ,
Le morceau comme tel doit être reconnu ;
N'ôte et n'ajoute rien : l'effet est obtenu.
Après leur jugement , sois sobre de lectures.
Il pourrait t'arriver maintes mésaventures ,
Si , dans toute soirée , après jeux et concerts ,
Sans choisir ton public , tu déflorais tes vers.

Sous les lustres souvent le goût est sans lanterne ;
J'ai vu plus d'un salon pleurer sur Holopherne,
Et plus d'un malheureux au logis retourner
Tout confus de l'encens qu'il s'était fait donner.
De peur d'être incompris , renfermé dans toi-même ,
Ne passe pas pourtant de l'un à l'autre extrême.
Laisse à l'isolement ce superbe rimeur
Qui dresse à son génie un autel dans son cœur ,
Et , cachant son orgueil sous un dehors modeste ,
Bouffi de sa valeur dédaigne tout le reste ;
Car l'homme , seul , est faible , et , cherchant un appui ,
Veut savoir ce qu'il vaut par d'autres que par lui.
Je ne te défends pas , en telle circonstance ,
D'ouvrir ton portefeuille à quelque confiance :
L'éloge d'un ami qui s'entend au métier
Est comme un peu d'avoine à l'ardeur du coursier ,
Et même , en certain cas , un heureux exutoire.
Il faut que je te conte une plaisante histoire.

J'ai lu , je ne sais où , qu'un poète fameux
Éprouvait les ennuis d'un état vaporeux ;

La bile commençait à jaunir son visage.
Fatigué de souffrir, il envoie un message
A son docteur, docteur des plus intelligents,
Qui devinait le mal sur la face des gens.
Après avoir fixé les yeux sur son malade,
Le docteur goguenard lui dit : « Mon camarade,
Je vois d'où vient l'humeur qui peut vous tourmenter :
Vous avez fait des vers, allez les réciter ».

Mais le choix d'un ami patient et sincère,
En nos temps positifs, est difficile à faire.
— « La rime à la pensée enlève de son prix ;
« Les vers ne sont le lot que des petits esprits :
« L'auteur, à ce métier, mange ses blés en herbe ».
Ainsi l'a décidé le prosateur superbe,
Quintilien morose ou Platon dameret,
Dont il n'est point permis de discuter l'arrêt,
J'ai vu s'abandonner à cette fantaisie
Celui même qui tient tout de la poésie,
Formulant, sous les yeux du lecteur étonné,
Le mépris du laurier dont il est couronné.

Cependant, quoiqu'il soit estimé peu de chose,
Le vers est quelquefois envié par la prose;
Mais jusqu'ici du moins, même aux plus valeureux,
De semblables essais ont été malheureux,
Tandis qu'on tient encor la prose de Molière,
De même que son vers, de qualité première.
Et pourtant ces messieurs mettent complaisamment;
Le poète au niveau du joueur d'instrument.
Ce que n'accepte point le docteur Tintamarre.
Écoutez-le, rendant compte d'une fanfare :
« Les joueurs d'instrument dominant les rimeurs ;
La musique est utile, elle adoucit les mœurs,
Elle édulcore et rend les foules plus morales :
On en a fait l'essai dans les maisons centrales.
Du jour où dans un chœur Cartouche est enrôlé,
Il va restituer tout ce qu'il a volé ;
Et Dieu sait, dans leur course à travers notre France,
Ce que les Orphéons ont refait d'innocence ! »
Ainsi, de tout côté se voyant bafouer,
Quand le poète en est à se désavouer,
Qui donnerait son temps, pour un objet futile,
Lorsqu'il en peut trouver un emploi plus utile

A fumer un cigare , à lire les journaux ,
A savoir comment sont cotés les hauts-fourneaux ?

Si tu trouves pourtant , misérable victime ,
Des gens qui pour les vers ont encor quelque estime ,
Songe qu'il te faudra payer leurs jugements ,
Et prépare tes nerfs à des agacements.
Celui-ci , voulant bien se rendre à ta prière ,
T'avertira d'abord qu'il est d'un goût sévère ;
Se faisant un orgueil de sa brutalité ,
Il gémit , quand il faut louer une beauté ;
Tandis qu'il respandit , quand la strophe en désordre
Se prête à sa critique et donne de quoi mordre.
Cet autre ; renfermé dans un cercle banal ,
Au nom du naturel proscrit l'original ;
Son goût ne reconnaît que les beautés connues.
Un troisième , au contraire , hait les routes battues ,
Et le conseil tombant de son trépied scabreux
Pousse l'amour du neuf jusques au monstrueux ;
Ne dites point qu'il faut ménager des entr'actes ,
Le style doit toujours rouler en cataractes.

Mais, chassant à la mouche ou mordillant ses doigts
Et poursuivant en lui trois pensers à la fois,
Le distrait, des censeurs est peut-être le pire :
Il n'entend jamais rien de ce qu'on peut lui dire.
Vous lui parlez de Rome, il est au Sénégal,
Et vous dit en sursaut: « Ces vers ne sont pas mal ».

Heureux celui qui peut trouver, dans un cénacle,
Ce critique parfait, ce véritable oracle,
Qui, richement doté, possède également
L'imagination et le droit jugement,
Et qui sache, à travers la tirade sonore,
Distinguer le héros d'avec le matamore,
Le naïf du niais, le ton d'Éliacin
Du babil affecté des enfants de Berquin.
Si tu peux rencontrer cette rare tutelle,
Ses conseils doubleront ta force naturelle ;
Garde-toi de briser, par quelque entêtement,
Un appui nécessaire, un si riche instrument.
Car l'esprit paresseux aisément s'abandonne :
L'à-peu-près lui suffit, si nul ne l'aiguillonne

A reprendre son œuvre, à chercher le parfait,
A rendre un vers plus clair et d'un plus sûr effet,
A mettre de côté l'image trop connue,
A refondre en entier la pièce mal venue.
Le travail est parfois long et fastidieux;
Mais lorsque le poète en sort victorieux,
Il est rempli de joie et de reconnaissance
Pour celui qui lui fit vaincre sa répugnance,
Et trouver, aux lucurs d'un rigide flambeau,
Dans une ébauche informe un sublime tableau.

Mais le jour est venu de publier tes œuvres;
Et c'est ici qu'il faut avaler des couleuvres!
Abandonner le rêve, entrer dans l'action!
Adieu les doux moments de la création:
Bravos intérieurs, jouissance suprême
Qui te faisait goûter le plaisir de Dieu même,
Alors qu'il eut mis fin à l'œuvre des six jours
Et qu'il le reconnut digne de ses amours.
Le créateur descend jusqu'à l'homme d'affaire:
Il faut voir l'imprimeur, il faut voir le libraire,

Te procurer des voix pour annoncer tes vers :
On ne devine pas la perle au fond des mers.
Tâche de te soumettre à ces tristes fatigues,
Sans descendre jamais à de basses intrigues.
Ne va pas mendier , de journal en journal ,
Pour ton œuvre naissante un éloge banal.
J'en ai vu qui , pour mieux vendre leur marchandise
Cultivaient tour à tour gens de club et d'église ;
Et , selon le logis arborant l'étendard ,
Déjeunaient de Brutus et dinaient de César ;
Et quelquefois , faisant de moitié la besogne ,
Au docile aristarque indiquaient sans vergogne
L'endroit où leur orgueil voulait être flatté.
Tu pourras , en gardant toute ta dignité ,
Faire arriver ton livre à quelque esprit d'élite ,
Afin qu'il l'examine et juge son mérite ,
Si , quand tout se discute et tout devient obscur ,
Son arrêt peut avoir quelque chose de sûr.
Car selon le parti se fait la renommée ;
Un grand homme chez l'un est chez l'autre un pygmée.
Croyant , ne pense pas qu'un journal esprit fort
Consente à remorquer ta barque dans le port.

Mais que le ciel surtout te sauve du sectaire
Caché sous les dehors du masque humanitaire ;
Pour te défigurer aux regards du public ,
Rien ne vaut le venin que lance cet aspic.
Si tu n'as pas au front le signe de la bête ,
Ton œuvre sera nulle , ou du moins incomplète.
C'est aussi sous le coup d'un silence affecté ,
Qu'il faut que l'écrivain garde sa dignité ,
Et que , loin de plier , sa vertu se raidisse
Et tienne à sa croyance avec plus d'avarice.
Qu'importe que ses vers fassent plus ou moins d'or ,
Quand l'inspiration augmente son trésor ?
Car la Muse réserve un immortel salaire
A ses enfants martyrs de l'honneur de leur mère ,
Tandis que , pour le nom richement avili ,
Le Pactole est souvent le fleuve de l'oubli.

Mais suivre ces conseils n'est pas chose facile ;
Je te prêche peut-être un trop dur évangile.
Il faut , dans ce chemin , ne compter que sur soi ,
Et pas même sur ceux qui partagent ta foi.

« Ah ! l'on a bien besoin , dans ce temps de ruines ,
« Qu'on défende les mœurs et les bonnes doctrines »,
Te dira telle dame , assidue au sermon
Et quêteuse de droit ; mais , sur son guéridon ,
Tu verras le roman dont la foule s'enivre ,
Lorsque par son absence y brillera ton livre.
Oui , même chez les bons , que veux-tu ? c'est ainsi :
On aime aussi la Muse à jupon raccourci.
On a tant lu , d'ailleurs , d'ouvrages de morale !
Tu briseras ton âme à l'inepte scandale ;
Je te pousse peut-être au destin de Gilbert ,
Mais je t'aurai parlé du moins à cœur ouvert.

Gilbert ! puisque ton nom s'offre sur mon passage ,
Je dois à ton génie un sympathique hommage ,
Plébéien combattant pour le droit social ,
Quand tant de grands seigneurs sapèrent son piédestal ,
Le premier immolé sous le char de l'idole
Qui devait remplacer le Christ au Capitole ,
Et , plus tard , emporté sur des sentiers vengeurs ,
Sous sa roue écraser jusqu'à ses conducteurs !

Que de fois enivrant mon âme et mon ouïe ,
Je me suis récité ta funèbre élégie ,
Où , l'amertume à flots débordant de ton cœur ,
Le pardon cependant demeure encor vainqueur.
Le dirai-je ? et pourquoi ne pourrais-je le dire ?
Alors que je te lis , frère , je crois me lire.
Soit vanité de l'homme ou penchant du chrétien ,
Je sens dans mon esprit quelque chose du tien.
Comme toi , sous les flots de l'erreur triomphante ,
J'ai préféré la lutte aux douceurs de la pente ,
Et je n'ai pas voulu bercer dans leur sommeil
Des rêves qui m'auraient maudit à leur réveil.
En suivant ton drapeau , si j'éprouve un déboire ,
Si le dédain m'arrive en place de la gloire ,
Et que je sois troublé de mon isolement ,
Ton grabat d'hôpital m'est un enseignement ,
Et , loin de me glacer de terreur , me ranime
Comme une tombe où plane une ombre magnanime ,
Comme un signe d'en haut , qui vient me convier
A goûter ton pain noir , mais exempt de gravier ;
Pain qui paraît amer et reconforte l'âme ,
Et du chant libre et pur nourrit en nous la flamme ,

Et fait que tôt ou tard le disciple est rempli
Du saint contentement du devoir accompli.
Et toi pour qui j'écris, pardonne au vieux poète
Une digression où son cœur se reflète,
D'un trop naïf orgueil naïve effusion...
Mais reprenons le cours de cette instruction.

Faut-il t'entretenir du critique bonasse
Aux yeux de qui tout brille et tient la même place ?
Soit qu'il prodigue ou non l'eau bénite de cour,
Son feuilleton révèle un grand homme par jour.
Révèle, c'est trop peu, quelquefois il l'invente !
Si l'Olympe, épousant son humeur complaisante,
S'ouvrait à tous les dieux qu'enfantent ses écrits,
Les loyers y seraient aussi chers qu'à Paris.
Eh ! pourquoi ne pas dire au nez d'un imbécile
Qu'il pourrait s'occuper d'un travail plus utile
Que d'outrager le goût, et d'un bras imprudent
Semer au champ de l'art la ronce et le chiendent ?
De Lycurgue, dit-on, les lois impitoyables
Jetaient dans l'Eurotas les enfants non viables.

L'usage était cruel ; mais dans un autre cas ,
Ne serait-il pas bon d'avoir un Eurotas
Pour tous ces avortons de la littérature
Qu'on dote d'un ruban ou d'une sinécure ?
Les prôneurs du mauvais sont aussi désastreux
Que ceux qui , même au bon , se montrent rigoureux :
En se voyant traité comme un homme d'élite ,
Un sot finit par croire à son propre mérite ;
Et le plus irritant des orgueils est celui
D'un geai , qui fait la roue et qui tient tout d'autrui.

Mais comment , diras-tu , pourra-t-on reconnaître
Si l'ouvrage est sorti de la plume d'un maître ?
Seul , rejetant l'ivraie et gardant le bon grain ,
Le temps , armé d'un crible , est juge souverain.
Cessant d'alimenter la lampe de leur gloire ,
Et frappés dans leurs jours , comme dans leur mémoire ,
Oh ! pour combien la mort fut un double faucheur !
Que d'œuvres , autrefois brillantes de fraîcheur ,
Qui sont comme un portrait de vieille demoiselle
Portant manche gonflée et taille sous l'aisselle !

Revers d'opinion ou changement de goût,
Qui lirait tel chef-d'œuvre aujourd'hui jusqu'au bout ?
Et Corinne, chantant du haut d'un promontoire ,
Pourrait-elle trouver si nombreux auditoire ?

Alors que je suis pris par un sujet nouveau ,
Crabe qui de ses dards torture mon cerveau ,
Afin de me soustraire au feu qui me consume ,
Je vais chez un marchand à trois sous le volume ;
Et là, devant l'amas des livres à bas prix ,
Je pèse ce que vaut la gloire des écrits :
Tant de morts enfouis dans une nuit profonde ,
Et quelquefois des morts qui sont encore au monde ,
Me refroidissent mieux que tous les beaux discours ,
Et ce champ de repos m'en donne pour huit jours.
Visite quelquefois ces limbes littéraires ,
Et de retour , rempli de craintes salutaires ,
Écrivain prévoyant de ces rigueurs instruit ,
Songe à plutôt soigner ton œuvre que son bruit.

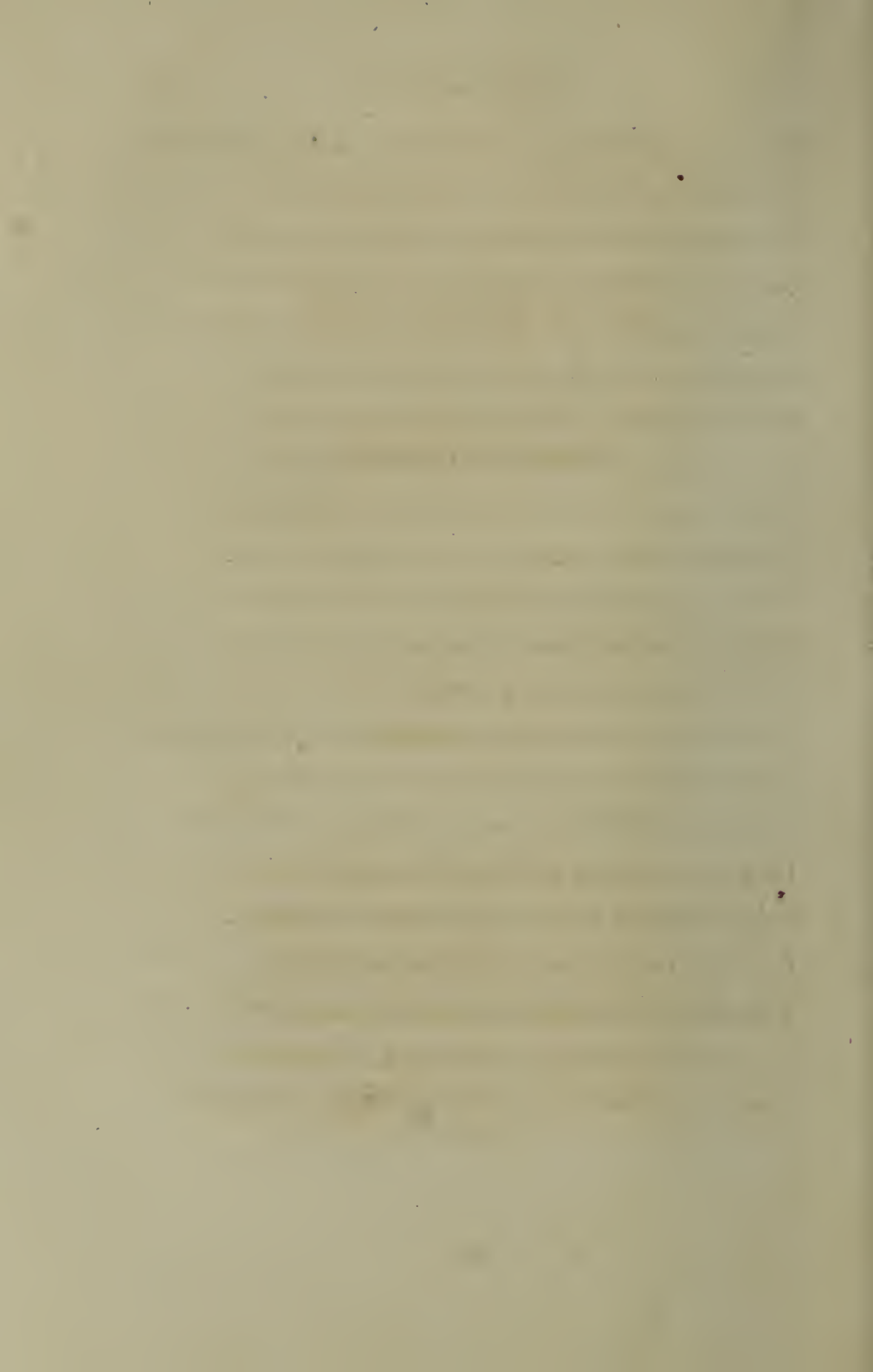
Dans Grenade jadis vécut un archevêque
Mille fois plus savant qu'une bibliothèque.
Des esprits les plus fiers on le vit triompher :
Pour ouïr ses sermons il fallait s'étouffer.
Ses écrits, épuisés au sortir de la presse,
Avaient des éditeurs centuplé la richesse.
Vicilli dans la louange et l'admiration,
Il jugea bon de prendre une précaution,
Et manda près de lui Gil-Blas, son domestique,
Garçon dont il prisait l'avis et la critique.
On a vu maintes fois, armé d'un esprit fin,
Un valet bien remplir l'office d'un Longin.
Je ne citerai pas Molière et sa servante.
« Gil-Blas, mon bon Gil-Blas, lui dit-il, on me vante
De Rosas à Cadix, de Valence à Burgos :
Mes mandements, dit-on, attendent leurs égaux ;
Cependant, quoique né de l'essence divine,
Les longs jours à l'esprit font subir la ruine.
J'entends que mon soleil s'arrête à son midi.
Quand tu verras qu'il baisse et qu'il s'est refroidi,
Tu sauras me le dire et je saurai le croire ».
— « Monseigneur, nous prendrons souci de votre gloire,

Répondit le laquais; et, s'il faut être franc,
La franchise sera placée au premier rang ».
A quelque temps de là, l'Archevêque publie,
Fruit d'un labeur pénible, une longue homélie.
Gil-Blas la lit; il voit bientôt, à sa fadeur,
Que l'instant est venu d'avertir Sa Grandeur,
Et sans aucun retard il se rend auprès d'elle.
« Monseigneur, j'accomplis une tâche cruelle;
Mais vous l'avez voulu. Je dois vous avertir —
Eh! mon Dieu, vous devez vous-même le sentir —
Que nous n'écrivons plus de la même manière,
Et qu'enfin nous baissons dans notre œuvre dernière ».
Le prélat du fauteuil se relève en sursaut,
Tout pâle de courroux: « Ce que tu dis, maraud,
Est moins un jugement qu'une insigne folie;
Je n'ai jamais produit d'aussi belle homélie ».
Et, sans avoir le temps de se justifier,
Le valet trop naïf roula dans l'escalier.
Le maître de plus fort continua d'écrire,
Revêche à tout conseil comme à toute satire;
Attribuant toujours aux traits des envieux
Le public abandon qui lui crevait les yeux.

Hélas! de ce prélat parents à plus d'un titre ,
Combien, sans s'en douter, sont coiffés de sa mitre :
Qui, dans leur propre jour ne se retrouvant plus ,
Avec leurs doigts glacés et par l'âge perclus
S'efforcent d'effeuiller une palme splendide !
Le cœur souffre en voyant ce triste suicide.
Vieux — si tes jeunes ans te donnent d'en avoir — ,
A ta gloire première épargne l'éteignoir.

Si jamais, chose rare, il t'arrive la chance
D'une œuvre originale et pleine de puissance ,
Par tous les vents du ciel si ton nom est porté ,
Sans l'épreuve du temps, à l'immortalité ,
Apprends qu'il est prudent, avant que de le boire ,
De tremper d'un peu d'eau le vin de la victoire ;
L'ivresse du triomphe oblitère le sens.
On en a vu plus d'un, tombé par trop d'encens ,
Nabuchodonosor de la littérature ,
Dans le champ de l'orgueil fourrager sa pâture ,
Et pencher, dans l'oubli du plus simple devoir ,
Sa bouche ruminante au bord de l'abreuvoir ;

Pour le bruit du moment ou pour l'or d'un libraire ,
Des dieux qu'il adora livrer le sanctuaire ,
Et mettre sous les pieds d'un boueux souverain
Les pouvoirs malheureux dont il mangea le pain.
Pour l'honneur de la Muse et de la gloire humaine ,
Ces chutes sont encore un rare phénomène ;
Mais l'homme le plus fort porte le mal en soi ,
Et , pouvant défaillir , il faut veiller sur toi.
Hélas ! moins soucieux du bien que du bien dire ,
Nous n'avons pas toujours su respecter la lyre.
La lyre , qui bâtit les remparts des Thébains ,
Démolit trop souvent , et ment à ses destins.
La sotte vanité tient la première place :
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle règne au Parnasse :
Celui qui nous traça Vadius trait pour trait
Peut-être , dans son cœur , en sentait le portrait.
Ce moi , si difficile à mettre aux oubliettes ,
Est le faible de tous , mais surtout des poètes.
Je ne sais , entre nous , si tu t'en sauveras ;
Mais tâche d'y donner le moins que tu pourras.



A UN JEUNE POÈTE.

HOMÉLIE POÉTIQUE.

LIVRE QUATRIÈME.

Dans le monde des arts , avec plus de scrupule ,
L'homme , plus observé , doit fuir le ridicule .
Pour trouver le brocard en place du laurier ,
N'est-ce pas déjà trop des écueils du métier ?
Certes , j'approuve fort qu'une gloire suprême
Tienne un jeune talent sur les fonts du baptême ;

Mais à condition qu'un jour, digne filleul,
L'aiglon émancipé pourra voler tout seul.
Si la Muse te vaut une accolade illustre,
Ne va pas en public en escompter le lustre.
Que fait le prix d'un autre à ta propre valeur?
Évite les travers du Pylade hâbleur.
S'il faut croire Blago, jadis avec Homère
Il a couru l'Asie et bu le petit verre.
Cet ami de son cœur tenait tant à son goût
Qu'au coin de son foyer il lui confiait tout.
L'*Iliade* naquit de son conseil utile,
Et c'est à lui qu'on doit *Priam aux pieds d'Achille*.
Chacun hausse l'épaule et laisse dans sa nuit
Le grelot importun s'enivrer de son bruit.

Occupant le journal, le théâtre, le livre,
Et dans l'ombre un seul jour incapable de vivre,
Celui-ci ne saurait ni rentrer ni sortir,
Sans faire sous ses pas la terre retentir.
Dans le cercle éternel de ce vacarme immense,
Quand le lettré finit, le triban recommence

Et court, au moindre vent de révolution,
Patronner le volcan dans son éruption.
Cet esprit, étranger à toute grande chose,
N'est-il qu'un juif errant et qu'un Fontanarose?
Non : richement doté par la faveur des cieux,
Il aurait pu se faire un renom sérieux,
Et chez nos immortels, armé d'un droit notoire,
Obtenir un fauteuil pour reposer sa gloire ;
Mais il croit par le bruit faire son nom plus grand.
Que l'ivresse t'apprenne à rester tempérant.
Sans vouloir l'approuver alors qu'elle sommeille,
La gloire a sa pudeur et doit être pareille
A ces rois d'Orient qui ne quittaient jamais,
Sans un motif puissant, le fond de leur palais.

Autre avis à noter que je crois être sage :
Que ton œuvre toujours soit conforme à ton âge.
Dans les galants tournois champions impuissants,
Il est des Roméos de soixante et quinze ans
Qui, la roupie au nez, couverts d'un cataplasme
Chantent encor Vénus avec enthousiasme.

Songe , pour préluder à ces tendres accords ,
Qu'il te faut la jeunesse et la beauté du corps.

Je pourrais te citer un rimeur plus infime :
Mais ici la sottise expire sous le crime ,
C'est celui qui , lassé de rester inconnu ,
Spécule sur le vice et met l'alcôve à nu.
La faim peut excuser ce triste proxénète ,
Moins coupable à coup sûr que celui qui l'achète ;
Mais que dire de ceux qui , de gaité de cœur ,
Comblés de tous les dons , outragent la pudeur ,
Et , d'une plume d'or , écrivent sur la fange ?
L'heure arrive pourtant où la pudeur se venge ,
Où , sans l'aide du juge et celle du bourreau ,
L'œuvre accuse l'auteur et devient son poteau.

Hélas ! des jours promis aux grandes représailles
Les signes sont écrits sur toutes les murailles.
Se riant de Thémis et de tous ses filets ,
Verrès , roi du crédit , trône dans un palais.

La débauche publique a tué le scandale ,
Et des mauvais propos sauve Sardanapale.
Le luxe ouvre la voie à la servilité ;
Le déshonneur n'est plus que dans la pauvreté ;
Tout se hâte à jouir du temps et de la terre ;
Et, s'il nous faut descendre au monde littéraire
Où se mirent , dit-on , les misères du jour ,
Apollon tient buvette au fond d'un carrefour ;
La Muse , sans respect du manteau fatidique ,
Provoque les passants d'un signal impudique ;
Et le bourreau lui-même a demandé sa part
De l'or qu'on peut tirer du domaine de l'art.

Me sera-t-il permis de parler des misères
Qu'enfantent trop souvent les succès des confrères ?
Car l'homme est toujours l'homme , hélas ! et le meilleur
Ne nous montre jamais tout le fond de son cœur.
Chasse , au soufite divin , cette vapeur impure
Que l'âme sent monter de sa vieille blessure.
Il est , pour condamner le fiel des envieux ,
Place à tous les soleils dans l'infini des cieux.

L'œil jaloux juge mal ; mais supposons le pire :
Si quelque nullité met la presse en délire ,
Laisse tranquillement s'égosiller le chœur
Qui sert d'escorte au char du prétendu vainqueur.
Protester en montrant que son œuvre est mal faite ,
Ce serait redoubler la fureur de la fête.
Il est bien plus aisé de laisser courir l'eau ,
Qui , malgré tout son bruit , arrive à son niveau.
Et puis , dans ces combats dont chacun fait sa glose ,
Le poète engagé perd toujours quelque chose.
S'il est pour le vulgaire un mets délicieux ,
C'est de voir la discorde éclater chez les dieux ,
Et , pour mettre la paix entre Homère et Virgile ,
Le Parnasse envahi par le sergent de ville.
Il vaut mieux tout souffrir qu'un tel abaissement ,
Et céder , c'est ici résister vaillamment.

Il est une matière encor plus délicate ;
Il y faut une main qui caresse et qui flatte.
Le beau sexe est-il fait pour les doctes chansons ?
Car je voudrais à tous étendre mes leçons .

L'enivrante liqueur que boivent les poètes
Est-elle sans dangers pour ces charmantes têtes ?
La gloire se dispute , et de l'ardent combat
Pourront-elles sortir avec le même éclat ?
C'est une question sans cesse débattue ,
Et qui n'est pas encor , tant s'en faut , résolue.
Sans approuver d'Agnès la scabreuse candeur ,
L'un dit qu'une Sappho ne fait pas le bonheur ;
L'autre , vouant un culte à la femme inspirée ,
Ne conçoit la beauté que de l'esprit parée.
Quant à moi , s'il me faut exprimer un avis ,
Sans la tenir toujours loin du sacré parvis ,
Je dirai que la femme , ou plutôt que la mère ,
Fait bien plus que des vers en faisant un Homère.
Car c'est sur ses genoux , avec le nom de Dieu ,
Que le poète enfant sent allumer son feu.
Oui , c'est avec son souffle et ses baisers de flamme
Que notre mère a mis son âme dans notre âme.
Cette étincelle arrive à l'ampleur d'un foyer ,
Dont les rayons , parfois , couvrent le monde entier.
O mes sœurs ! savez-vous ce qui vous transfigure
Et quand vous triomphez selon votre nature ?

C'est lorsque , le cœur plein de saintes passions ,
Vous courez arracher vos enfants aux lions ;
Ou que , veuves , malgré le monde et ses folies ,
Vous portez votre deuil en dignes Cornélies ;
Mais surtout lorsqu'à Dieu , pour braver tout péril ,
Chastes , vous vous offrez comme une fleur d'avril
Humide encor des pleurs de sa première aurore.
Et , si vous le voulez , vous triomphez encore
Alors que vous tenez une lyre à la main ;
Car l'homme ne saurait vous regarder en vain.
Mais , s'il faut être vrai , vous êtes bien plus belles ,
Quand vous laissez dormir les Muses immortelles.
Je ne parlerai pas de l'horrible bas-bleu
Sans beauté , sans pudeur , sans jeunesse et sans Dieu ;
Dans sa façon de vivre , ainsi que dans son style ,
Affectant d'imiter la manière virile ,
Prisant , fumant , citant du grec et du latin :
Cela n'appartient pas au sexe féminin.

Pour habiter Paris désertant ta province ,
Ne t' imagine pas d'y vivre comme un prince ,

Ni dans tes manuscrits d'avoir incognito
Les mines de l'Oural et du Sacramento.
Beaucoup ont expié cette imbécile ivresse :
Le rêve fut toujours amant de la paresse.
La Muse et la fortune ont de contraires lois ;
On ne peut pas courir deux lièvres à la fois.
Incapable de gain , évite la dépense ;
L'ordre dans le foyer sauve l'indépendance.
Sans rappeler ici ce proverbe banal ,
Que Pégase conduit son maître à l'hôpital ,
Lorsque sur tous les deux la misère se jette ,
Le peintre est bien moins gueux encor que le poète ;
Car , du moins , son pinceau pourra le secourir :
La face des bourgeois est là pour le nourrir ;
Il peut faire au rabais les portraits d'un ménage ,
Ou bien quelque tableau d'église de village ;
Mais , lorsque l'écrivain meurt de trop d'appétit ,
Peut-il contre du pain échanger son esprit ?
La misère est , hélas ! mauvaise conseillère :
Redoute de tomber dans cette fourmilière
Où , pour fausser l'esprit des populations ,
Satan va recruter ces tristes légions ,

Janissaires de plume, écrivains de police ,
Rendant pour un peu d'or le plus lâche service ,
Et, selon le mot d'ordre émané du pouvoir ,
Couronnant le matin la victime du soir ;
— Ou bien, dans un journal, réduisant ta pensée
A l'espace exigü de son rez-de-chaussée ,
Crains d'ouvrir chaque jour, malheureux condamné ,
Le robinet d'eau tiède au Tantale abonné.
Celui-ci, défenseur de l'autel et du trône ,
Promettait pour tous deux une forte colonne.
Il n'était pas pour lui de zèle assez ardent ,
De croyance assez ferme. Un beau jour, cependant ,
Comme chez le bon droit on faisait maigre chère ,
Il prit son passe-port pour le pays contraire.
Dans l'heureux Chanaan admis à bras ouverts ,
On paya bien sa prose et mieux encor ses vers.
Un puissant favori le prit sous sa tutelle ,
Afin qu'il lui rimât des contes de ruelle ;
Et depuis ce moment, le charmant apostat
Se prélassa, et voyage aux dépens de l'État ;
Et, pèlerin chantant la fine gaudriole ,
Il rit des gens niais qui gardent leur symbole ;

Bien moins digne de blâme encor que de pitié ,
Si , sous le besoin seul , sa muse avait plié .

Heureux celui qui vit dans une aisance honnête ;
Car l'opulence aussi fait languir le poète
Préoccupé sans fin de besoins superflus.
L'oiseau trop engraisé ne chante bientôt plus ;
Afin de dérouler sa chanson inspirée ,
Le rameau vert vaut mieux qu'une cage dorée.
Corneille se servait d'un bureau de sapin ,
Outil qui lui gagnait de la gloire et du pain ;
Et ce meuble modeste avait déjà vu naître
Des types immortels sous la plume du maître.
Un jour , un financier protecteur du savoir ,
Lui dit : « Pierre , vraiment , cela fait mal à voir !
Il te faut un bureau plus digne de ta gloire ,
Je veux t'en donner un tout incrusté d'ivoire ,
Mais à condition de m'emparer du vieux :
Ce souvenir d'ami me sera précieux.
Dis-moi , sans embarras , si l'affaire t'arrange ?
Ce ne sera pas moi qui pourrai perdre au change » .

Cette offre est acceptée , et chacun prend son lot.
L'auteur use du sien , mais s'aperçoit bientôt
Que l'inspiration n'y sert plus sa pensée ,
Et que ce qu'il écrit n'est qu'une œuvre glacée.
Triste , chez son Mécène il court , un beau matin :
« Rendez-moi , lui dit-il , mon bureau de sapin ;
Quant au vôtre , il est là , je vous le restitue ;
Il faut rompre au plus tôt un marché qui me tue.
Votre meuble est trop beau pour y faire un beau vers ;
Jusqu'ici je n'ai pu qu'y rimer de travers ».
Le financier comprend cette noble lubie ;
Il lui rend ce bureau , son trésor et sa vie.
A quelque temps de là , sur ses ais vermoulus ,
Naissait pour notre scène un chef-d'œuvre de plus.
O touchant préjugé dont le monde peut rire ,
On ne saura jamais à quel point je t'admire !
Combien cette naïve et sublime candeur
Est selon ma croyance et va bien à mon cœur !
Oui , par le souvenir l'objet le plus futile
Peut attacher la Muse et la rendre fertile.
Je vois des malheureux qui vendent sans remords
Le bois sacré du lit où leurs pères sont morts.

Ah! ceux-là ne seront jamais de ces poètes
Qui résument du cœur les croyances secrètes ,
Et , d'échos en échos , vont jusqu'aux derniers jours
Prodiguer à l'esprit d'ineffables secours.

Douce à qui la reçoit et douce à qui la donne ,
L'aumône de l'esprit est la plus noble aumône :
Elle plonge , elle noie en un rêve enchanté
L'ennui de la richesse et de la pauvreté.
Sa puissance transforme une simple chaumière
En palais rayonnant de céleste lumière ,
Et tient , sous les lambris , des plaisirs réservés ,
Qui sont d'autant plus vifs qu'ils sont plus éprouvés.
Qu'on ne me parle plus des douleurs du génie ,
D'Homère mendiant dans les bourgs d'Ionie ,
De Corneille obligé , dans un pressant besoin ,
D'implorer le secours du savetier du coin ,
Quand d'un cothurne d'or il chaussait Melpomène :
Sa grande âme régnait sur la grandeur romaine.
Homère possédait , dans son entendement ,
Les trésors de la terre et ceux du firmament.

Ne va pas exploiter , pour te faire connaître ,
L'humilité du rang où le ciel te fit naître.
La réclame répugne à tout cœur élevé :
Nul , quoi qu'on en ait dit , ne s'en est bien trouvé.
Qu'importe qu'une Muse ait été cuisinière ,
Si son œuvre , après tout , ne sort pas de l'ornière ?
Dans Burns, que, sur ce point, l'on nomme le premier,
On prise le poète en dehors du fermier.
Excepté Dézobry , Bouillet et compagnie ,
Plongés dans les détails de la biographie ,
Qui peut se souvenir , afin de les juger ,
Que Virgile fut pâtre , et Plaute boulanger ?
J'aime le beau dans l'art , et non le difficile.
L'étrange peut frapper une foule imbécile ;
Mais devant la raison le prodige est pareil
Au manchot de deux bras qui peint avec l'orteil.
Je voudrais t'épargner l'insupportable gêne
Qui nous fait , malgré nous , poser en phénomène.
Sans renier ta race et sans t'en applaudir ,
Par tes ouvrages seuls tâche de réussir.
Et si ton nom par eux acquiert quelque prestige ,
Souviens-toi que l'esprit , comme le sang , oblige.

Hélas ! pour rester ferme , aux bons et mauvais jours ,
Le génie est plutôt un danger qu'un secours :
Selon l'état du ciel , le poids de l'atmosphère,
L'Océan se revêt d'amour ou de colère.
Avant que d'écouter la folle du logis ,
Consulte la raison et reçois ses avis.
Alors même qu'elle est de repentir suivie ,
L'ivresse d'un moment trouble toute une vie.
Dussé-je , en le disant , tourner au sermonneur ,
Le poète , avant tout , doit être homme d'honneur ;
Il doit , bien plus qu'un autre , avoir sa propre estime.
Quand on se sent déchu , comment être sublime ?
Regarde autour de toi ce qu'est le lâche orgueil
Qui trahit tous ses dieux au moment de leur deuil !
C'est l'expiation qu'ignore le coupable ,
Des vengeances du ciel la plus épouvantable :
Tu creuseras plutôt la terre avec tes doigts
Que de faire trafic de ta Muse aux abois.
Semblables à des lacs que l'aquilon secoue ,
Nos temps à la surface ont fait monter la boue ,
Jamais tant de bassesse et de servilité
Du turbot de César ne vanta la beauté ;

Jamais tant de Brutus , pressés par la famine ,
N'ont changé leur poignard en couteau de cuisine ,
Ni tant de Montanus , prenant de toute main ,
N'ont au petit lever montré leur abdomen.
Les serviles baisers de la troupe vénale
Ont usé sur ses bords la robe impériale.
Connais l'idole avant d'agiter l'encensoir ,
Ne va pas au hasard aduler tout pouvoir.
Quel que soit son crédit , refuse tout éloge
Au faquin qu'une intrigue a couvert d'une toge ,
A tel ou tel maraud qu'un jour de mardi-gras ,
La fortune avinée éleva dans ses bras.
Crains , préparant la voie aux grandes servitudes ,
Sur le mont Aventin d'armer les multitudes :
Ce sommet turbulent est le nid des Nérons ;
De semblables succès sont de futurs affronts.
Le caprice des mers que le tribun soulève
Abandonne toujours sa barque sur la grève ,
Si toutefois lui-même il n'est anéanti.
Sois homme de principe , et non pas de parti.
Sans étoile et sans lest , la raison fait naufrage ;
L'auteur se contredit de l'une à l'autre page ;

Et, le voyant ainsi changer du noir au blanc ,
Le lecteur à son tour éperdu , chancelant ,
Ne se retrouve plus dans ce chaos splendide
De nuages sans but qui flottent dans le vide.

Je sais bien que l'orgueil , jamais désappointé ,
Voulant justifier sa versatilité ,
Va jusqu'à comparer la constance du sage
A l'huître qui s'attache aux rochers du rivage ,
Vil captif entiché de sa noire prison.
Mais laisse prononcer la publique raison ,
Où le vrai , grâce au ciel , tôt ou tard se reflète
Et mesure la foi due à la girouette.
Qu'on ne me pose pas en censeur suffisant :
On peut de bonne foi changer en s'instruisant.
Je pardonne à la nuit qui cherche la lumière ;
Mais je n'accepte pas la douteuse manière
D'avoir deux poids divers pour le même plateau :
Il faut tourner la meule ou tenir le couteau ,
Et ce n'est point user d'une rigueur extrême ,
De vouloir qu'un auteur s'accorde avec lui-même.

Par un esprit sceptique axiome inventé ,
Apprends que *l'art pour l'art* est une impiété :
Car c'est le blasphémer , au ciel et sur la terre ,
Que de lui dénier le sacré ministère
De propager le bon par le moyen du beau ,
En lui donnant un prisme en place d'un flambeau.
Ah ! loin de l'abaisser à ce symbole infime ,
Ne crains pas de grandir sa mission sublime.
Le poète ici-bas , plus qu'un autre mortel ,
Est cet ange tombé qui se souvient du ciel ,
Qui se sent incomplet , et qui veut , dans sa lutte ,
Refaire sa splendeur et remonter sa chute.
Spectacle le plus beau que l'esprit puisse offrir ,
Et dont l'œil éternel aime à se réjouir.

Au pays littéraire , il est un certain monde
Qui plus qu'en aucun temps dans notre siècle abonde ;
Où , prenant envers Dieu des airs de rodomont ,
L'ignorance blasphème et le savoir corrompt.

Sans en avoir d'abord la raison positive ,
Je me suis toujours pris d'une haine instinctive
Pour ces fous érudits , ces sages hébétés
Qui détruisent le toit dont ils sont abrités.
Les voilà maintenant exhument des doctrines
Qui vont frapper l'esprit jusque dans ses racines ,
Et , par la foi stupide à la fatalité ,
Otent la sanction à toute autorité.
Quand le monde est muni de vérités sublimes ,
Ces rêves décrépits sont devenus des crimes.
Chaque mythe a sa nuit ; mais , entre tous les dieux ,
Pan est le plus absurde et le plus ennuyeux.
Quoi qu'en dise l'élu d'une chaire publique ,
Comment se croire un Dieu , quand on a la colique ?
L'âme n'est nulle part , quand on la met partout ,
Et les cèdres chantants sont à dormir debout.
Dédaigne ces erreurs mille fois réfutées ,
Comme des nouveautés aujourd'hui présentées
Sous ce leurre éternel où se prennent les sots :
La pompe de la phrase et le ronflant des mots.
L'Évangile étouffait l'homme sous son empire ;
On publie un volume , et le monde respire ;

Il respire surtout, si l'auteur apostat
De bons appointements est doté par l'État.
En voyant cette prime aux rêveurs accordée,
Il n'est pas de grimaud qui ne prêche l'idée,
Qui ne se pose en dieu — dieu qui met avant tout,
Dans le ciel qu'il se fait, la pipe et le vermouth.

Refusant d'écouter tout intermédiaire,
Jamais les deux cités ne furent plus en guerre.
Il faut prendre un parti : celui qui n'en prend pas
Dans l'un et l'autre camp passe pour un Judas.
Soldat du Verbe saint mêlé dans ce tumulte,
Si jamais ton drapeau recevait une insulte,
Sourd à cette prudence, amante du sommeil,
Montre que, si parfois le poète est pareil
A l'alouette au ciel qui chante dans sa joie,
Il est aussi l'oiseau qui plonge sur sa proie,
Et qui fait expier au reptile odieux
Le venin impudent vomé contre les dieux.
Car on a poussé loin le métier de Basile :
Il ne se borne plus aux oisifs d'une ville.

La calomnie a pris telle dimension
Qu'elle est montée au rang d'une institution.
La plus grande imposture est la mieux affirmée.
Prêtez l'oreille au chef parlant à son armée :
« Vous, payés pour souffler et le froid et le chaud
« Et qui jurez si bien pour nous, quand il le faut,
« Allons, venez en aide aux besoins du système ;
« Et, pour justifier une mesure extrême,
« Faites croire à la nuit ». Soudain, en plein soleil,
Celui-ci de son gaz allume l'appareil.
Sans trop se décider à prendre une lanterne,
Pour cet autre, en effet, le jour est un peu terne.
Mais, pour le fabricant du mensonge assassin,
Le monde est menacé des ténèbres sans fin.
Il faut exterminer la faction mystique
Qui fait de l'éteignoir sa plus sainte relique.
— Quand donc la Vérité, publicistes valets,
Pourra-t-elle, à son tour, vous rendre vos soufflets ?

Mon âme n'était point faite à cette amertume,
Mais j'ai bu tant de fiel que ma lèvre en écume.

J'ai vu tenir pour faux , presque pour criminel
Ce qui me fut appris sur le sein maternel !
J'ai vu honnir le Dieu qu'ont adoré mes pères ,
Le Dieu consolateur de toutes mes misères ,
Et sans qui mon esprit , accablé de son poids ,
Se serait sur lui-même affaissé mille fois.
Des majestés selon mon cœur et ma doctrine ,
J'ai vu le front saigner sous la boue et l'épine ;
Et tomber sous le coup d'un ignoble couteau
Des martyrs bafoués jusque dans leur tombeau !
Et je n'ai pu tenir à l'immense déboire
De voir toute ma foi sous l'arche du prétoire.
Et j'ai dit à Pilate , aux scribes , aux soldats :
Le Christ sera mon Dieu , même sous vos crachats !
Ah ! sophistes cruels , n'accusez que vous-mêmes ,
Si mon zèle est outré , c'est grâce à vos blasphèmes.
Et si la charité condamne mon courroux ,
Le jugement divin retombera sur vous.
Et comment éviter la lutte convulsive ?
Des forces de l'enfer aucune n'est oisive.
Quand chaque jour qui naît doute du lendemain ,
Comment chanter la joie , une coupe à la main ?

Ou , signe plus certain de douce quiétude ,
Bercer son âme au sein de quelque solitude ,
Et , la laissant aller à de feintes douleurs ,
Goûter la volupté des soupirs et des pleurs ?
Ah ! le mal est réel et nous regarde en face :
Le lâche seulement peut nier sa menace.
Entendez-le déjà prononçant l'interdit.
La justice pour nous doit être sans profit.
Enfants de la maison que sa fureur ravage ,
Nous sommes trop heureux d'obtenir le servage ;
Et , si nous pouvions même accepter un tel sort ,
La honte ne saurait nous sauver de la mort.

Quoiqu'en proie aux assauts d'un nouveau déicide ,
Je t'ai parlé du Christ , tu le prendras pour guide.
Avec trop de fureur le flot monte et s'abat ,
Pour ne pas nous lier fortement à ce mât ,
Et ne pas tenir loin de notre oreille infime
Les sirènes du mal qui chantent sur l'abîme.
Si ta nef s'égarait ou sombrait en chemin ,
L'Église serait là pour te tendre la main :

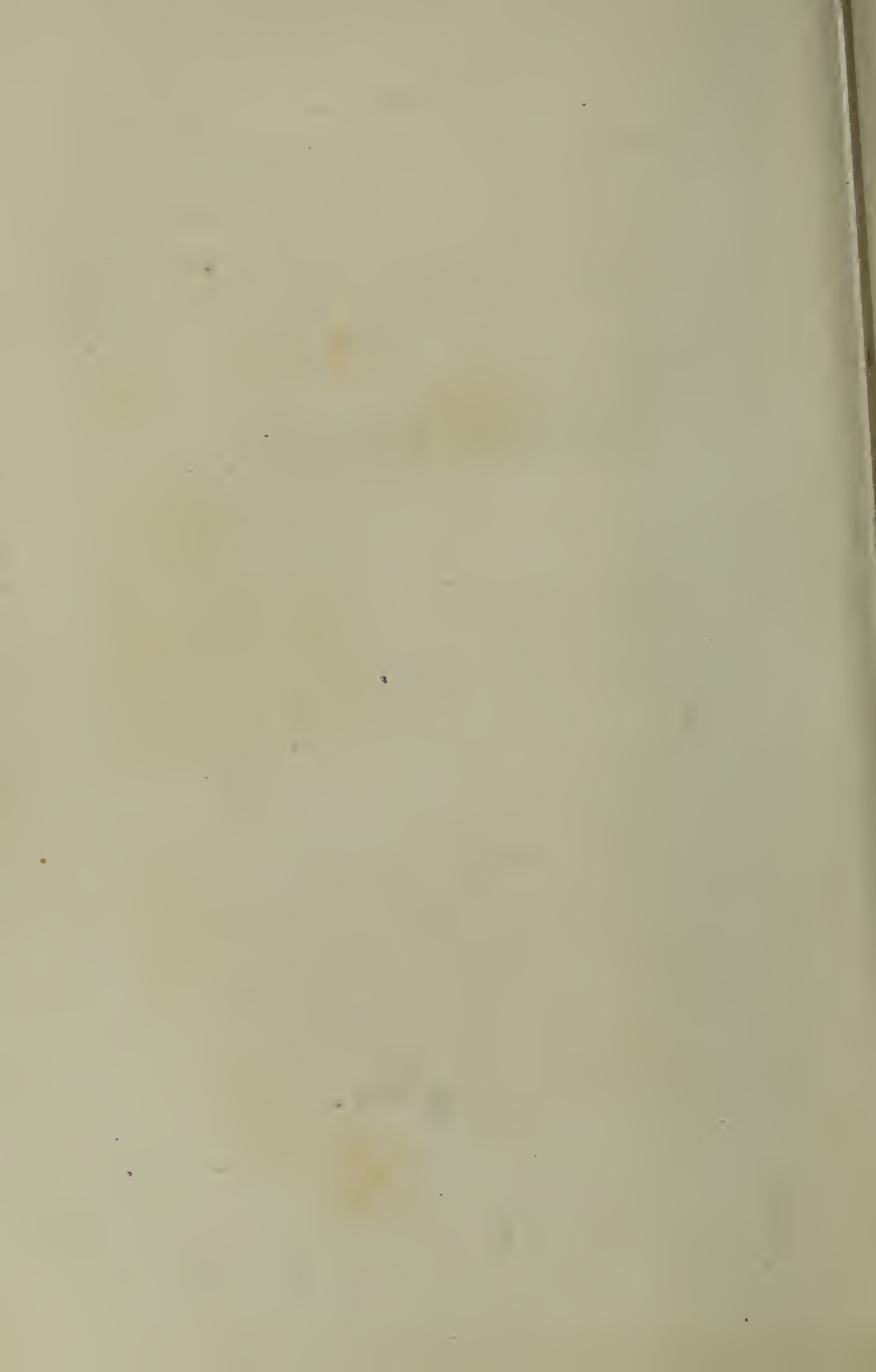
Au-dessus des vapeurs que l'orage amoncelle ,
Le ciel, obscur pour nous, est toujours clair pour elle.
La bave que l'enfer lui jette incessamment ,
Loin d'ébranler le phare, en devient le ciment.
Quiconque à son amour répond par la colère
Voit changer en carreaux sa lueur tutélaire.
J'ai vu des malheureux, de ses rigueurs jaloux ,
Faire tous leurs efforts pour provoquer ses coups ,
Et porter à leur front , ainsi qu'un diadème ,
Le sillon désastreux qu'y laissa l'anathème !
Garde-toi d'échouer sur un si triste écueil :
La gloire s'enrichit des pertes de l'orgueil.
Jusque dans les chansons des faiblesses humaines ,
Son joug heureux répand des grâces souveraines ;
Son arôme , imprégnant jusqu'à la passion ,
Préserve le bon goût de la corruption.
Sa foi te ravira dans ces régions pures
Où nul charme mondain ne ternit les figures ;
Où , sans rien abdiquer de l'idéalité ,
La grâce virginale est avant la beauté.
L'Olympe peut lancer son aigle dans l'espace ,
Celui du Sinaï dans son vol le dépasse ,

Et trempant ses regards dans les divins éclairs ,
Sous son essor puissant il met tout l'univers.
Son cri n'est point jeté pour un peuple , une aurore ,
Mais pour tout ce qui vit et ce qui doit éclore.
Des choses et des temps souverain immortel ,
Il voit dans la partie et dans l'universel.
Ainsi , gardant en toi le feu qui l'éternise ,
Laisse dire que l'art s'étiolo et s'épuise :
Alors qu'il prend sa source à l'océan divin ,
Le ruisseau ne saurait se changer en ravin.
Filles des eaux du ciel , les fleurs de ses rivages ,
De leur beauté suprême enivreront les âges ;
Et des siècles futurs les soleils passeront ,
Sans nuire à leur parfum et sans courber leur front.

Adieu ! j'ai terminé ; mais , chose singulière ,
Je ne m'attendais pas , au bout de la carrière ,
A prendre un ton si haut , tandis que , dans son cours ,
Le sévère au plaisant s'était mêlé toujours :

C'est que , touchant à peine aux choses éternelles ,
L'esprit , sans le vouloir , se sent croître des ailes.
Et je serais heureux si , de cette façon ,
J'avais d'un peu d'exemple enrichi ma leçon.

POÉSIES DIVERSES.



AUX ROIS.

—

I

O Pasteurs revêtus des attributs suprêmes ,
Vous allez à la mort vous offrir de vous-mêmes !
Et , par un stratagème inconnu jusqu'à vous ,
Pour sauver le bercail , ouvrir la porte aux loups !
Si c'est là votre vœu , que le ciel l'accomplisse !
Car c'est peut-être aussi celui de sa justice

Qui ne peut rien souffrir d'inutile ici-bas ,
Et coupe les rameaux qui ne produisent pas.
Depuis longtemps, d'ailleurs, infidèle à son rôle ,
La pourpre à tous les yeux mentait sur votre épaule :
On violait le droit où le monde est assis ,
Et vous, vous restiez froids , ou du moins indécis !
Vous avez, sans réplique, accepté l'imposture
D'un peuple de marchands enrichis par l'usure ,
Qui, pour ouvrir la voie aux civiques fléaux ,
De ses propres forfaits accusait ses rivaux ,
Et, tyran dégouttant du sang de ses esclaves ,
Prêchait impudemment la haine des entraves !
Quoi de plus?... Vous avez souffert qu'un souverain
Fit de son diadème un bonnet jacobin ;
Vous n'avez point osé, pour flétrir le scandale ,
Retirer votre main de sa main déloyale.
Bientôt la trahison, pour vous anéantir ,
Ne se donnera plus la peine de mentir ;
De signer de ces paix aux clauses clandestines
Qui ne sont qu'une halte aux fureurs des rapines.
Eh bien ! soit , aux plus forts livrons les grands chemins ,
Sous les faits accomplis abritons les Mandrins !

Qu'une couronne vole au vent qui nous dévore !
La vôtre à votre front , dites-vous , tient encore :
« Prenons du temps , le temps amène le succès ;
« L'orage s'éteindra dans ses propres excès » .
Et vous croyez que Dieu vous a mis sur la terre
Pour vous croiser les bras et pour regarder faire ?
Qu'indolents serviteurs de la fatalité ,
On pourra croire encore à votre autorité ?
Non , non ! dès aujourd'hui vous descendez du trône ;
Car c'est à plus haut prix qu'on garde une couronne :
Qui n'est prêt à mourir ne peut longtemps régner ,
Et le prince se perd en voulant s'épargner .
Le ciel , sollicitant un effort magnanime ,
S'est épuisé d'éclairs pour vous montrer l'abîme .
Le doute ne peut plus justifier la peur ;
Tout ce qu'on jette à l'hydre augmente sa fureur .
Eh ! n'entendez-vous pas la horde sanguinaire ,
Complice de celui que vous tenez pour frère ,
De son Harmodius célébrer le couteau ,
Et d'un laurier infâme honorer son tombeau ?
Ne la voyez-vous pas , ainsi qu'une Furie ,
Une torche à la main , propager l'incendie ,

Et, d'une ville en feu se faisant un fanal,
Donner peut-être au monde un lugubre signal ?
Eh quoi ! malgré la meute et sa dent carnassière,
Les renards enfumés sortent de leur tanière ;
Et vous, dans vos palais par la flamme investis,
N'osanrien affronter, vous demeurez blottis !

II

On a pu voir des rois, chez un peuple en délire,
Pour gravir l'échafaud descendre de l'empire,
Et la hache, impuissante à détruire leur foi,
Ne frapper que sur l'homme et respecter le roi.
Mais pour vous, artisans de votre propre chute,
Vous, qui vous déclarez vaincus avant la lutte,
S'il nous faut consulter la justice d'en haut,
Dieu ne vous fera pas l'honneur d'un échafaud !
Il vous laissera vivre, et vivre dans la honte ;
L'orgueil de la révolte y trouvera son compte.
« Voyez, nous dira-t-il, si ce n'est point assez !

Bayards intempestifs et Blondels insensés ,
Qui vivez dans l'horreur de toute félonie ,
Resterez-vous garants de cette ignominie ?
Et voulez-vous encor combattre pour des dieux
Qui préfèrent la boue à la hauteur des cieux ? »

III

O rois ! réfléchissez , et rentrez en vous-mêmes !
Qu'un démenti brûlant tombe sur ces blasphèmes !
Que je sois convaincu d'un injuste courroux !
L'anathème arraché m'est plus amer qu'à vous.
Soumis dans l'humble rang où le ciel m'a fait naître ,
Je n'ai jamais voulu m'en venger sur mon maître ;
Enfant , dans ma famille , on m'a dit bien des fois
Que Dieu sur votre front avait posé ses doigts.
Ne vous méprenez pas sur le cri de ma peine :
C'est celui de l'alarme et non pas de la haine :
Sans servile profit , le poète s'est tu
Tant que le sel royal conserva sa vertu.

A d'autres volontiers j'aurais laissé la tâche ;
Mais au fort du combat, sous un feu sans relâche ,
Voyant par les plus grands le poste déserté,
Quoique infime soldat , je me suis présenté.
Contristé de la route où le siècle s'engage ,
Mon cœur et ma raison m'ont donné ce courage.
J'ai vu l'Europe , hélas ! sur son lit de douleurs ,
Se tourner , sans jamais trouver des jours meilleurs ;
Dans le cercle sans fin des erreurs sociales ,
Passer de la torpeur aux grandes saturnales ,
Et , dans le désespoir de son déboire amer ,
Sur le point d'invoquer le secours de l'enfer !
Et je n'ai pas voulu croire à votre ruine ,
Vous, fils du nouveau monde et de la loi divine !
Votre sommeil ne peut aller jusqu'à la mort ;
Et j'ai mis mon espoir dans la voix du remord.
Puisse-t-elle , en passant à travers votre rêve ,
Vous dire que d'en haut votre pouvoir relève ,
Et vous faire , changeant votre couche en pavois ,
Ressaisir votre glaive et vous réveiller rois !
Rois ! afin de finir l'ère de l'imposture ,
De rendre aux mots leur sens , aux choses leur nature ,

De donner une langue aux enfants de Babel
Qui puisse distinguer Caïn d'avec Abel.
Rois ! afin de sauver les folles multitudes
Des tribuns , pourvoyeurs des grandes servitudes ,
Où pour un peuple entier la pourpre est un linceul ,
Où tout s'anéantit dans le vouloir d'un seul.
Rois ! pour garder le Christ , et préserver la terre
De ces dieux dont Caprée était le sanctuaire ,
Sataniques geôliers de l'univers païen ,
Ouvrant la bouche au mal et la fermant au bien.
Leur culte ravivé compte plus d'un apôtre.
Tout d'un côté descend , et tout monte de l'autre :
La matière et l'esprit n'ont plus de contre-poids ;
Au milieu des cités travaillant pour les bois ,
Circé tient table ouverte , et verse à coupe pleine :
L'homme s'animalise et broute sous le chêne ,
La liberté se fait gloire de se trahir.....
Pitié pour cette nuit qui vient nous envahir !
Nuit qui croît d'heure en heure , et qui déjà s'ignore
Dans le honteux oubli du retour de l'aurore ,
Et qui , dans le bonheur qu'elle a de s'aveugler ,
Hurle à tous les rayons qui viennent la troubler.

IV

Qu'on ne me dise pas que, prophète pour rire,
J'exagère l'orgie, afin de la maudire.
Jamais plus éclatant et plus audacieux,
Le mal, pour s'affirmer, n'a pu crever les yeux ;
Jamais, sans le secours du manteau de Cassandre,
L'esprit sur l'avenir n'a pu moins se méprendre,
Ni moins confondre, en proie à tout ce qu'il pressent,
Les parfums d'une fête et la vapeur du sang.

V

Ah ! si les nations, d'après le divin Livre,
Peuvent, près de leur fin, se guérir et revivre ;
S'il est possible encor d'ordonner le chaos,
Las des *fiat* menteurs des Jéhovah nouveaux,

Le monde a mis en vous toute son espérance ,
Et de votre réveil attend sa délivrance.
Ramassez, pour répondre à cette auguste fin ,
Ce qui peut vous rester du baptême divin ,
Tout ce que garde au cœur l'enfant de noble race !
Que vos plus grands aïeux vous montent à la face !
Et , pour défendre encor ce qu'ils ont défendu ,
Commencez le combat si longtemps attendu !
Et, si vous ne pouviez triompher des ténèbres ,
Ne vous dérobez pas à des lauriers funèbres :
Vaincus, levant la tête , et plus hauts que le sort ,
Sachez mourir en rois , pour régner dans la mort.
Le Dieu qui s'immola sourit au sacrifice ,
Et féconde le sang versé pour la justice.
Votre droit renaîtrait de vos derniers soupirs :
Car l'autel est sauvé , quand il a des martyrs !

AUX PEUPLES.

La lèvre incessamment ouverte aux fruits de mort ,
Vous verra-t-on toujours maudire votre sort ,
Et toujours , abusés par des conseils infimes ,
Tomber sans repentir dans les mêmes abîmes ?
Au problème insoluble ayant toujours recours ,
La douleur justement s'empare de vos jours.

Eh ! comment satisfaire à cette double envie :
Bannir le Dieu vivant , et jouir de la vie ?
Le Dieu qui descendit pour vous du firmament ,
Vous l'avez rejeté comme un vieux vêtement ;
Et vous avez , ingrats ! tourné contre lui-même
Tous les dons obtenus de sa bonté suprême !
De quelles nations , plus heureuses que vous ,
Ayant vécu sans lui , vous sentez-vous jaloux ?
Quel Dieu , du juste offrant une plus grande somme ,
Défendit mieux les droits de l'homme contre l'homme ?
Et qui mieux , s'installant arbitre de leur sort ,
Fut l'espoir du plus faible et l'effroi du plus fort ?
« Désormais , dites-vous , que l'homme le remplace ! »
L'homme , sans Dieu , devient le fléau de sa race.
Dominer et jouir est au fond de son cœur.
La douleur de son frère entre dans son bonheur.
Les temps passés l'ont vu : vous le verriez encore ,
Si vous ne coupiez court au mal qui vous dévore.
Vous pourriez retomber sous un maître pareil ;
Car l'ombre se refait au coucher du soleil.
Vous pourriez vous rasseoir dans cette nuit infâme
Où les peuples , sans foi , sans vigueur et sans âme ,

Se trouvaient par le mal tellement dominés
Qu'ils pleuraient sur la mort de monstres couronnés.
Et qui sait si Dieu, las de votre persistance
Et de tous les affronts qu'a soufferts sa clémence,
Ne dira pas, voyant qu'il ne peut vous sauver,
Au soleil de son Christ de ne plus se lever ;
D'aller, quittant vos cieux, sur un autre hémisphère
Plus digne de jouir de la sainte lumière ?
Car Dieu, pour se venger d'un peuple mécréant,
N'a qu'à l'abandonner à son propre néant.

Le monde obéissait à la toute-puissance,
Et la raison était dans son obéissance.
Dieu vers l'homme soumis s'inclinait à son tour ;
Le joug disparaissait sous l'ineffable amour.
La justice et le droit étaient sûrs d'un refuge,
Et les maîtres cruels avaient là haut un juge ;
Les rois régnaient sur vous, il régnaît sur les rois,
Tout était gouverné par d'immuables lois.
Si parfois le vaisseau subissait un orage,
La tempête jamais n'allait jusqu'au naufrage ;

De l'abîme entr'ouvert afin de se sauver,
L'esprit humain avait de quoi se retrouver.
Niant en même temps la chute et la misère,
Afin de conquérir l'absolu sans mystère,
Vous avez déplacé le suprême pivot,
Et *le ciel ici-bas* fut votre dernier mot.
D'hypocrites tribuns, pleurant sur vos entraves,
En pleine liberté vous ont fait croire esclaves.
Leur astuce enflamma votre orgueil insensé ;
La haine fut vouée aux choses du passé.
Contre le haut sommet soulevant la vallée,
La terre, au prix du sang, se trouva nivelée.
Vous avez, pour cette œuvre, infernale Babel,
Saccagé la famille, et le sol, et l'autel,
Frappe d'exil, coupé des têtes souveraines.
Puis, coursiers insensés, échappés de vos rênes,
Essoufflés de terreur, de fatigue abattus,
Vous avez imploré des pouvoirs absolus,
Qui, dédaignant d'avoir recours à l'imposture,
Du joug le plus brutal ont donné la mesure ;
Et des droits les plus saints le contrat destructeur,
Par l'arbitraire offert, fut signé par la peur.

Puis, dans le bruit du cirque étouffant votre honte,
Vous n'avez même pas rougi de ce mécompte.
O lâches Ésaüs, vendant la liberté,
Que peut penser de vous l'éternelle équité ?
Révoltés affamés d'une indigne tutelle,
Devant le tribunal dont nul peuple n'appelle
Vous rendrez compte un jour d'un siècle de combats,
Des ruines, des vols et des assassinats,
De tout le sang versé dans une horrible arène,
De tous ces étendards faits d'une tête humaine,
De toutes ces prisons où, brisant leurs barreaux,
Pour juger, la justice envoya des bourreaux :
Vous répondrez surtout d'une auguste victime
Dont la tête, en tombant, a creusé votre abîme,
Et qui, du haut du ciel et de l'éternité,
Fait descendre un pardon non encore accepté.

Eh bien ! vous le voulez, en sanglant caractère
Le crime reste écrit devant le sanctuaire.
D'un entier châtement sans cesse menacé,
Il ne tiendrait qu'à vous qu'il ne fût effacé.

Dieu vous a fait subir la moitié du supplice ;
Profitez d'un sursis offert par sa justice.
Quelques restes du Christ sont encor parmi vous ,
Et peuvent conjurer le céleste courroux.
Coupables pénétrés d'une douleur profonde ,
Qu'au feu de vos remords le germe se féconde.
Votre folie en vain aux quatre coins des cieux
Demande un point d'appui qui vous soutienne mieux ;
En vain de l'air promis vous prolongez l'attente ,
Le vide suffoquant persiste et vous tourmente.
Pour pousser dans le bien le monde plus avant ,
Rien ne peut vous répondre , hormis le Dieu vivant !
Dans la chaîne sans fin des misères humaines ,
Nommez un seul anneau dédaigné dans ses peines.
Je sais que des bienfaits accomplis en son nom
Votre orgueil fait honneur à l'humaine raison.
Mêlant impudemment le mensonge à l'histoire ,
Des rhéteurs malfaisants , hélas ! vous l'ont fait croire ;
Et vous avez souscrit à la fatale erreur
Que l'homme peut grandir sans un divin tuteur ,
Qu'il ne saurait jamais retourner en arrière ,
Qu'il doit jusques au bout poursuivre sa carrière ,

Que des progrès acquis , en tout temps , en tout lieu ,
Aucun ne se perdra par l'absence d'un Dieu.
Malheureux , c'est assez ! Vous mentez à vous-mêmes ;
Frappés dans votre esprit de misères extrêmes ,
Votre chute est écrite en ces illusions :
Vous voulez chasser l'astre et garder ses rayons !

Mais non , mon Dieu ! prenez pitié de ce vertige ,
Et que votre clémence aille jusqu'au prodige.
Ces peuples , maintenant ruinés dans leur foi ,
Ont jadis répandu leur sang pour votre loi ;
Ils ont peuplé de saints vos sphères éternelles ,
Ouvert à votre croix des régions nouvelles ,
Élevé des abris pour tous les malheureux ,
Et des temples rivaux de la splendeur des cieux.
Vos oracles sont vrais : ils ont daigné nous dire
Qu'un seul juste suffit pour sauver un empire.
Tant de plomb vil n'est pas sans quelque reste d'or ,
De croyants généreux qui combattent encor.
Oh ! grâce aussi pour moi , car devant l'infidèle
L'espérance a trop tôt abandonné mon zèle.

L'oubli de votre nom fut amer à mon cœur,
Mais j'ai parlé peut-être avec trop de rigueur.
Cassez un jugement prononcé par l'atome !
Faites mentir, Seigneur, la colère de l'homme !
Un peu de flamme encor s'échappe du flambeau.
Ces peuples sortiront de la nuit du tombeau ;
Car vos lèvres n'ont point abdiqué la parole
Qui peut ressusciter ceux que la mort immole ;
Et, n'étant qu'à moitié dans la tombe endormi,
Que Lazare éveillé soit toujours votre ami ?

A FRANÇOIS II.

Quand de l'autel du droit montent des cris funèbres ,
Que chaque jour qui naît augmente les ténèbres ,
Que le nom ment au sens qu'il exprima toujours ;
Qu'odieux instrument des hommes de rapine ,
L'autorité dépouille et l'épée assassine ,
Toi seul à la justice oses porter secours !

Debout sur un rocher moins sûr que ton courage ,
Aux yeux du monde ému tu tiens tête à l'orage.
Sourd au conseil douteux qui veut te protéger ,
Tu réponds par la foudre à la foudre qui tonne.
Un éclair en passant peut brûler ta couronne ,
Tu ne la rendras pas aux mains de l'étranger.

Tu t'es dit que l'enfant d'un illustre lignage ,
Pour sauver son honneur doit mourir à tout âge ;
Que, jusque dans la tombe , il peut dicter la loi.
Tu connais la vertu d'une fin intrépide ,
Et sais, dans la balance où le sort se décide ,
Ce que pourrait peser la dépouille d'un roi.

L'auréole à ton front est désormais conquise :
La fortune pourra prononcer à sa guise ,
Rien ne fera tomber ton étoile des cieux.
Les souverains semblaient vouloir livrer d'eux-mêmes

Leur pouvoir à la rue et leur face aux blasphèmes ;
Tu retrempes la pourpre en des flots glorieux.

Saint guerrier, qu'une mère a fait à son image ,
C'est le chrétien surtout qui te doit son hommage :
Lorsque la foi parcourt sa route de douleur ,
Subissant les assauts de la haine infernale ,
Heureux Cyrénéen , ton épaule royale
Aide à porter la croix de l'élu du Seigneur.

Et vous qui partagez l'héroïsme du maître ,
Je veux que mon encens vous fasse aussi connaître ;
L'histoire n'a pas eu de dévouements plus beaux.
Si la patrie un jour doit pleurer votre chute ,
De son ciel , orgueilleux d'avoir vu votre lutte ,
Le sourire à jamais luira sur vos tombeaux.

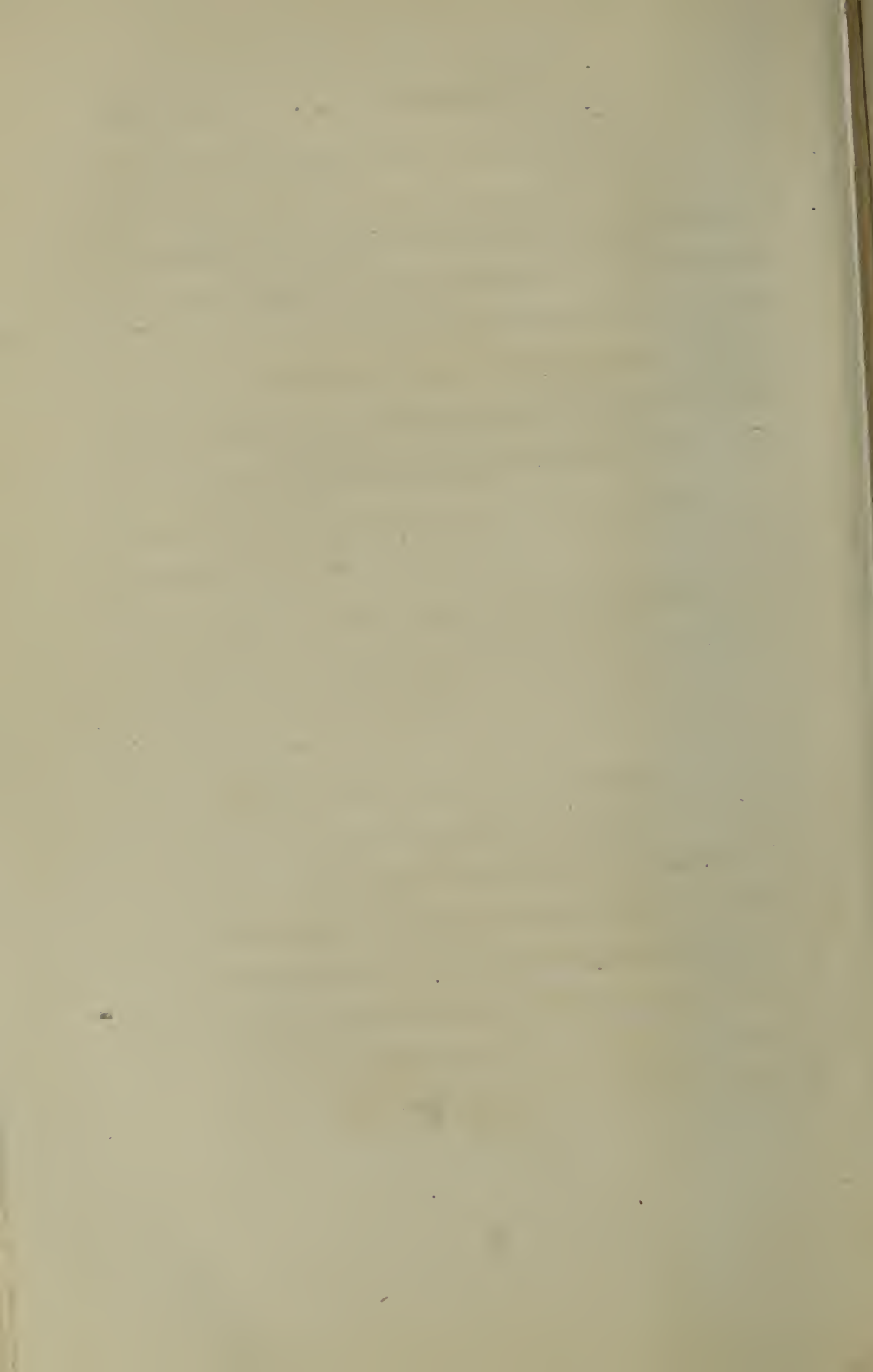
Aux temps dégénérés il faut de grands modèles.
La mort fécondera vos palmes immortelles ;

Le sol servant d'asile à vos grands ossements
Sera dans l'avenir un saint pèlerinage :
La bravoure y viendra ranimer son courage ,
Et la fidélité raffermir ses serments.

Et toi , sublime enfant , pour qui la destinée
Fait succéder l'épreuve aux fêtes d'hyménée ;
Fleur que l'on ne croyait trouver qu'en un jardin ,
Colombe qui n'a pas été dépaysée ,
Quittant l'ombre des bois pour une aire embrasée.....
Que n'ai-je au fond de l'âme un hymne souverain !

Jadis , dans ces forêts aux dômes séculaires ,
Des légions de Rome immenses ossuaires,
Tes aïeux , dont l'audace acceptait tout cartel ,
Au milieu des combats te voyant si sereine ,
Auraient paré ton front d'un bandeau de verveine ,
Et t'auraient confié la garde d'un autel.

Et maintenant , ô rois , laisserez-vous , tranquilles ,
Ce jeune couple , honneur de vos races débiles ,
Au monstre dévorant se dévouer tout seul ?
Attendez-vous le jour où la grande marée
Atteindra de ses flots votre couche dorée ,
Et sur votre sommeil étendra son linceul ?



LA PENTECOTE DE 1862.

« Vous qui voulez le voir et l'adorer encore ,
Hâtez-vous ! car on va le descendre au tombeau.
Le Christ est dépouillé même de son roseau ;
Ce soleil éternel n'était qu'un météore » .
La haine des pervers , le mensonge vénal ,
Le palais parfumé , le bouge méphitique

Répétaient à l'envi ce lugubre cantique ,
Et tous croyaient toucher au triomphe du mal.

Le fidèle , témoin de cet excès d'audace ,
Se désolait d'avoir vainement combattu.
La foi faisait appel à toute sa vertu ,
Et priait le Seigneur de dévoiler sa face.
« Quand viendra ton moment , Dieu vengeur d'Israël ?
Laisseras-tu Baal envahir ton domaine ?
Regarde , et prends pitié de la faiblesse humaine !
Le calice épuisé s'emplit encor de fiel !

« La pierre du salut est traitée en argile.
Ton Fils , ton divin Fils , n'est-il plus le Dieu fort ?
Des fentes des rochers qu'avait brisés sa mort ,
N'est-ce pas toi qui fis sortir son Évangile ?
Pourquoi brûler la main qui tient ton encensoir » ?...
— Et le Dieu d'Abraham ne s'est plus fait attendre ;
Et dépouillant le sac , et secouant la cendre ,
Le croyant se relève et rayonne d'espoir.

Le Pontife a prié sur les os de saint Pierre ,
Dans la crypte sacrée il a versé des pleurs ;
Et l'Apôtre a daigné conseiller ses douleurs ,
Car la nuit de sa tombe est pleine de lumière.
« J'ai reçu le flambeau des saintes vérités ;
Dieu l'a , de main en main , fait passer dans la tienne.
Dans les jours qu'il te fait , mon fils , qu'il te souvienn
Qu'on n'a pu dans mon sang éteindre ses clartés.

« Le ciel me fait parler , parle par ma parole.
Définis les devoirs des peuples et des rois.
Nul bruit n'est assez grand pour dominer ta voix ;
Ta voix retentira de l'un à l'autre pôle.
Le Christ de tes enfants a préparé le cœur ;
Il a vanné son grain et nettoyé son aire ,
Pour qu'un froment plus pur soit semé sur la terre ,
Et donne en son entier la moisson du Seigneur.

« Tu vas, martyr comme eux, décerner la couronne
A ces saints confesseurs, premiers fruits du Japon,
Tombés en disputant leur patrie au démon,
Pour un rachat futur riche et féconde aumône.
Que ce jour ne soit pas seulement pour les yeux ;
Qu'un grand enseignement sorte de cette fête,
Qu'elle apprenne au lévite à quel prix on achète
Le sublime pouvoir d'unir la terre aux cieux ».

Et, selon le conseil de l'ombre inspiratrice,
Le Saint-Père a parlé. Des bords les plus lointains
Comme poussés vers lui par des souffles divins,
Ses enfants sont venus partager son cilice.
Élargis tes remparts, ô reine des cités !
Ton sol ne peut suffire à cette multitude.
Temple, dont la grandeur faisait la solitude,
Tu seras trop étroit pour ces solennités.

Tous les peuples, divers de race, de langage,
Mais unis par la foi sous le même étendard,
Tous sont là, palpitants sous le divin regard
Du grand Docteur qui va recueillir leur suffrage.
« Frères, après avoir mis les Saints sur l'autel,
J'ai dû, gardien du temple, infliger l'anathème
Au front d'Héliodore. Au nom du Dieu suprême,
Répondez! ai-je fait selon l'ordre éternel? »

Et, grâce à l'Esprit-Saint, qui plane sur ces têtes,
La justice a son jour, le droit est proclamé,
Le phare est immuable et demeure allumé,
En dépit de tous ceux qui vivent des tempêtes.
Et maintenant, ô rois, usez de vos bâillons!
Dormez sur votre glaive ou parlez par la foudre,
La divine unité ne saurait se dissoudre,
Et ce jour est plus fort que tous vos bataillons!

Je ne sais ce que peut la force en son délire ,
Mais je sais que Dieu seul peut disposer des cœurs ,
Que l'arche est un fléau pour tous ses ravisseurs ,
Que le crime est trompé par tout ce qu'il désire.
Le Nil semble parfois submerger sans retour ,
Sous ses flots orgueilleux , la grande pyramide ;
Mais bientôt , délivré de son linceul humide ,
Le géant sort vainqueur du déluge d'un jour.

Oui , j'en ai pour garant les promesses divines ,
Pierre que tant d'affronts accueillent aujourd'hui ,
Si, pour édifier , il faut un point d'appui ,
Las de détruire , un jour , couché sur ses ruines ,
Le monde , après avoir , en dehors de la foi ,
Bu de toute parole et de tous les systèmes ,
En remords suppliants changera ses blasphèmes ,
Et pour ne pas mourir se tournera vers toi.

12 juin 1862.

A MADAME , DUCHESSE DE PARME.

Le roi sage est le fondement du
peuple. (SAGESSE. , *chap. VI.*)

Jeune lis , supportant l'ouragan comme un chêne ,
O toi qui fais briller , en un petit domaine ,
Dans son plus grand éclat le sang de tes aïeux ,
Le monde est aujourd'hui plein de ta renommée :
Telle en un vase étroit la myrrhe consumée
Remplit de son parfum le temple spacieux.

Par la foudre et l'éclair en naissant couronnée,
Tu vis de tant de deuils tisser ta destinée
Que nul coup désormais ne peut t'épouvanter ;
Car ta race eut toujours la faveur souveraine
D'essuyer avec Dieu le blasphème et la haine,
Que du fond de son puits l'abîme fait monter.

Mais, comme tous les tiens, sourde aux cris de l'abîme,
Sans descendre jamais de sa sphère sublime,
Ton âme des partis répudia le fiel ;
Et, défenseur du saint, de l'utile et du juste,
Ton sceptre fit servir, sous sa tutelle auguste,
L'empire de la terre à l'empire du ciel.

Les peuples, de nos jours, las de leur quiétude,
Par la rébellion vont à la servitude ;
La force fait un droit de sa brutalité.
Si jamais tes sujets, mentant à leur nature,

Devaient aussi , prêtant l'oreille à l'imposture ,
Mettre un indigne prix à leur fidélité ;

Tu saurais , par ton cœur comme par ta naissance ,
Que la grandeur toujours n'est pas dans la puissance ,
Que le trône souillé n'est plus qu'un vil poteau ;
Que trop de sang jaillit des folles utopies ,
Et que , sur le parcours des triomphes impies ,
Un roi ne doit jamais étendre son manteau.

Mais non , non ! s'éclairant de l'incendie immense ,
Ton peuple , préservé de l'esprit de démente ,
En conservant sa foi conservera la paix.
L'aquilon du dehors , la tempête étrangère
Pourront seuls séparer l'arbuste de son lierre ,
Unis par tant d'amour et par tant de bienfaits.

Où pourrait-il trouver une main plus loyale
Dans l'accomplissement de la tâche royale ?

Qui lui rendrait le joug plus noble et plus léger ?
Quel pouvoir au malheur serait plus sympathique ?
Qui surveillerait mieux la fortune publique ?
Qui du danger de tous ferait mieux son danger ?

Ah ! tu ne laisserais à qui prendrait ta place
Que le choix de forfaire ou de suivre ta trace.
L'espoir du mieux aurait un pénible retour ;
Et , quoiqu'il soit habile à cacher sa misère ,
Le mensonge n'est point si maître de la terre
Qu'il puisse tout à fait intercepter le jour.

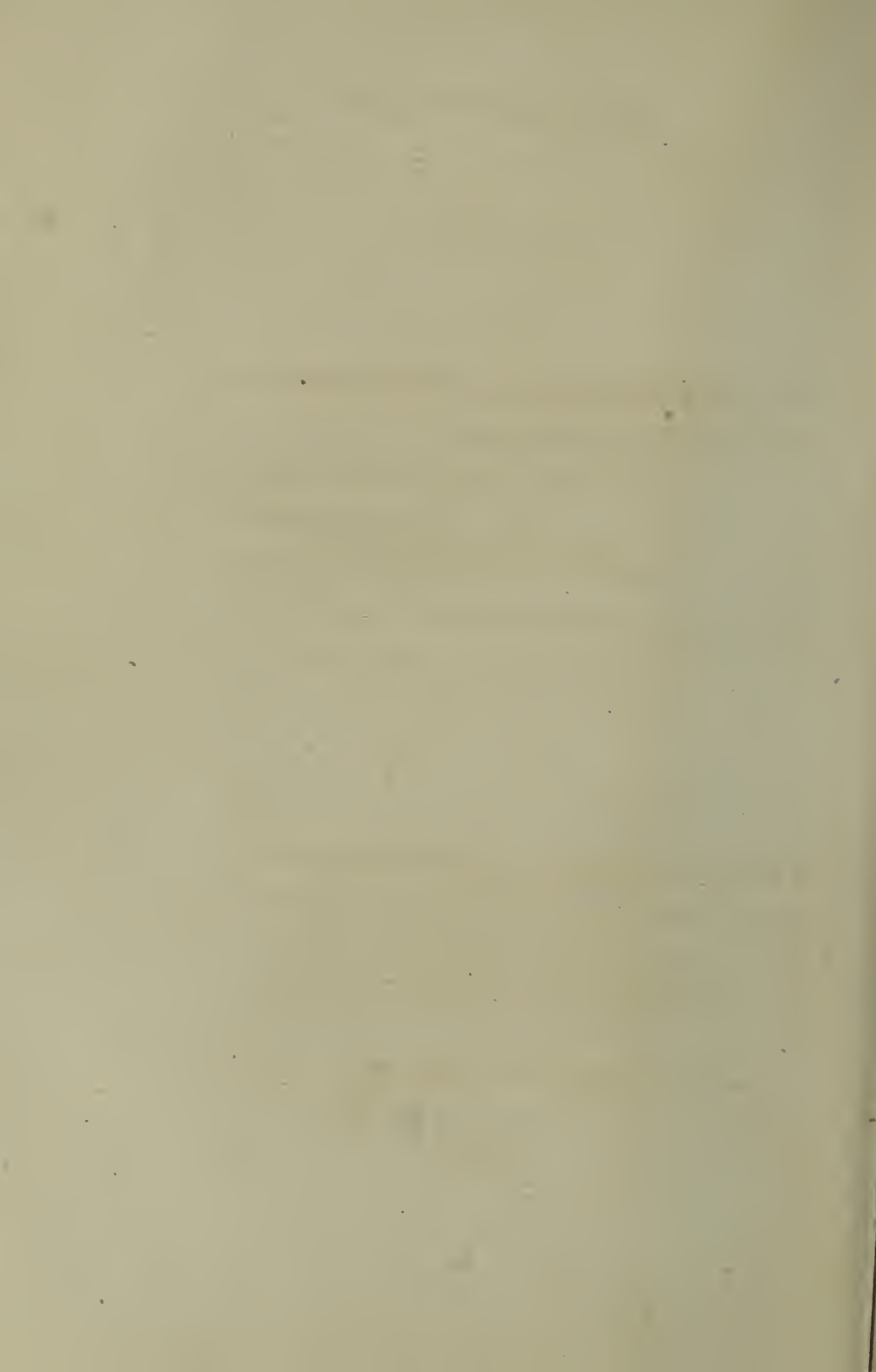
Tôt ou tard la nuit tombe et la vérité brille.
De notre saint Louis auguste et digne fille ,
Désormais , quels que soient nos tristes changements ,
Ta douce étoile habite au-dessus des orages ;
Et princes et sujets viendront , dans tous les âges ,
Éclairer leur esprit à ses rayonnements.

Avril 1859.

ENVOI.

J'avais , depuis longtemps , médité cette offrande ;
J'espérais attacher ma modeste guirlande
Au seuil de ton palais , dans ce beau mois d'avril !
Mais Celui qui nous guide a voulu le contraire.
Il est dans le destin du malheureux trouvère
De ne pouvoir jamais chanter que pour l'exil.

4 juillet 1859.



LE CHANT DE LA POLOGNE. *

(BOZE COS POLSKE.)

O Dieu qui si longtemps , dans sa lutte guerrière,
Fus de notre Pologne et le guide et l'appui ,
Qui préservas son front , paré de ta lumière ,
Du joug humiliant qui l'accable aujourd'hui ,

* Imité du texte donné par M. de Montalembert , dans *Une nation en deuil.*

Tends-nous la main du haut de ton trône sublime ;
Rappelle devant toi les jours de ta bonté ;
Fais-nous, Seigneur, fais-nous remonter notre abîme :
Rends-nous notre patrie et notre liberté !

Dieu très-saint, qui plus tard, calmant notre souffrance,
A notre sainte cause accordas des héros,
Généreux pionniers, qui de la délivrance
Ont souvent aplani le chemin de leurs os,
Tu donnas pour témoin le monde à leur courage ;
Le flot envahisseur en fut épouvanté !
Mais la mer de nouveau dévore le rivage...
Rends-nous notre patrie et notre liberté !

Dieu dont le bras vengeur ne connaît point l'espace,
Dont le jour éternel renferme tous les jours,
Écoute un peuple en deuil qui te demande grâce
Et contre l'injustice implore ton secours.
Tu peux, en un clin d'œil, désarmer la puissance,
Briser le long travail de la perversité !

Dans les cœurs polonais réveille l'espérance ;
Rends-nous notre patrie et notre liberté !

Baume vivifiant des angoisses mortelles,
Que la vertu du sang de ton Fils bien-aimé
Ouvre la région des clartés éternelles
A tous ceux qui sont morts pour le peuple opprimé !
La gloire d'ici-bas n'est que peine et ténèbres.
Pour hâter leur repos dans la sainte cité ,
Daigne accepter nos pleurs et nos hymnes funèbres.
Rends-nous notre patrie et notre liberté !

Que ton souffle divin dise à notre jeunesse ,
Quoique près d'expirer dans des nœuds étouffants ,
Qu'il faut que tôt ou tard la Pologne renaisse ,
Et , libre , sur son sein presse tous ses enfants.
Jusqu'au dernier tronçon bénis son cimetière ,
Précipite l'espoir vers la réalité !
Dieu , nous t'en conjurons la face contre terre ,
Rends-nous notre patrie et notre liberté !

Ah! si l'exil s'abreuve à si grande amertume ,
Si la patrie humaine a de si doux attraits
Qu'il faut , pour y rentrer , que l'homme se consume
Et jette à la moisson tant de sang pour engrais ,
Malheur à qui perdra la patrie immortelle !
En attendant ce jour de terrible équité ,
O Dieu compatissant , couvre-nous de ton aile...
Rends-nous notre patrie et notre liberté !

1861 , 29 septembre ,

Jour de S. Michel , patron des saints combats.

LA NOEL.

Comme un roc , détaché de sa cime isolée ,
Tombe , roule et s'arrête au fond de la vallée —
Les ans s'écouleront sans amener l'espoir
Qu'il puisse , remontant à sa place première ,
Recevoir du matin la naissante lumière ,
Et jouir le dernier des feux mourants du soir —

Ainsi l'humanité, sous le poids de son crime,
Gisait abandonnée au fond de son abîme.
Qui d'entre nous, souillés dès le sein maternel,
Pourrait trouver en lui la rançon méritoire,
Et, de l'esprit du mal effaçant la victoire,
Amener au pardon l'ire de l'Éternel?

Un enfant nous est né : l'épouvantable masse,
Grâce à ses faibles mains, est remisé à sa place.
Par ses propres exploits Satan est confondu ;
Son front est écrasé sous le pied d'une femme ;
L'homme sent repousser des ailes à son âme,
Et remonte plus haut qu'il n'était descendu.

Les cieux, longtemps fermés, se rouvrent sur la terre
Afin d'y déverser l'onde qui désaltère
La soif de vérité, de justice et d'amour.
La fleur naît où poussaient des épines arides,

L'esclave est réjoui dans ses caveaux humides ,
Et l'univers reprend l'éclat des premiers jours.

Quel siècle , parmi ceux que le temps fit éclore ,
Peut te dire : « Je fus témoin de ton aurore ,
O rayon incréé de l'éternel soleil » !
Verbe , Fils engendré par la divine essence ,
Les esprits et les corps sont nés de ta puissance ;
Toute création sortit de ton conseil.

Et de ce haut sommet ton amour ineffable
Descend pour revêtir notre argile coupable !
D'où peut venir l'honneur qui nous est octroyé ?
Si le ciel a voulu pacifier la terre ,
Sans sonder plus avant le fortuné mystère ,
Rendons grâce au Seigneur du céleste envoyé.

Il naît dans Éphrata , marqué par les Prophètes ;
Une étable est le temple où commencent ses fêtes ;

C'est là que , déposant son sublime fardeau ,
La Vierge d'Israël adore , la première ,
Sur un autel formé d'un reste de litière ,
Le Prince de la gloire et du monde nouveau.

Des esprits descendus des sphères bienheureuses ,
Semant la vaste nuit de traces lumineuses ,
Chantent : « Gloire au Très-Haut et paix au genre humain » !
Ce n'est point le palais où la richesse abonde ,
C'est la tente du pâtre inconnu dans le monde
Qui reçoit la faveur du message divin.

Et , du Messie ayant annoncé la venue ,
L'hymne révélateur remonte vers la nue ;
Et , croyants , les bergers laissent là leurs troupeaux :
Ils s'en vont vers l'Enfant des grâces souveraines ,
Et contemplant Celui qui doit briser nos chaînes ,
Pleurant emmaillotté dans de pauvres drapeaux.

Enfant, ne pleure point; dors, et que sur ta tête
N'ose pas de longtemps éclater la tempête;
De ta naissance encore ignorant le pourquoi,
Le monde indifférent méconnaît ta lumière;
Mais, découvrant ta pourpre un jour sous ta poussière,
Les peuples subjugués reconnaîtront leur roi.

Car l'Ange écartera les pierres de ta voie;
Ta parole au tombeau fera lâcher sa proie;
L'œil éteint, sous ton doigt, recevra la clarté;
Tu seras le bâton des pénibles voyages,
Un guide dans la nuit pour la raison des sages,
O Dieu de la misère et de l'infirmité!

Décembre 1860.

POUR UNE PREMIÈRE COMMUNION.

A ce festin où l'innocence
Est puissante auprès du Seigneur ,
Qu'une prière pour la France
S'élève du fond de ton cœur !

Le Seigneur est tout ce qui reste
D'un effroyable éboulement ,
Et peut seul , dans la nuit funeste ,
Diriger notre aveuglement.

Que sa loi nous réconcilie ;
Sans elle , la paix n'est qu'un nom.
Le malheur de notre patrie
Vient de ce fatal abandon.

Que le riche et le prolétaire
S'unissent dans la charité ,
Car nous sommes tous , sur la terre ,
Indigents par quelque côté.

Chacun d'eux fait le sacrifice ,
Auquel le Seigneur le soumet :

L'un a le poids de l'édifice ,
L'autre les tourments du sommet.

Leur destin est de vivre ensemble.
Lorsqu'un ouragan prend l'essor ,
S'il est vrai que la base tremble ,
La cime tremble plus encor.

Prie , afin que rien ne divise ,
Ce que Dieu voulut réunir ;
Pour éloigner la convoitise
Des biens qui sont sans avenir.

Que ton âme approche avec joie ,
De ce seuil du divin séjour ,
Mystère où la raison se noie
Dans les abîmes de l'amour.

Que ta foi de rien ne s'étonne !
Elle pourra tout obtenir.
Et cette fête , où Dieu se donne ,
Sera ton plus doux souvenir.

Mai 1849.

NOTRE-DAME D'AFRIQUE.

Non, tu ne chantas point une hymne aventureuse :
Toutes les nations t'appellent bienheureuse ,
Mère que l'Éternel donne à l'humanité.
Tous les recoins du monde et tout le cours des âges
Se peuplent à l'envi de tes saintes images ,
Et bénissent ton sein du fruit qu'il a porté.

C'est maintenant le tour de la terre africaine.
La rapine et le meurtre en faisaient leur domaine ;
Mais voilà que la France y montre ses drapeaux :
Dans le nid du vautour la colombe repose !
Enfants du Christ , vendus comme une vile chose ,
N'invoquez plus la mort pour soulager vos maux !

Des tributs infamants tombent par la conquête ;
Ceux qui les acquittaient peuvent lever la tête.
Qui soumettait au joug le subit à son tour ;
La joie éclate au sein des îles enivrées ;
Du poids de ces forbans les mers sont délivrées ,
Et les rumeurs des flots ont fêté ce beau jour.

Fils du triste Orient , bénissez vos défaites.
La Vierge des douleurs , pour les changer en fêtes ,
Élève vers le ciel ses bras libérateurs.
Pour la Mère de Dieu venez la reconnaître :

Abjurez l'imposteur , et prenez le bon Maître ,
Le Maître qui se donne à tous ses serviteurs.

Place dans votre esprit , place à la Providence !
Rejetez dans la nuit qui lui donna naissance
Le dogme avilissant de la fatalité !
L'homme en vous grandira, sous un plus grand symbole.
Croyants , des vrais croyants écoutez la parole :
L'âme perd sa nature avec sa liberté.

Et , s'il faut qu'au bienfait se mesure l'offrande ,
O filles d'Ismaël , votre tâche est plus grande :
Dépouillez vos jardins pour ses sacrés parvis !
Marie est un trésor de grâces souveraines.
Captives jusqu'ici , pour commander en reines
Elle vous dotera de son sceptre de lis.

Et vous , déjà pourvus de la sainte lumière ,
Consacrez une obole au nouveau sanctuaire.

Chaque pierre y priera pour que le Rédempteur
Du règne de Satan délivre ce rivage ,
Change en soc nourricier les fers de l'esclavage ,
Et fasse du vaincu le frère du vainqueur.

Mais la France surtout, la France plus qu'une autre
Doit offrir ses trésors et son cœur à l'apôtre
Qui voue , afin d'y voir perpétuer nos droits ,
A la Reine du ciel cette terre d'Afrique ,
Souvenir glorieux et présent magnifique
Qu'en partant pour l'exil lui laissèrent ses rois.

SUR LA MORT DE LOUIS XVIII.

Non , ma Muse , ô Louis , d'une douleur vénale
N'assiégera pas ton cercueil :
L'indépendance est son orgueil ;
Elle est pauvre , mais virginale.
A tout bonheur dépossédé ,
A toute vertu dépouillée

Elle offre ses faveurs ; d'un encens

Elle ne s'est jamais souillée

Je n'ai reçu de tes bienfaits

Que ma part du bonheur que ton âme

Dispensait à tous les Français

Non, ma Muse, ô Louis, d'une douleur

N'assiégera pas ton cercueil

L'indépendance est son ornement

Elle est pauvre, mais virgine

Et qui, dans ce triste concert

Ne pleura dans son cœur la perte de

Et l'opulence et la misère

Des temples du Seigneur les portiques

L'étendard des guerriers incliné vers

Tout proclamait l'effroi dans nos murs

La France avait perdu son

SUR LA MORT DE LOUIS XVIII.

Et la nuit du tombeau luttera vainement
Contre les rayons de sa gloire.

A réparer nos maux par le ciel destiné ,
Il a rempli sa tâche ; et son heure dernière
Est comme le triomphe au bout de la carrière
Le trépas , au but fortuné ,
A surpris sur son front les palmes souveraines
Et ses royales mains laissent tomber les couronnes
Lorsque son char est couronné.

Il peut rendre au Seigneur compte de sa vie
Les peuples du poids de sa gloire
Ne furent jamais fatigués ;
Sur des décombres subjugués

La patrie est heureuse et libre par ses lois.
Il meurt , il a conquis ce que son cœur désire :
Car la victoire des bons rois ,
C'est le bonheur de leur empire.

Sa mort fut pour tous un malheur.
Les voix des factions s'imposèrent silence ,
Et tous les enfants de la France
Furent frères par la douleur.
Et la douleur qui t'entourne
Justifie , ô Louis , l'encens qu'à ta couronne
Les cœurs reconnaissants offraient, pendant tes jours...
Des rois vraiment aimés les tombeaux ont toujours
Plus de courtisans que leur trône.

Mais que vois-je ? de ton cercueil
Un rayon lumineux blanchit la nuit immense ;
J'entends le cri de l'espérance
Qui domine le chant de deuil :
« Sacrés gardiens du sanctuaire ,

Éteignez ces pâles flambeaux !
Achevez la triste prière ,
Recouvrez ces mânes royaux.
Et vous , phalange de héros ,
Otez l'emblème funéraire
De la lance de vos drapeaux !

Ne pleurez plus la mort du chef de la patrie ;
Car la mort ne le vaincra pas.
Loin de déplorer son trépas ,
Faites des souhaits pour sa vie !

Il s'endormit aux funèbres parvis ;
Il va se réveiller dans la magnificence ,
Brillant et jeune de puissance ,
Sous la colombe de Clovis !

O mort ! il brave ta furie :
Il ne relève pas de toi.

Notre glorieuse patrie
N'est jamais veuve de son roi.
Elle l'a vu contre la tombe
Toujours défendu par la loi.
Ce n'est que l'homme qui succombe ;
Le chef royal est immortel.
En vain de ton sceau tu les marques ,
La famille de nos monarques
Est comme un monarque éternel !

A QUELQUES AMIS DE NIMES

QUI AVAIENT SOUSCRIT

POUR M. DE LAMARTINE.

La gloire que les hommes se donnent réciproquement passe vite , et la fin en est pleine de tristesse. (IMITATION DE J.-C.)

Ruisselants de sueur et couverts de poussière ,
Enflammez vos coursiers du geste et de la voix ,
Arrivez avant tous au bout de la carrière :
La palme tôt ou tard sèchera sous vos doigts.
Que de jours douloureux pour un moment de fête !
Jamais le sol mouvant sous le char du vainqueur

N'a si souvent changé le triomphe en défaite :
Une couronne au front est une épine au cœur.

Je ne sais quelle rouille atteint les noms célèbres ;
La nuit semble accourir à tout éclat trop fier.
Ainsi l'astre du jour se couvre des ténèbres
Que ses rayons brûlants font monter de la mer.
L'encens que reçoit l'homme est-il donc un blasphème ?
Ce culte attende-t-il aux droits du Créateur ,
Pour que l'autel humain s'écroule de lui-même ,
Que la couronne au front soit une épine au cœur ?

Que d'aigles , affrontant les sphères radieuses ,
Descendus comme un plomb des hauteurs de leur vol !
Et, sous l'œil réjoui des haines envieuses ,
Que de fils de l'aurore étendus sur le sol !
L'histoire des grandeurs est une nécropole.
Quel doigt pourra compter , dans la funèbre horreur ,
Les morts suppliciés par leur propre auréole ?
Une couronne au front est une épine au cœur.

Regardez , celui-là n'est qu'un tronc dans sa bière ;
Sous le talon du crime il fut jugé trop haut.
Égaré dans la nuit d'une fausse lumière ,
Son peuple l'envoya du trône à l'échafaud.
Ceux-ci pleurent , au fond des lugubres chapelles ,
Leur poussière livrée au vent profanateur ;
Et , jusque dans le sein des ombres éternelles ,
La couronne à leur front fut épine à leur cœur.

Cet autre fit coucher des tigres en colère
Aux pieds de la justice et de l'humanité ;
Et , le danger passé , ne reçut pour salaire
Que les lâches dédains de la servilité.
Ce vieillard mendiant , mais roi de l'harmonie ,
Aveugle illuminé du jour intérieur ,
A servi de jouet aux marchands d'Ionie :
La couronne à son front fut épine à son cœur.

Ce soldat fut puni d'avoir sauvé l'empire ;
Ce chantre, avant sa mort, mourut dans sa raison :
Le triomphe ne fut décerné qu'au délire.
Ce nocher donne un monde, et reçoit la prison !
Combien peu de sommets, sous l'éclat de la neige,
Ont connu le soleil sans fondre à sa splendeur.
C'est presque avec regret que la gloire protège.
Une couronne au front est une épine au cœur.

Seigneur, qui sondera ces terribles mystères ?
Serait-ce que la mort saisis l'être isolé,
Que l'homme en s'élevant divorce avec ses frères,
Et que, s'il vit plus grand, il vit en exilé ?
Dans le vide orgueilleux des heures inquiètes,
Il voudrait ressaisir ce qui lui faisait peur,
Cet Éden de l'oubli perdu par ses conquêtes :
La couronne à son front est épine à son cœur.

O Toi , qui , réparant de mortelles ruines ,
De la nuit de l'étable à celle du tombeau
Passas , portant la ronce à tes tempes divines ,
Et dans ta main suprême un sceptre de roseau ,
Ouvre un coin de ton ciel à celui qu'on renomme ;
Afin que ses désirs soient selon sa grandeur.
O mon Dieu , prends pitié de la gloire de l'homme !
La couronne à son front est épine à son cœur.

Vous connaissez celui que nomme mon silence.
Ses chants furent jadis des ailes pour les miens.
Vous qui m'avez aidé dans ma reconnaissance ,
Poètes , orateurs , magistrats , citoyens ,
Puisqu'à l'astre souffrant votre âme est favorable ,
Que celui qui bénit l'assistance au malheur
Fasse mentir en vous ce refrain lamentable :
Une couronne au front est une épine au cœur.

PRESSENTIMENT.

Les cieux ne sont point satisfaits ;
Attendons-nous encore au triomphe des crimes ;
Car le sang de tant de victimes
Pèse encor moins que nos forfaits.

Le Seigneur a , dans sa bonté
Mis d'un côté le poids de notre iniquité
De l'autre , toute sa clémence
Et sa clémence , hélas ! ne l'a pas

Au délire effrayant qui du peuple
Au déplorable orgueil où tout est
Le Seigneur de nous se sépare
L'arc de sa vengeance es

Dans nos querelles intestines
Nous vîmes s'effacer tout vestige
Et demandez ce qu'il advient
A ces tombeaux , à ces ruines

PRESSENTIMENT.

Il prodigue la gloire à quiconque l'outrage ,
L'ignominie à qui te sert.
Il semble , hélas ! malgré ta parole immortelle
Que la vérité sainte arrive à son déclin ,
La piété marche à sa fin ,
Et les vertus , à côté d'elle ,
Suivent en deuil même chemin.

Partageant sa splendeur ainsi que sa détresse
Des douleurs de l'autel le trône doit périr.
La mer populaire le presse ,
Ses flots séditieux vont bientôt l'assaillir.
En vain sa chute , un jour , enfanta nos misères
Le passé n'a plus de leçon ,
Et des asiles funéraires
Le cri plaintif est un vain son.

A porté la santé des bourreaux de ses pères ,
Et salué ces temps prospères
Où les lois s'armaient de poignards ;

Et l'impie honoré marche la tête altière !
Et , sur ses jours passés appelant la lumière
Comme sur des titres d'honneur ,
Pour avoir la publique estime ,
Il se prévaut de son erreur ,
Quelquefois même de son crime !
Et ce peuple aveuglé qu'il pousse dans l'abîme
Le nomme son libérateur.....
Il ignore , nourri de mensonge et de haine ,
Et dédaigneux des droits qui lui furent offerts ,
Que les peuples sans frein travaillent à leur chaîne ,
Et que la servitude est fille des enfers.

Mets un terme à tant de démence !
Rends , ô mon Dieu , la raison à la France ;
Rends les sujets au souverain.

Tu peux sceller leur alliance ,
Car tous les cœurs palpitent sous ta main.

Les lis, plus d'une fois sauvés par un prodige,
D'un céleste secours éprouvent le besoin :
Sur ce sol ébranlé viens raffermir leur tige,
Car la tempête n'est pas loin !

Que l'effort du méchant soit comme ce nuage
Qui de son aspect sombre épouvantait les airs ,
Mais dont les flancs , avortant de l'orage ,
N'ont lancé que de vains éclairs.

PENDANT UN ORAGE.

FRAGMENT.

Brisez sous mon esquif vos crêtes mutinées ,
Flots des mers ! je suis sans émoi.
Après avoir subi de pareilles journées ,
L'orage est un calme pour moi.
Je suis d'une cité qui compte , en ses annales ,
Bien plus de tempêtes que vous ;

Dont le moindre aquilon de deux ligues rivales
Soulève le bouillant courroux.
Auprès des cris poussés par son peuple en délire
Et du sol où posent ses murs ,
Votre mugissement est le son d'une lyre ,
Et vous êtes fermes et sûrs.

Salut , vents africains qui soulevez cette onde !
Peut-être avez-vous caressé
Ce drapeau qui triomphe où les peuples du monde
Voyaient leur orgueil abaissé.
On proscrit sa couleur et presque sa victoire ;
Celui dont la main l'a planté
Est promis aux bourreaux , victime obligatoire
Pour calmer un peuple irrité.
La capitale a dit , en trois sanglantes fêtes :
« Chassons le prince : il a trahi ! »
Et partout le despote aux huit cent mille têtes
Est aveuglément obéi !

Où fleurissaient les lis, où tonna l'aigle altière ,

Enfant des célestes séjours ,

Étend péniblement son aile casanière

L'hôte bourgeois des basses-cours !

Car, troublé dans ses eaux, le fleuve populaire

A fait remonter son limon

.

Ainsi donc Turcaret, déchainant ses esclaves ,

De la France a changé le sort !

Et l'aune a triomphé de ce glaive des braves

Dont l'univers frémît encor !

Glaive vainqueur, hier des rives africaines

Agrandissant le sol français !

Tant le ciel a placé, dans les choses humaines ,

Les chutes auprès des succès.....

.
 , . . .

Mais voilà que des mers la rage est suspendue.

O ma nef, regagnons les bords !

Le tonnerre, muet dans l'immense étendue ,

N'accompagne plus nos accords.

De livides vapeurs, reste impur de l'orage

D'un mourant éclair sillonné ,

Sur le soleil couchant tombent , comme l'outrage

Sur un monarque détrôné.

La nuit vient, mais au loin étincelle le phare ;

Car, de tout temps, l'homme voulut

Faire briller aux yeux de quiconque s'égare

Une lumière de salut.

Du phare des esprits la base est menacée :

La raison à la raison luit ;

Comme si l'Océan où flotte la pensée

Était sans tempête et sans nuit !

Seul monument debout au milieu des ruines

De l'espace intellectuel ,

Vainement l'homme insulte à tes clartés divines :

Leur règne doit être éternel.

Qui pourrait mesurer la profondeur des ombres ,

Si tu venais à t'éclipser?

Quels décombres naîtraient du sein de tes décombres ,

Si l'on pouvait te renverser !

Août 1830.

A UN ORATEUR DE LA DROITE.

(FRAGMENT.)

Basile a trop longtemps vécu de calomnie ,
Et, souillant notre honneur de son ignominie ,

(1) Dans la séance de la Chambre des Pairs du 26 mars 1841 (Discussion du projet de loi sur les fortifications de Paris), *M. Persil* ayant développé longuement cette idée: « Le parti légitimiste sait parfaitement qu'il ne peut revenir que par l'étranger », *M.* le mar-

Ameuté contre nous les instincts abrutis.
 Assez et trop longtemps le mépris du silence
 Avait du misérable enhardi l'insolence ;
 Il devait recevoir tes nobles démentis.

Le drôle , de mensonge enténébrant l'histoire ,
 Défiait la lumière et croyait à sa gloire.
 Et certes , il pouvait s'enfler d'un juste orgueil :
 Il avait , aux rumeurs de ses sourdes tempêtes ,
 Vu , dans moins de trois jours , découronner trois têtes ,
 Et changer du vieux roi la victoire en écueil.

Et depuis , amusant toute oreille niaise
 Du *Domine salvum* ou de la *Marseillaise* ,

quis de *Dreux-Brézé* s'élança à la tribune pour protester : « On a parlé d'un prétendant qui pourrait se trouver dans les rangs de l'étranger ; eh bien ! au nom de ce prince... » Il fut interrompu par des cris violents : A l'ordre ! Il essaya une nouvelle protestation : « Au nom du parti que je représente dans cette chambre... » La parole lui fut retirée. (V. *le Moniteur* du 27 mars 1841 , p. 769-770.)

Dinant de la couronne et soupant des faisceaux ,
Il s'engraissait , au prix de la France épuisée ;
Et , sûr de l'engouement de la foule abusée ,
Il avait en trépied transformé ses tréteaux.

Et , poussant jusqu'au bout l'astuce de son rôle ,
Il voyait s'élever , au bruit de sa parole ,
Ces murs , préservateurs d'un terrible retour ;
Mais , aux sons éclatants de ta voix franche et pure ,
Cet ignoble Amphion a perdu la mesure ;
La peur d'être connu nous le montre au grand jour.

Le reptile blessé siffle malgré lui-même ;
Son instinct le trahit. Dans sa douleur extrême ,
Il aigrit son venin afin de se venger ;
Et , ne pouvant trouver de plus atroce injure
Que de nous accuser de sa propre nature ,
Il nous fait désireux du joug de l'étranger !

Ah ! quand l'honneur français saigne par chaque pore ,
Quand son glaive scellé de dépit se dévore ,
Qu'à l'autel de la peur sont voués nos drapeaux ,
Quand de nos demi-dieux les ombres désolées ,
Lorsque descend la nuit , quittant leurs mausolées ,
Viennent pleurer autour de nos arcs triomphaux ;

Quand cet immense deuil n'est que leur propre ouvrage ,
Je conçois les clameurs de dépit et de rage
Qu'à ton verbe puissant poussèrent les pervers.
On eût dit que , du haut des célestes domaines ,
Afin d'aiguillonner les éternelles haines ,
Le nom du Christ était tombé dans les enfers !

Ah ! tant de lâcheté ne sut que trop comprendre !
Le nom pur et sacré que tu leur fis entendre
A ces cœurs corrompus devait être odieux !
Les Bourbons ! nom d'amour , de gloire et d'espérance !

Car l'on ne peut trouver que l'honneur de la France
En remontant le cours de leurs nobles aïeux.

Que la fortune fût pour eux bonne ou fatale ,
Chevaliers couronnés , à leur âme royale
L'amour du nom français ne fit jamais défaut ;
Il était leur courage au milieu des batailles ,
Leur patrie en exil , leur orgueil à Versailles,
Et leur consolateur au pied de l'échafaud.

Tu fis bien. Quand la honte amène à la fortune ,
S'écarter et gémir est d'une âme commune.
Afin de ressaisir ses destins triomphants ,
Va , la France ouvrira ses yeux à la lumière ,
Et voudra , sans tenir compte de leur bannière ,
Tôt ou tard autour d'elle avoir tous ses enfants !

Ce jour se lèvera. Tout noble cœur l'implore.
Mon Dieu , que mes regards puissent en voir l'aurore ,

Pour qu'à mes chants d'amour j'ajoute un chant de plus !
Votre main bénira cette sainte victoire ;
Car nul orgueil humain n'en souillera la gloire,
Et l'on n'y comptera ni vainqueurs ni vaincus !

A MONSIEUR VILLEMAIN.

Dans le monde moral , le croyant sait combien
Tout s'enchaîne : l'esprit ne peut faire du bien
 Sans d'abord s'en faire à lui-même ;
Votre verbe , déjà si richement doté ,

* A l'occasion de sa brochure intitulée : *La France, l'Empire et la Papauté, question de droit public.* Paris, 1860.

En passant à travers la divine clarté,
En a pris la splendeur suprême.

Il a troublé la nuit des sinistres oiseaux
Et des loups amaigris qui flairent les tombeaux,
De tout ce qui vit de rapines,
De tout ce qui s'engraisse au métier de Judas,
Et gagne des honneurs en couvrant de crachats
Les fronts saignants sous des épines.

Vous avez du bon droit relevé l'étendard,
Et celui de l'esprit, qui trainait au bazar;
Et, devant l'enfer qui l'abhorre,
Justifié l'anneau du Pontife romain,
Qui s'attache à celui que Dieu tient à sa main,
Où tout ici-bas tient encore.

Et vous avez appris aux stupides typhons,
Infimes ou puissants, sérieux ou bouffons,

Qui le salissent de leur bave ,
Ce que serait le monde un jour , si cette voix
Manquait , pour proclamer la sainteté des lois ,
Dernier refuge de l'esclave ;

Ce qu'il en adviendrait , si , suivant leur désir ,
Cette île de salut venait à s'engloutir
Sous l'océan qui l'environne !
Asile où le malheur est toujours innocent ,
Où reposent les fronts dont la foudre , en passant ,
Brûla la palme ou la couronne !

Jamais , de la justice ô généreux vengeur ,
Jamais si grand combat n'a montré si grand cœur ,
Ni tranquillité plus sublime :
Tel , d'un glaive trempé dans les ondes du ciel ,
En un calme divin , le radieux Michel
Tient sous lui l'Ange de l'abîme.

Et le Seigneur déjà , dans l'arsenal des cieux ,
A placé votre plume , instrument glorieux ,
 Auprès des armures célèbres ,
Qui , des sacrés parvis éloignant les pervers ,
En défendant la croix ont sauvé l'univers ,
 Penché sur ses vieilles ténèbres.

19 janvier 1860.

A MONSIEUR FR. GUIZOT. *

Nimes de ses enfants a revu le premier ;
De son vieil écusson le glorieux palmier
A , de joie et d'orgueil , reverdi de lui-même ;

* Cette pièce est adressée à l'homme revenu aux doctrines du droit, et qui souvent, dans ses écrits, a su rendre justice à l'Église catholique. (*Note de J. Reboul.*)

Car votre renommée entre dans nos splendeurs ,
Roi par l'esprit , tombé des civiques grandeurs
Sans rien diminuer de votre diadème.

Impérissables sœurs de nos débris romains ,
Où des siècles passés sont écrits les destins ;
Vos œuvres , dévoilant les effets et les causes ,
Des empires sauvés , des empires perdus ,
Avec la même voix aux peuples suspendus ,
Rediront désormais les fastes grandioses ;

De climats en climats , l'art civilisateur
Semant sous son flambeau le jour consolateur ,
Rendant le joug plus doux aux nations moins rudes ;
Et , pour ombre au tableau , les peuples au déclin ,
Comme un coursier sans mors , courant de l'Aventin
Dans les honteux sentiers des grandes servitudes ;

Ces âges d'équinoxe , où des souffles mortels
Font sous les pieds divins vaciller les autels ,
Où la justice n'est qu'une vaine formule ;
Ces terribles combats où , tout étant détruit ,
Même pour le vainqueur la victoire est sans fruit ,
Où tous veulent s'asseoir sur un trône qui brûle ;

Toute la profondeur de ces enseignements
Qu'inflige le Très-Haut , avec de longs tourments ,
Aux peuples amoureux de frivoles doctrines ,
Où le doute de l'âme a tué le remord ,
Où l'on pare de fleurs les portes de la mort ,
Où l'on boit en riant à l'Esprit des ruines ;

Puis le soleil chrétien versant , sous ses rayons ,
Une séve nouvelle aux vieilles nations ,
Et rendant par la foi la raison plus féconde ;
Astre qui doit survivre aux astres ennemis ,

Que nul n'effacera du ciel où Dieu
Car tout sent que sa mort serait cel

Oui , tout sent que sa mort serait la
Ceux-là mêmes qui font de superbe
Pour le déshériter du temps et de l
Tout en le combattant craignant d'
Savent , sans l'avouer , dans le fon
Qu'il n'est rien ici-bas qui pût pre

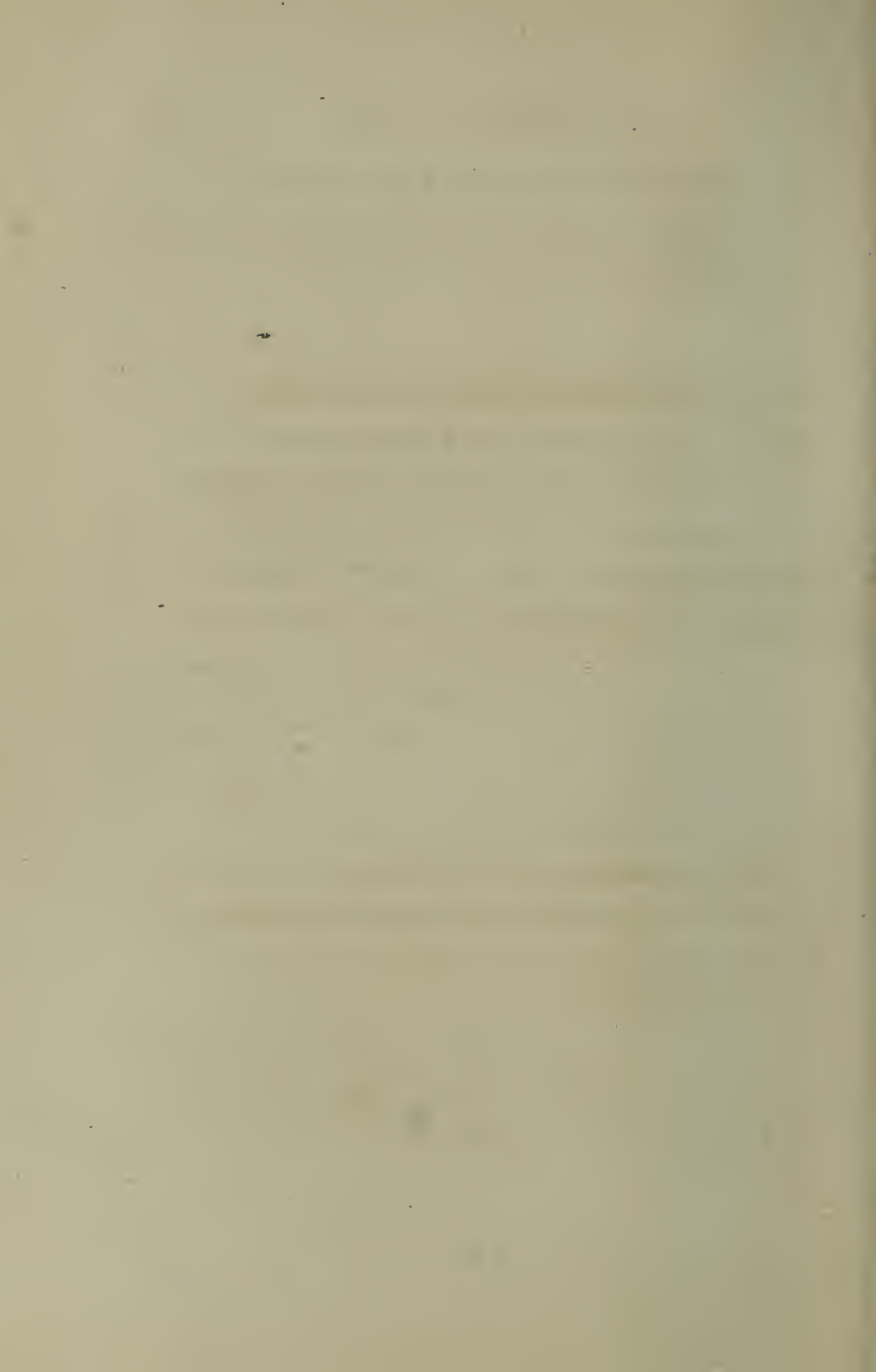
Puis , après le tableau de ce long d
Grandes ombres au règne ou serein
Qui vont dans le néant s'engloutir
Du fond des temps passés revenan
Dont l'orgueil est rebelle à tout di
Afin de conjurer des angoisses sup

A MONSIEUR FR. GUIZOT.

Mais l'oiseau ne saurait suivre l'aigle en son vol
Et ma faiblesse aspire à retoucher le sol
Où votre bienvenue a fait un jour de fête.

Né sous ce ciel serein , miroir de votre esprit
Maître , que votre nom reste à jamais écrit
Sur ces temples dont Rome a paré notre empire
Vous , qui du penser grave avez reçu le don
Où pourriez-vous , ailleurs , trouver un Panthéon
Où grandeur plus austère ait laissé son empire

Av



A MADEMOISELLE RACHEL.

Rêve de Phidias, envolé de l'Attique
Et tombé parmi nous sous le nom de Rachel ,
Nom déjà constellé dans l'olympé tragique ,
Et qui doit y briller d'un éclat immortel !

Marbre du Parthénon, création divine ,
Dis-nous qui te dota du souffle inspirateur ,
Mit toute émotion au fond de ta poitrine ,
Afin d'en embraser l'âme du spectateur ?

Et ce délire , enfant de l'ardente déesse ,
Et ces coupables vœux , et ces brûlants remords ,
Qui désertent du jour les clartés vengeresses ,
Et redoutent la nuit de l'empire des morts.

Et l'amour , s'exhalant dans toute son audace ,
Qui , s'irritant encore en face du dédain ,
Et voyant dans un cœur qu'un autre a pris sa place ,
Cherche et trouve un vengeur dont il maudit la main.

Cet autre, encor plus grand, plus noble, plus immense,
Plus énergique encor au milieu de son deuil ,

Qui, du monde asservi devant la vengeance ,
Des foudres de ses vœux pousse Rome au cercueil.

Et ces affections sans profane délire ,
Loin du monde des sens allumant leur flambeau ,
Nœuds formés par l'hymen , brisés par le martyre ,
Pour mieux se rallumer au delà du tombeau.

Espoir, pitié, terreur, esquisses grandioses ,
Types qu'un goût sévère asservit à sa loi ,
Nobles sensations de tes lèvres écloses ,
Plaisir de ce que l'homme a de plus grand en soi !

Pour retremper l'esprit, combats, fille sublime !
De tout glaive qui dort la rouille éteint le feu.
Que ta ferveur pour l'art de plus en plus s'anime !
C'est l'amour le plus grand après celui de Dieu.

Toi, dont nul désaccord n'a profané l'oreille,
Toi que notre Racine a nourri de son miel,
Enfant, que, dans son vol, les serres de Corneille
Exposent palpitante à tous les feux du ciel,

Tu dois trouver mes vers sans éclat et sans nombre :
Je ne suis qu'un barbare à mon instinct réduit ;
Mais, de la nuit qui vient si j'ai respiré l'ombre,
J'ai voulu saluer l'étoile qui nous luit.

LA JUSTICE DIVINE.

Comme le feu du ciel qui, rasant la prairie ,
Déracine, dévore en son rapide essor ,
Les germes bienfaisants qui prodiguent la vie ,
Et ceux qui recèlent la mort ,

Ta colère , Seigneur , ici-bas déployée ,
Ta colère n'est donc qu'un aveugle courroux !
Comme l'iniquité , la vertu foudroyée
Doit-elle en ressentir les coups ?

Que dis-je ? Ce mortel , à ton nom si farouche ,
Qui consume ses nuits en coupables festins ,
Voit mille voluptés , au sortir de sa couche ,
Lui sourire , tous les matins .

Il foule en paix la terre où dorment ses victimes ;
Ses jours sont un objet d'horreur et de désirs ,
Un délice , un opprobre , une chaîne de crimes ,
Une guirlande de plaisirs .

Et cet infortuné qui , plein de foi , t'implore ,
Veilli dans les bienfaits qui te gagnent les cœurs ,

Sur son triste chevet n'attend jamais l'aurore ,
Que les yeux humides de pleurs !

Et les regards tournés vers ce ciel qui l'abuse ,
Il croit qu'un jour ami va luire sur son sort ;
Mais son attente est vaine , et ta main lui refuse
Jusques au bienfait de la mort.

C'est ainsi qu'égarée à sa lueur factice ,
Ma raison criminelle , en sa témérité ,
A cent fois blasphémé , Seigneur , de ta justice
La patiente éternité.

Insensé ! j'oubliais que , même si le crime
Voit ici-bas le sort ployer à son orgueil ,
Tu peux , dispensateur du ciel ou de l'abîme ,
Atteindre au delà du cercueil.

Dans le court intervalle où son règne s'enferme ,
L'homme , tyran d'un jour , se hâte de punir :
A ses ressentiments la tombe met un terme ,
Les tiens possèdent l'avenir.

Mais que de fois , foulant ses bases ébranlées ,
Brises-tu sur la terre un coupable bonheur !
Tous ces flots pervertis des races écoulées
Sont sillonnés de ta fureur.

Malheur, faible ou puissant , malheur à qui l'excite !
Soit que des temps futurs elle arrive à pas lents ,
Soit que , vautour rapide , elle se précipite
Sur l'aile fougueuse des vents.

Superbe Babylone, une main redoutable
A tes prospérités fermera le chemin ;

Le prophète a parlé , sa bouche irrévocable
A laissé tomber ton destin :

« La coupe où tu fais boire un peuple de victimes
Va recevoir pour toi des sucres plus dévorants ;
Et l'immense carquois que remplissent tes crimes ,
S'épuisera sur les enfants.

« Sion reprend l'éclat de ses splendeurs antiques ,
Et, rejetant sur toi les rigueurs de son sort ,
Sion , à qui tes fils demandent des cantiques ,
A préparé ton chant de mort.

« Et mon œil cherche en vain , perfide enchanteresse ,
L'espace criminel que ceignirent tes murs :
Une équité terrible a , selon sa promesse ,
Pesé sur leurs restes impurs. »

Où s'élance , grand Dieu! ce monarque barbare?
Protectrice du peuple échappé de ses fers,
Scrait-ce aussi pour lui que l'onde se sépare?
Foulera-t-il le fond des mers ?

Israël voit pâlir ses tribus éperdues ;
Mais ton bras sur la mer est étendu ! Soudain
Les eaux , en murs sauveurs dans les airs suspendues ,
Ont senti le poids de ta main.

Tes fils sont délivrés ; et l'aurore suivante
Verra leur oppresseur , ses coursiers , ses soldats ,
Dispersés par les flots , apporter l'épouvante
Aux rivages de ses états.

Cet autre , dévoré du besoin de détruire ,
Verra-t-il son orgueil échouer contre toi ?

Son orgueil indompté te dispute l'empire
Et te menace de sa loi.

Son glaive , disait-il , égalait ton tonnerre ;
Il était le fléau de ta divinité ,
Et son char en roulant imprimait à la terre
Une éternelle aridité.

Il s'avance , et sous lui se fane et sèche l'herbe ;
Des décombrés sanglants ont signalé son cours ;
Mais à peine il s'assied , triomphant et superbe ,
L'abîme a réclamé ses jours.

Dirai-je par tes feux les villes dévorées ?
L'onde , premier fléau de l'antique univers ?
Au son victorieux des trompettes sacrées ,
Les remparts brisés dans les airs ?

Et l'Ange parcourant les tentes ennemies ,
De l'horreur de la nuit enveloppant ses pas ,
Et de Sennachérib les cohortes impies ,
Se réveillant dans le trépas ?...

Mais quoi ! faible mortel, d'une bouche profane ,
Je justifie ici la vengeance des cieux !
Sais-je jusqu'à quel point elle approuve ou condamne
Notre néant audacieux ?

De ce doute , Seigneur , mon esprit se tourmente ;
D'un invincible effroi je me sens terrassé.
Enfant de mes couleurs, le tableau m'épouvante ;
Je tremble de l'avoir tracé.

Ta justice est terrible , éternelle , équitable ;
Et , téméraire Osa , doutant de son destin ,
Je viens , pour soutenir sa base inébranlable ,
D'avancer ma débile main !

1827.

LA CHUTE.

Quand l'Être incréé, créant l'être ,
Eut anéanti le néant ;
Quand le serpent se fit connaître
A l'allure de l'Océan ;
Quand , dans son regard formidable ,
De ses crins inondant le sable ,

Le lion terrible éclata ;
Quand , dans son ardente souplesse ,
Feu qui se plie et se redresse ,
Le tigre se manifesta ;

Quand la baleine , dans l'abîme
Essayant ses premiers efforts ,
Des vagues rejeta la cime
Écumante loin de ses bords ;
Lorsque l'aigle , à l'aile étendue ,
Des cieux parcourut l'étendue ,
Et que de l'Orient vermeil
L'éléphant admirant la pompe ,
Baissant et relevant sa trompe ,
Salua le premier soleil ;

Le Seigneur , content , dit à l'homme :
« Miroir où je suis reflété ,
Tous les sujets de ce royaume
Accompliront ta volonté :

Sous l'œil de ton intelligence ,
De ceux qu'a créés ma puissance
Les fronts seront humiliés ;
Et les monstres les plus sauvages ,
Comme les flots vers leurs rivages ,
Viendront se rouler à tes pieds.

« Pour cette autorité complète ,
Je ne t'impose qu'une loi :
Si la nature est ta sujette ,
Souviens-toi que je suis ton roi. »
Dieu fut fidèle à sa promesse ;
Mais l'homme , en sa fatale ivresse ,
Succombe à l'excès du bonheur ,
Et sa criminelle pensée
Conçoit l'espérance insensée
De briser le joug du Seigneur.

Aussitôt la voûte éternelle
Perd une part de ses splendeurs ;

La terre , endurecie et rebelle
Ne produit que par les labeurs ;
L'Océan connaît la tourmente ;
La mort dans son germe fermente ,
Et flatte son vaste appétit ;
Et , dans un lointain rouge et sombre ,
Sous des trépignements sans nombre ,
Le sol de l'enfer retentit.

De son odorante demeure
Par l'Archange réprobateur
L'homme proscrit s'assied et pleure !
Il sonde sa chute en son cœur ;
Et , voyant comme elle est profonde ,
Il lève les yeux sur le monde ,
Comme un vagabond inconnu ;
Puis , replié dans sa tristesse ,
Il se tâte , et sent sa faiblesse ;
Il se regarde , et se voit nu.

Plus de colombes familières ,
Pour rendre son réveil plus doux ;
Plus d'amis aux longues crinières ,
Qui viennent lécher ses genoux .
Rugissant de peur ou de rage ,
Tout a pris un autre langage .
Devant ce roi de l'univers ,
Ses sujets ne veulent plus l'être ,
Et mettent entre eux et leur maître
L'espace immense des déserts !

Décembre 1834.

LA COLÈRE DE DIEU.

L'ouragan s'est levé, l'éclair luit, le ciel tonne.
Les peuples dans la joie en ont été surpris ;
Une voix a crié : « Je suis le vent d'automne ,
Et malheur aux rameaux flétris !

« Je livre les mortels à leurs propres vertiges ;
Car j'ai vu trop longtemps chacun de mes prodiges
 Accueilli d'un sourire amer.
Qu'une seconde fois la terre soit déserte ,
Et que les nations accourent à leur perte ,
 Comme les fleuves vers la mer !

« Vous avez honoré ce que ma loi condamne ;
Vous avez remplacé , par un culte profane ,
 L'éclat de mes jours solennels.
Mais la terreur étend ses ailes sur vos têtes ;
Vous imaginiez-vous , insensés que vous êtes ,
 Vivre en paix , étant criminels ?

« Ma voix vous avertit dès votre premier crime ;
Vous l'entendiez encore au chemin de l'abîme ,
 Vous l'entendiez sur son penchant.
Mais , sourds à mes bontés , de votre indépendance

Vous vous réjouissiez , semblables à l'enfance
Qui joue avec un fer tranchant.

« Un jour , le sang parut sur vos mains obstinées ;
Et dès lors , prévoyant toutes vos destinées ,
Trembla votre superbe orgueil ;
Et , premiers dévoués dans le commun naufrage ,
Les plus grands d'entre vous ont changé de visage
Et pris des vêtements de deuil.

« De vos fêtes de nuit les lumières pâlisent ;
Au front des conviés les roses se flétrissent ,
Et l'on voudrait sourire en vain.
De noirs pressentiments nul ne peut se défendre ;
Les chansons du plaisir ne se font plus entendre ,
Et la tristesse est dans le vin.

« Le sol épouvanté se meut sous Babylone ;
Et , serrant ses trésors , l'opulence abandonne

La ville de la volupté.

Nulle voix ne s'entend sous ses vastes portiques ;
Et le regard ne voit , dans ses places publiques ,
Qu'une effrayante nudité.

« Mais des champs de la mort la poussière s'élève ;
Comme un long météore étincelle le glaive
Sur la ligne des bataillons.

Les coursiers et les chars vont labourer la terre ,
Le sang l'humectera ; le deuil et la misère
Seront les fruits de vos sillons.

« Et qu'on ne pense pas , évitant ma vengeance ,
En d'autres dieux que moi plaçant sa confiance ,
Trouver la paix dans l'avenir !
Car je ferai durer ces sanglantes folies ,
Jusques à ce qu'enfin , ô terre qui m'oublies ,
Tu retrouves mon souvenir ! »

A MADAME

LA COMTESSE DE CHAMBORD.

Puisqu'on ne sait quel vertigo
Est venu mettre l'embargo
Sur nos vœux et sur nos prières,
Quand l'an va se renouveler,
Un vieux Nimois fera parler
Le ciel, les arbres et les pierres.

Voici d'abord les compliments
De ces antiques monuments
Dont la contrée est embellie ,
Contrée où le géant romain ,
Avec l'empreinte de sa main ,
Fit une sœur à l'Italie.

Puis ceux de ces rians coteaux
D'où le vin descend à ruisseaux ;
Ceux des oliviers du vieux Nîmes
Retentissant de la chanson
Où le nom sacré de Bourbon
Revient si souvent dans les rimes !

Car , parmi nous , les cœurs vivants
Ne tournent pas à tous les vents ;
Et , malgré le siècle où nous sommes ,
Pour le droit et la royauté

Les petits ont leur loyauté ,
Et le peuple a ses gentilshommes.

Mais surtout recevez les vœux
D'un soleil chaud et généreux
Qui des hivers brave l'empire ,
Les vœux de ce beau ciel d'azur
Qui deviendrait encor plus pur ,
S'il pouvait , un jour , vous sourire !

Oui, Madame, il vous sourira !
Le Seigneur nous exaucera ;
C'est pour nous chose manifeste...
Mais , hélas ! Blondel se fait vieux ,
Et les pleurs qu'il sent dans ses yeux
L'empêchent de dire le reste.

Des pleurs, en un moment si doux !...
Non , non , Madame ! à vos genoux ,

(Si Dieu veut qu'avant je succombe)
Je jure qu'en ce jour heureux ,
Malgré la mort et tous ses nœuds ,
Je serai vivant dans la tombe !...

En attendant , à notre Henri ,
Qui ne fut jamais plus chéri ,
Faites promesse solennelle
Que nous préférerions cent fois
Gratter la terre avec nos doigts
Que manger d'un pain infidèle !

LA SÉRÉNADE.

Les heures de la nuit s'écoulaient en silence ,
Le sommeil sur mes yeux avait passé sa main ,
Les bruits du jour mouraient dans mon intelligence ,
Afin de faire place à ceux du lendemain.

Quand soudain , à travers le lin de ma fenêtre ,
J'entendis de vos chants l'hommage harmonieux ;
Le poète éveillé cherche à se reconnaître ,
Et pense au saint patron qu'il avait dans les cieux.

Soyez bénis , amis. Pour l'artiste et pour l'homme ,
Il est doux d'être aimé par ceux de son pays ;
Car l'amitié souvent fuit le seuil qu'on renomme ;
Ceux qui semblent briller sont les premiers trahis.

Si je devais vos vœux à mon peu de mérite ,
S'il est vrai que la gloire ôte l'affection ,
Puisse Dieu conserver la mienne bien petite ,
Et ne daigner jamais l'augmenter d'un rayon !

Je préfère à l'éclat d'une palme funeste,
Cet heureux demi-jour dont nul n'est effrayé,
Sur ma terre natale un laurier bien modeste,
Mais dont l'ombre a toujours place pour l'amitié.

25 juin 1847.

DU SYSTÈME ÉGALITAIRE.

ÉPITRE A M. M***

I

Non , cette égalité , qu'on érige en doctrine ,
Ce n'est point dans le Christ qu'elle a son origine ;
Le père en est Satan , prince des envieux.
On donne à l'Évangile un sens fallacieux.
Ami que je combats et que pòurtant j'estime ,
Ces rêves sont pour toi la vérité sublime ,

Je le sais ; et ton cœur , adoptant le niveau ,
Croit voir sur les petits lever un jour nouveau.
Aussi je ne viens point accuser ta droiture ,
Mais à ta bonne foi dévoiler l'imposture
Qui surprit ta raison d'une fausse équité.
Juge si , dans ces vers , je dis la vérité.

II

L'orgueil offre souvent un singulier problème :
Il se croit généreux , en se servant lui-même ;
Mais , si nous regardons dans le fond de leur cœur
La fibre qui les rend complices de l'erreur ,
Ce n'est que le désir de commander aux autres
Qui de cette utopie enfante les apôtres.
Le bien mal réparti les afflige ici-bas :
Ils jettent l'anathème aux trésors qu'ils n'ont pas.
Après en avoir fait l'expérience amère ,
Peuvent-ils , entre nous , croire à cette chimère ?
Le bon sens rougirait de se prendre avec eux ;

Se taire cependant deviendrait dangereux.
Lorsque l'ambition les flatte et les conseille ,
Les ventres affamés ne sont pas sans oreille.
Promettant de guérir d'inguérissables maux ,
L'absurde a trop souvent dressé des échafauds.
Si pour eux la raison est la règle suprême ,
Eh! bien soit , raisonnons et discutons leur thème.
Quel monument , du jour où le monde naquit ,
Durable , sur leur plan a-t-il été construit ?
Quelle fleur , quel soleil et quelle créature
Ont la même splendeur et la même mesure ?
Écrit comme une loi de la divinité ,
Le mode hiérarchique est dans l'immensité.
Qu'il contrarie ou non la superbe ou l'envie ,
C'est à ce prix qu'il faut payer l'ordre et la vie.
Que faire contre un joug où le ciel nous soumet ?
L'obélisque ne peut avoir qu'un seul sommet.
Si nous devons subir l'action souveraine ,
L'amour ne vaut-il pas cent fois mieux que la haine ?
Et si , pour vivre en paix , il n'est que ce moyen
Pourquoi du révolté faire un bon citoyen ,
Et jusques à l'abus prêcher l'indépendance ,

Quand le monde s'en va faute d'obéissance ?
Et que , grâce aux affronts faits à l'autorité ,
Le despotisme est presque une nécessité ?
L'orgueil peut remonter le rocher de Sisyphe ,
Énumérer les torts du prince et du pontife :
Sans ces deux grands appuis , il ne peut rien fonder.
Quel homme , au nom de l'homme , a-t-il pu commander ?
Il faut que , pour nous faire à quelque discipline ,
Dieu domine toujours celui qui nous domine.
L'homme à l'homme est semblable , et point du tout égal.
Maudit soit le sophiste et son venin fatal !
Ces vérités étaient au peuple familières ;
Il a fallu la nuit de toutes nos lumières
Afin que son bon sens , qu'on pouvait invoquer ,
Ait cessé de les croire et de les pratiquer.

III

Et , s'il nous faut juger la doctrine par l'homme
Et l'œuvre par la foi , chacun de nous voit comme

Des débris d'un naufrage ils savent profiter !
Pauvres , sur l'Aventin ils sont prêts à monter ;
Mais , lorsqu'à leur profit ils ont joué leur rôle ,
Le philanthrope change et dément sa parole.
Oh ! combien j'en ai vu d'honnêtes citoyens ,
Qui détestaient plutôt les moines que leurs biens ,
Engraisés des trésors enlevés à l'Église ,
Délaisser à leur seuil le pauvre sans chemise ;
Et , dans l'avare instinct du nouveau possesseur ,
Refuser cet épi que l'on doit au glaneur !
Les riches ne sont plus ceux qu'ils aiment à mordre ;
Les voilà désormais ardents amis de l'ordre.
Convertis à César , on voit tous ces Brutus
De la liberté seule invectiver l'abus ,
Par la mort ou l'exil punir la multitude
Dont les cris affamés troublent leur quiétude.
Comblés de tous les biens , dans leur satiété
Ils n'ont plus d'appétit que pour leur vanité ,
Et cèdent la plupart à ce désir comique
De vouloir s'allier à quelque race antique ,
D'avoir des petits-fils qui seront des marquis ,
En payant tout cela par des biens mal acquis.

Oui, l'ayant mille fois tournée en ridicule ,
L'austère démocrate aime la particule.
Du rire de Nicole il se moque à son tour ,
Et sort enfagoté dans un habit de cour.
Il singe , avec les gens de petite naissance ,
Cette civilité pleine d'impertinence
Que quelques hobereaux , contre toute raison ,
Croient être de bon goût et de bonne maison.

IV

Pour de pareils Jourdain pourra-t-on jamais croire
Qu'un peuple ait renié sa glorieuse histoire ;
Mis , pendant soixante ans , l'Europe dans l'effroi
Et payé leurs galons de la tête d'un roi ?
Et que devient l'État , avec cette milice
Remplissant le sénat et les cours de justice ,
Exigeant des vertus qu'ils n'ont su que trahir ?
Comment à leurs décrets pourra-t-on obéir ?
Je hais les lieux communs d'une aveugle colère ;

Je sais que chaque époque a sa part de misère ;
Je ne blâme point ceux qui peuvent s'amender :
Un repentir sincère a droit de commander.
Mais la fourbe, sur l'or et les honneurs perchée ,
Trouble la conscience au devoir attachée.
Je n'ai pour le passé point de regret non plus :
Trop de bons éléments s'y trouvaient corrompus.
Toute chose en durant s'use et change de forme ,
Et l'abus renaissant appelle la réforme.
Les seigneurs libertins demandant à grands cris
La pièce où Figaro les couvrait de mépris ;
Le sophiste échappant aux rets de la justice ,
Grâce à quelque ministre en secret son complice ;
Les soupers de d'Holbach , où l'amour et le vin
Faisaient du Dieu vivant le bouffon du festin ;
Comtesses raffolant des plus folles chimères ,
Et consultant Rousseau sur le devoir des mères ;
Abbés dans les salons débitant des bons mots ,
Quand l'autel sous la sape exhalait des sanglots :
Tout ce monde jugé, dont le triste délire ,
Au moment de sa fin, ne trouvait que le rire ,
S'il revenait jamais , me conviendrait fort peu.

Pour un siècle pareil je n'ai jamais pris feu ;
Mais je n'aime pas mieux les dieux qu'il a fait naître ,
Olympe dont Mercure est le souverain maître :
Ces trafiquants de mots , ces affreux charlatans ,
Docteurs en droit public et prophètes du temps ,
Qui , sous le bon plaisir servi par la police ,
Trouvent quatre-vingt-neuf en parfait exercice ;
Et sur de vieux curés qui ne leur disent rien
Font acte de courage et de bon citoyen.
Que de cruels colons , formés en république ,
Étendent le cancer de l'esclavage antique ;
Qu'un peuple tout entier , sur son propre terroir ,
Expire par la faim et par le désespoir ;
Que la mort , à Cayenne , en silence moissonne ,
Nul bruit accusateur ne sort de leur trombonne ;
Mais à pleine poitrine on les entend crier
Pour de pauvres martyrs repus jusqu'au gosier ,
Et dont ils ont souvent partagé la pâture
Au banquet de la bourse et de la fourniture.
Ah ! ce qui me confond et me met en courroux ,
C'est qu'ils trouvent encor des dupes parmi nous.
Aujourd'hui , j'ai voulu te les faire connaître ;

Tu vas , dans ta candeur , t'en affliger peut-être.
Je n'en conclus pas moins à demander pour toi
Des autels et des dieux plus dignes de ta foi.

BOUTADE.

Heureux qui, naviguant sur la mer littéraire,
Abandonne sa voile au souffle populaire;
Qui, de l'esprit du jour servile adulateur,
Écrit d'après son siècle et non d'après son cœur.
Il ira, sans péril acquérant la victoire,
Amarrer son vaisseau dans le port de la gloire,

Tout œuvre qu'il consomme est un œuvre parfait ;
Les applaudissements précèdent ce qu'il fait.
L'ouvrage qu'il médite enchante *la Pandore* * ;
Il adore son siècle et son siècle l'adore.

On brûle , pour qu'il soit honoré d'un fauteuil ,
De voir un des quarante habillé d'un cercueil.
Jusqu'au sixième ciel on porte son mérite :
Il chante , c'est Homère ! il écrit , c'est Tacite !
Que dis-je ? le pouvoir , qu'il fronde en ses écrits ,
Jaloux de partager l'engouement de Paris ,
Veut le récompenser d'avoir suivi l'ornière ,
Et d'un ruban de pourpre orne sa boutonnière.

Mais malheur à celui dont le génie altier
Oserait se choisir un contraire sentier !
Hélas ! moi , j'en ai fait la triste expérience :
Pauvre diable oublié dans un coin de la France ,
J'eus des rêves de gloire et d'immortalité ;
Qui n'a pas , dans sa tête , un grain de vanité ?

* Journal littéraire de l'époque.

Paris (je me disais), Paris! voilà ta sphère ,
L'éden délicieux de la gent littéraire!
Là, sur le moindre écrit , chaque lecteur accourt :
On achète Viennet , on comprend d'Arincourt ,
De tout rimeur gascon on berce la sottise ,
Et Baour est prisé bien plus qu'il ne se prise.
Cinquante Bavius , de la foule adorés ,
Ne vont à l'Institut qu'en carrosses dorés.
Azaïs et Cousin voient , du haut de leurs chaires ,
L'auditeur s'étouffer pour ouïr leurs chimères ;
Et l'orateur Dupin , dont les discours savants
Ont fait bâiller la France en ses représentants ,
Est mis en parallèle avec celui de Rome ;
Bref , tout nain littéraire a brevet de grand homme.
Eh ! bien , s'il est ainsi , me disais-je , partons !
La gloire pour ma muse aura quelques festons.
S'il faut broyer du noir , je pourrai , comme un autre ,
De la nouvelle école infatigable apôtre ,
Estropiant Schiller dans ses plus beaux endroits ,
Me moquer d'Aristote et de toutes ses lois ;
Et , pour voir au plus tôt mon œuvre mise en scène ,
En des vers adressés aux gens de Melpomène ,

Passer du juste éloge à l'adulation ,
 Et ramper, pour ma gloire, aux pieds d'un histrion.

.

Qui pourra se charger de mon apologie ?
 Les journaux , me dit-on , ou Sainte-Pélagie.
 Attaquez le pouvoir. Un arrêt contre vous ,
 Les imprimeurs demain seront à vos genoux.
 Aujourd'hui le talent se mesure à l'audace ;
 C'est par un tribunal qu'on arrive au Parnasse.
 Lemaire * , sans cela , languirait oublié ,
 Et l'Hermitte ** en voiture irait encore à pié.
 En un mot , pour fixer l'attention publique ,
 La sellette vaut mieux qu'un siège académique.

1826.

* Cauchois-Lemaire , alors rédacteur du *Constitutionnel*.

** M. de Jouy , auteur de *l'Hermitte de la Chaussée d'Antin* , *l'Hermitte en province* , etc.

AU XVIII^e SIÈCLE.

Adorable farceur ,
.
.
.

Lorsque ta main traça, sur une table d'hôte ,
L'évangile du ventre et celui de l'orgueil.

Eh bien ! chacun de nous s'est fait sa propre idole ;
Nous avons oublié, croyants de ton symbole ,
Pour celle du dîner la cloche du Saint Lieu.
Notre esprit s'est moqué de la nuit du mystère ;
La déesse Raison a régné sur la terre ,
Et , pour lui faire place , on a délogé Dieu !

Quel sourire moqueur ce nom de Dieu provoque !
Mathieu Garot instruit et gouverne l'époque ;
C'est à lui maintenant qu'il faut se confier.
Le temple d'autrefois était plein d'imposture ;
Il n'est plus qu'un autel , celui de la Nature ,
Et c'est là seulement qu'il faut sacrifier.

Pour défendre son culte , aux feux de l'incendie ,
Nous avons , en sabots , joué la tragédie.
Un sabre dissipa ces jeux désobligeants ;
Et , passé le péril , tout se mit en goguette :

Chacun recommença de boire à sa « Lisette »,
Et de remercier « le Dieu des bonnes gens ».

A ces tristes écarts les croyants firent grâce.
Du sang qui la souillait débarbouillant ta face,
Nous t'avons de nouveau replacé sur l'autel.
Enrôlés sous ton nom, tous les dupeurs d'oreilles
Suspendaient l'univers au bruit de tes merveilles,
Et ton règne ici-bas semblait être immortel.

Le blasphème élégant égayait toutes choses,
Et déridait le front des Mécènes moroses.
Horace, en habit noir d'un ruban constellé,
Voyait couler le vin et les femmes sourire;
Et, quoique la routine enfin en ait pu dire,
Le monde à peu de frais se trouvait consolé.

Mais la tempête encore a délié son outre :
Le tapage d'Eole en casquette de loutre

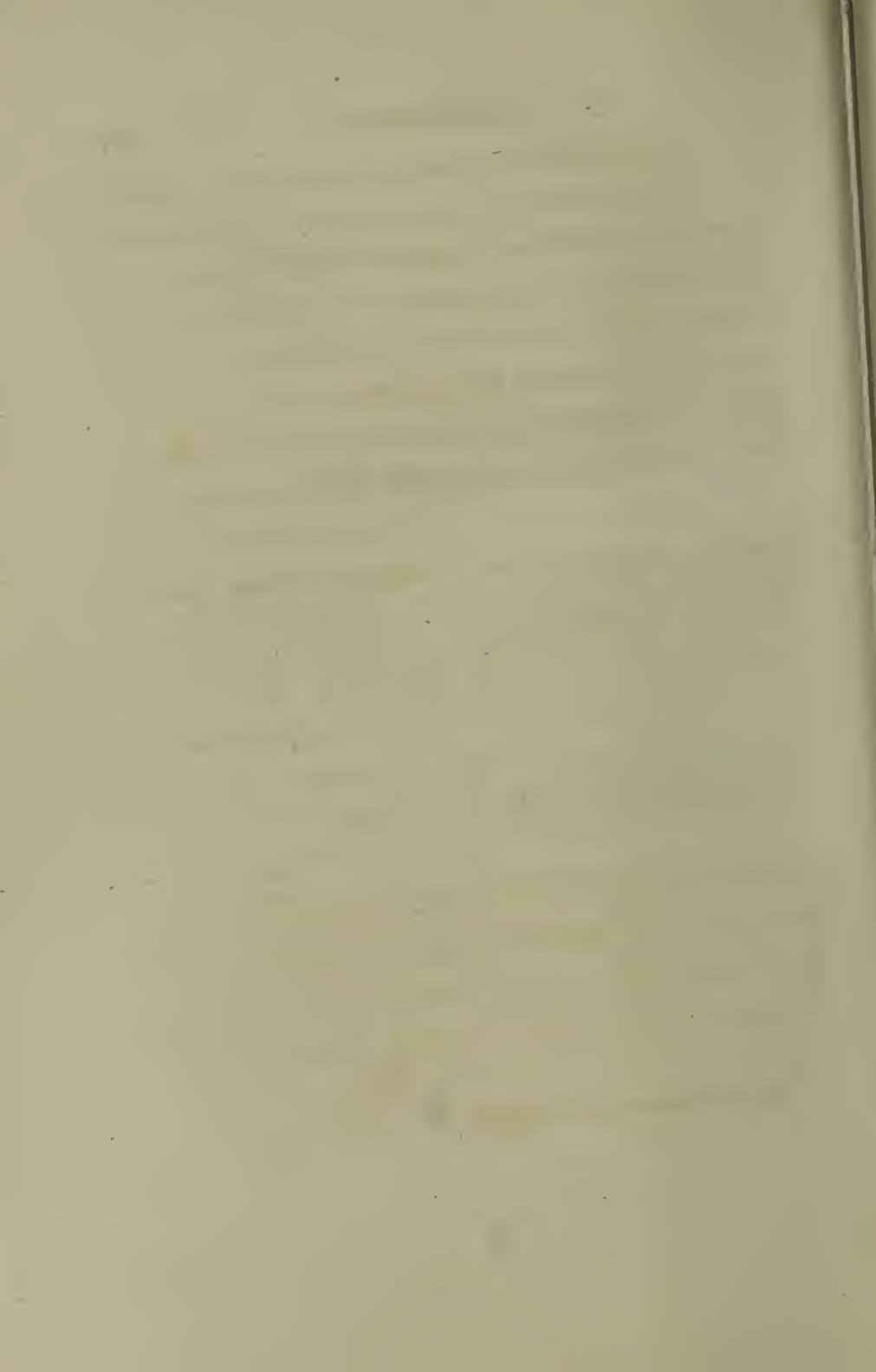
Impose le silence aux refrains du Caveau.
Ce qui tourne à la broche est encore en litige ;
Pour partager le rôl comme la loi l'exige ,
La blouse à l'habit noir impose son couteau.

Le sophiste repu maudit le mauvais drille ;
Le bourgeois libertin pleure sur la famille ;
Le grand voleur commence à trembler du petit ;
La panse par la panse hélas ! est menacée ;
Autour de la marmite à demi renversée ,
La crainte de la diète a tué l'appétit.

O Dieu des esprits forts, Dieu des muses légères ,
Le vent du doute aussi passe sur tes mystères !
Ton étoile pâlit , et ton ciel tourne au noir.
Momus reste muet , Cupidon est de glace ,
Les Ris sont abattus , Bacchus fait la grimace ,
Et trouve dans sa coupe une odeur d'abattoir.

Le monde t'a choyé , tant que tu l'as fait rire ;
Mais il voit maintenant où tu vas le conduire ,
Cocher de corbillard sous l'habit d'Arlequin.
Après ton char à banc cahoté dans la boue ,
Déjà l'on n'entend plus d'autre voix qui te loue
Que le rebut d'alcôve ou du pays latin.

Tombés de chez d'Holbach dans le bouge insalubre ,
Tes grelots agités n'ont plus qu'un son lugubre ;
Ton masque s'est ouvert par la sueur du bal ;
Tu bois le dernier coup de ton vin de campêche ,
Ta chandelle s'épuise et brûle la bobèche ,
Et l'éternelle nuit attend ton carnaval !



A BASQUE,

COURTIER DE VIEUX MEUBLES ET MARCHAND D'OBJETS D'ART *.

On m'a dit que quelqu'un t'avait monté la tête
Sur la mauvaise odeur du nom de *Proxénète*,
Et que l'on t'a fait voir une horreur dans ce mot :
Le tour est d'un méchant, d'un farceur ou d'un sot.

* Voir les *Traditionnelles*, p. 303.

Quoique plein de raison , ton esprit sans culture
Connaît peu les secrets de la littérature ;
Et, partant, ne saurait jamais s'imaginer
Qu'un mot d'un sens scabreux puisse se détourner.
Par le ton général qui règne dans l'ouvrage ,
Et par ce qu'il reçoit de tout son entourage.
Alors comment sortir de l'étrange embarras
De me justifier d'un crime qui n'est pas ?

Crois-moi , je n'aurais point flâné dans ta boutique ,
Si je ne l'avais sue honorable et pudique ;
Car , afin de tromper des moments ennuyeux ,
J'ai souvent visité ton bazar curieux.
J'ai fait sur chaque objet d'indolentes études ,
Vu ce que la fortune a de vicissitudes ,
Et , de la crémaillère au casque du héros ,
Écouté par l'esprit tous les muets propos.

Non , tes profits n'ont point de source criminelle.
Nul ne sait mieux que moi quelle est ta clientèle :

Ce sont des Roméos, honnêtes libertins,
Qui ne passent les nuits qu'avec de vieux bouquins,
Et qui, pour en parler dans les académies,
A de jeunes tendrons préfèrent les momies;
Garçons sur le retour, ou maris assidus,
Contre d'autres écarts je les crois défendus.
Ils sont bien amoureux, mais d'une autre manière:
Ils ne brûlent jamais que pour Vénus en pierre,
Ou pour quelque ferraille, habit de chevaliers,
Du temps où les tailleurs étaient des serruriers.
J'en sais qui, pour revoir une emplette nouvelle,
Se lèvent avant l'aube, armés d'une chandelle,
Et, pour la contempler encore à leur réveil,
Viennent se rendormir d'un paisible sommeil.
J'en connais qui l'ont dû l'extrême jouissance
D'augmenter leur trésor d'un melon en faïence,
Et qui, pour faire à tous partager leur bonheur,
Présentaient leur trouvaille à chaque visiteur.
Eh bien! quoique arrivant à des ardeurs si vives,
Qui pourrait censurer ces voluptés naïves?
Ainsi je le répète, ami, calme tes sens:
Les amours que tu sers sont des plus innocents.

REVUE DE LA VILLE DE NIMES EN 1854.

A M. PÉROUSE,

RÉCEMMENT NOMMÉ MAIRE DE NIMES.

I

Il se trouve des gens d'un étrange acabit :
Ils manquent de chemise et font un bel habit !
Nous avons un peu trop imité cette allure ;
Nîme expie aujourd'hui ses écarts en parure.
A force d'élever des monuments nouveaux ,
Les vieux sont délaissés et tombent en lambeaux.

Vers un progrès ronflant marchant en écrevisses ,
Nous mettons en oubli les plus urgents services.
L'épargne à nos neveux pourrait coûter fort cher.
D'un système pareil le résultat est clair :
Rien ne vit ici-bas sans entretien. — Pérouse ,
La cité pour l'édile est comme une autre épouse ;
Tu seras bon mari. La tâche sans éclat
Peut rebuter un goût superbe et délicat.
Tes devanciers , trop prompts à toute belle chose ,
Ont pris la poésie et t'ont laissé la prose ;
Mais n'importe ! accomplie , aux yeux de l'avenir
L'œuvre restera belle et te fera bénir.
Puis , si le vers illustre autant qu'un édifice ,
En poète gascon , je t'offre mon office.

II

Songe de prime abord que , pendant tout l'été ,
L'eau , même pour la soif , manque à notre cité.
Une solution semble toujours prochaine ;

Mais , depuis soixante ans , c'est la même rengaine.
Nous avons , il est vrai , les fleuves de Pradier ,
Mais notre linge encor se lave en un borbier.
Aussi bien , l'étranger rit de notre incurie.
Ou a fait , sans chevaux , une belle écurie.
De l'esprit de parti fais taire la rumeur :
Que le bienfait promis cesse d'être menteur.
Lorsque de toute part le bien-être s'étale ,
Subirons-nous sans fin le tourment de Tantale ?

III

Nimes est le pays des extrêmes en tout :
On n'y voit pas toujours la sécheresse d'août.
Il faudrait élargir la gueule des cloaques.
Il arrive parfois que , de Noël à Pâques ,
Il pleut à dérider tous nos marchands de vins ,
A faire des Nimois autant de veaux marins.
On ne saurait alors s'engager sur nos places ,
A moins d'être muni de sabots ou d'échasses.

Fais réparer ce sol , complice des fléaux ,
Dont l'inégalité garde les flaques d'eaux ;
Mais renonce au caillou , véritable torture ,
Qu'on soupçonne inventé par quelque pédicure.
On songe au macadam ; mais j'aimerais mieux voir
L'asphalte remplacer l'argile du trottoir ,
Argile qu'on défonce en la saison humide
Pour doter les piétons d'un mortier plus liquide ,
Tous les ans , — c'est l'usage antique et solennel.
Le fait est inouï , mais je fais un appel
A ceux qui , comme moi n'ayant pas de voiture ,
Vont dans le tilbury de « monsieur de Chaussure » . *

IV.

Puis , ce sera le tour de ces restes romains ,
De la ville moderne illustres parchemins ;
Il faut , contre le temps qui marche et qui les mine ,
Retarder tant qu'on peut leur complète ruine.

* Expression nimoise.

Un indigne abandon laisse tout à vau-l'eau ;
L'auguste amphithéâtre est un grand Rambuteau.
On voit même , en dehors de nos fêtes publiques ,
Un peuple très-peu sain inonder les portiques.
L'agent municipal a peine à tenir loin
Le passant qu'aiguillonne un importun besoin.
Qui n'a vu ce brave homme , ardent à son service ,
Rôder comme un cerbère autour de l'édifice ,
Et , dans son désespoir , menacer du bâton
Le délinquant , surpris à son dernier bouton ?
Que désormais le fer ou la fonte protège
Le colosse sacré contre un tel sacrilège !
Il faut , il faut surtout que , dans l'intérieur ,
L'architecte promène un regard scrutateur.
Le ciment en poussière est réduit par la pluie ;
Le gradin sous son poids sent la voûte qui plie ;
Le vivace figuier plonge dans les parois
Sa racine , qui fend la pierre de ses doigts.
Quand le vent y gémit , quand la chouette y pleure ,
Que de fois , en rentrant , le soir , dans ma demeure ,
N'ai-je pas entendu de ces éboulements
Qui sont pour nos consuls des avertissements ,

Et présagent le jour où , funèbre vestale ,
La mort peut consterner la fête triomphale ?

V

Une autre urgence encor : ce bijou précieux ,
Basilique , forum , temple mystérieux ,
Dont nul savant n'a pu définir la nature ,
En jardin suspendu change sa couverture.
Chaque tuile a sa plante ; et la chaude saison
Brûle , sans l'extirper , la darter de gazon.
Que la truëlle , allant de rigole en rigole ,
Lui fasse , comme on dit , « la toilette espagnole ».

* La Maison-Carrée.

VI

Mais , puisque nous voilà devant ce muséum ,
Objet de tant d'écrits , de tant de *Te Deum* ,
Je voudrais qu'il subît quelques métamorphoses.
Un muséum n'est fait que pour les belles choses ;
Il doit être interdit au bric-à-brac grossier.
Aux Mécènes du cru ne va pas te fier.
De tout autre marché le marché d'art diffère ;
On donne toujours trop d'une chose ordinaire.
Je désire , en un mot , aux yeux de tout venant
Rendre le contenu digne du contenant ,
Et montrer , en n'ouvrant la porte qu'à des maîtres ,
Que les fils sont en tout dignes de leurs ancêtres.

VII

Si tu veux, de ce pas nous irons visiter
Le Jardin qu'on s'obstine à ne point fréquenter,
Trop rapproché qu'il est peut-être de la ville;
Car un peu de fatigue au bonheur est utile.
Je ne sais quoi nous fait remettre au lendemain
Le facile plaisir que l'on a sous la main.
Il faut, là, remonter à des temps séculaires
Pour savoir si l'on a réparé quelques pierres,
Si jamais le vernis passa sur le contour
De ces grilles où règne un air de Pompadour;
Tant la tôle ou le fer ont amassé de rouille,
Depuis que la rosée ou l'averse les mouille!
Aussi tout dégringole et tout est ruiné;
Les vases sont fendus, les déesses sans nez;
Pan, manchot, a perdu sa flûte bocagère;
Le sein de la Diane est rongé par le lierre;
Et les groupes joufflus de ses jeunes amours,

Par la mousse couverts , semblent de petits ours.
On laisse des canaux souiller les ondes pures
De débris de vieux pots et de vieilles chaussures ;
Même on y voit parfois flotter , la corde au cou ,
Le cadavre d'un chien ou celui d'un matou.
Les perrons en débris voient s'en aller leurs dalles.
On croirait le Nymphée encor sous les Vandales ;
C'est au point que souvent on demande au gardien
Si l'ouvrage est moderne , ou bien s'il est ancien.
Ici, plus qu'autre part , si toujours on diffère ,
Au lieu de réparer , il faudra tout refaire.

VIII

On devra supprimer au plus tôt ce lavoir , *
En été plein de vase et dégoûtant à voir ,
Ce produit saugrenu d'un conseil imbécile ,

* Ce lavoir vient d'être supprimé pour faire place au square élégant dessiné par M. H. Révoil.

Qui met une barrière à notre tour de ville.
Ce projet ne saurait déplaire qu'aux Courbets
Qui viennent s'accouder , au haut des parapets ,
Pour ouïr des gros mots, et voir, dans tout leur lustre,
Des mollets féminins arrondis en balustre.

IX

Au bout du Petit-Cours , une île de maisons
Où l'on vend de vieux fraes, débris de garnisons ,
Où l'on ferre au dehors quelque vieil attelage ,
Donne à ce boulevard un aspect de village.
Il faudra quelque jour , si l'on a de l'argent ,
Acheter tout entier ce quartier indigent ,
Le raser jusqu'au sol , et puis mettre aux enchères
Un terrain qui serait repeuplé par Feuchères ;
Ou bien, en le laissant ouvert de toutes parts ,
Qu'on en fasse une annexe à notre Champ de Mars ;
Voisin de la caserne , il serait fort propice ,
A passer la revue ou dresser la milice.

X

Il est des carrefours , au cœur de la cité ,
Qui jamais du soleil n'ont connu la clarté.
Des lépreuses maisons les façades ventruës
Menacent les passants engagés dans ces rues.
Là , le haillon empreint de l'oubli du moutard
Décore la fenêtre et pend en étendard.
La nuit y peint le sol d'arabesques étranges ;
De tant de poésie Hugo serait aux anges !
Chacun a sa manière et pense à sa façon ;
Moi , j'aimerais mieux voir la sape du maçon ,
Dans le pâté moisi de ces vieilles mesures ,
Pratiquer sans pitié de larges ouvertures.
Horreur du locataire et miné des souris ,
Le vieux Nimes ne peut se sauver qu'à ce prix.
On dit que , sans toucher aux caisses communales ,
On accomplit ailleurs ces œuvres capitales ;
Que , pour le bien public aventurant son or ,

Plus d'un bon financier y doubla son trésor. ,
 Sans vouloir rien ici trancher à l'étourdie ,
 C'est encore un projet qu'il faut qu'on étudie.

XI

Tu connais ce vieux cloître aux vivres consacré ,
 Où Mars en casque à mèche et servant d'Honoré **
 A fait son magasin et son laboratoire ,
 Et prépare le pain gagné par la victoire.
 Cet humble bâtiment, privé de tout décor ,
 A l'air d'un tourlourou dans un état-major :
 Afin que son aspect cesse de faire tache ,
 Il faudrait lui donner épinards et panache ,
 C'est-à-dire piliers , portiques et fronton ,
 Ainsi qu'en sont pourvus ses voisins de haut ton.

* La Manutention militaire, établie dans l'ancien couvent des Capucins.

** S. Honoré, patron des mitrons.

XII

Ouvrant à l'étranger le seuil de l'Esplanade ,
Je voudrais voir , au bout de chaque balustrade ,
Deux sphinx qui montreraient, sur leurs croupes assis ,
Qu'un souvenir d'Égypte est dans notre pays :
Avec notre écusson en bronze sur leur base ,
La conquête du Nil se lirait sans emphase .
Cela ne serait point un banal ornement ;
Ce serait notre histoire écrite en monument .
Ce sphinx compléterait la place sans rivale ,
Qui donne à notre ville un air de capitale .

XIII

Je voudrais te donner quelques autres avis ,
Mais j'ai peur de changer cette épître en devis .
Cependant souffre encore ici que je t'indique

Un abus déjà vieux et qui devient chronique.
Pour donner large espace au vieux cirque romain ,
On avait chèrement déblayé le terrain.
Je le revois masqué , mais d'une autre manière :
Les maisons sont de bois , au lieu d'être de pierre.
Sur cette même place en proie au baladin ,
Je tolère les jeux qui barrent le chemin ;
Mais je n'y puis souffrir celui de l'arbalète ,
Dont la balle vous fait une bosse à la tête ,
Au lieu d'aller toucher le grenadier au cœur
Qui proclame en tombant le numéro vainqueur.

XIV

.
.

Au bout de l'avenue , où le chemin de fer
Débarque ses convois avec un bruit d'enfer ,
Chaque fois que le ciel laisse choir un orage ,
La fange au voyageur vient barrer le passage.
C'est parfois un marais d'où montent des brouillards ;

On prétend qu'en hiver on y chasse aux canards!...
Mais, laissant de côté toute plaisanterie,
Le quartier est affreux, grâce à notre incurie.
Pour trouver l'omnibus, les filles d'Albion
Ne sauraient préserver les bords de leur jupon,
Sans montrer, au milieu d'une place publique,
Ce que cache au regard la pudeur britannique.
J'ai peur que leurs maris, qui commandent partout,
Ne vous forcent un jour d'y construire un égout.
Il faut les prévenir; leur superbe caprice
Agit souvent ailleurs avec moins de justice.

XV

Quand l'eau ne manque pas, fais munir d'arrosoirs
Les balayeurs semés le long de nos trottoirs;
Ils ne font que changer la poussière de place;
On la soulève à flots, notre habit la ramasse.
Tu défendrais par là l'intérêt du fermier
Qui laisse par chacun emporter son fumier;

Mais, de brosseur chez moi remplissant seul l'office,
Je suis las, pour ma part, d'un pareil bénéfice.

XVI

Si l'on pouvait saisir les délits clandestins,
Je te dénoncerais ces horribles gamins
Dont les bandes, la nuit, en parcourant les rues,
Charbonnent nos maisons de choses incongrues :
Hiérogamme impur, que l'œil des polissons
Épelle cent fois mieux que nos Champollions.
Le guet s'attirerait des concerts de louange,
S'il pouvait empoigner un de ces Michel-Ange.

XVII

Poète, diras-tu, vous exigez beaucoup ;
On ne fait pas ainsi les choses d'un seul coup.

Vous tombez dans l'excès que vous blâmiez vous-même.
Non, je ne fus jamais partisan de l'extrême ;
Et je ne pense point, voyageur emporté,
Que, quand il ne court pas, le monde est arrêté.
J'ai vu fonctionner le progrès à la diable,
Et crois qu'en tout, le temps est chose indispensable.
On ne t'impose pas un résultat prochain.
Il faut, par portion, défricher le terrain,
Faire avec les besoins concorder la dépense,
Et la tâche n'est point si facile qu'on pense.
Serait-ce pour le bien, on n'est jamais absous
De venir trop souvent s'attaquer aux gros sous.
Nous sommes, je le sais, d'une humeur regrettable :
On voudrait, sans payer, jouir du confortable.
Nous avons des désirs qui sont exorbitants,
Et les petits budgets sont déjà du vieux temps.
Mais plus nous les voyons grossir, plus il importe
D'être sobre en crédits d'une certaine sorte.
Une grande cité doit quelque chose à l'art,
Mais on donne au théâtre une trop large part.
Trop souvent, pour flatter l'appétit populaire
Du produit graveleux d'un gamin littéraire,

Pour un ténor sans âme et dont le jeu banal
Fait d'un drame émouvant un concert glacial ,
Que ce soit pour l'acteur ou bien pour l'auditoire ,
L'argent que l'on prodigue est fort peu méritoire.

XVIII

Poète rancuneux , trêve à tous ces mépris !
Car, entre nous , on voit que c'est un parti pris.
Sans trouver rien de bon, c'est trop longtemps médire,
Et vos conseils ne sont que des conseils pour rire.
Je proteste , Pérouse. En loyal citoyen ,
J'aime à le signaler , quand je trouve le bien.
Je commence par rendre un légitime hommage
A ces travaux donnés en des jours de chômage ,
Qui firent d'un rocher aride et sans gazon
Cet Éden sinueux , vert en toute saison ,
Au lieu de la gothique et puante lanterne ,
Ne donnant qu'à regret une lumière terne ;
Je rends grâce à l'édile éclairant la cité
De ce gaz qu'on dirait au soleil emprunté ;

Qui , pour un Dieu n'ayant qu'une pauvre chapelle ,
Fit cette basilique et si vaste et si belle ,
Et , pour les décorer de chefs-d'œuvre divins ,
Livra ses murs sacrés au pinceau des Flandrins ;
A celui qui , creusant des routes souterraines ,
Dans tous nos carrefours fit jaillir des fontaines ;
Et, voûtant sous nos pas de fétides canaux ,
Rendit l'air plus salubre à nos quartiers nouveaux ;
Qui , pour les arrivants ouvrant cette avenue ,
Avec tant de bonheur mit notre ville en vue.
Bien loin de le blâmer, j'applaudis bel et bien
Au salubre impôt qui pèse sur le chien.
L'espèce pullulait ici plus qu'à Byzance ;
Nîmes semblait pour elle un pays de plaisance.
Grâces à Dieu , la nuit , autour des restaurants ,
Plus de roquets galeux , de caniches errants ,
Qui , las de remuer l'aride balayure ,
Venaient à vos mollets chercher leur nourriture.

Tu vois que mon encens , quand il est mérité ,
Sait monter vers la main qui tient l'autorité.

L'avenir , dans la tienne , est rempli d'espérance ;
Je puis , dès aujourd'hui , louer de confiance.
Chez toi , l'amour du bien se marie au bon sens ;
Fais-toi l'homme , pour nous , des intérêts pressants.
Sans renier le beau , dote-nous de l'utile ,
Et l'élu du pouvoir le sera de sa ville.

A V. H.

Et c'est lorsque Sion n'a plus que des ruines ,
 Quand sa joue est creuse de pleurs ,
Que tu viens enfoncer la couronne d'épines
 Sur son front chargé de douleurs !
C'est lorsque ses enfants ont soif de la justice
 Que , pour calmer leur sein brûlant ,

Et de boue et de fiel tu remplis leur calice !
 C'est quand, pour l'exil s'en allant,
 La triste monarchie, à force de déboires,
 Tombe et quand nul ne la défend,
 Que tes ardents coursiers, dignes d'autres victoires,
 La foulent d'un pied triomphant !
 Déplorable apostat, afin que l'on te croie
 Mieux séparé de ton passé,
 Ton glaive plagiaire a mutilé la proie
 Où déjà le tigre a passé.
 Ah! d'autres Christs menteurs avaient joué ton rôle,
 O toi qui ne veux que du neuf!
 Ton évangile est vieux : tu pillas la parole
 De Robespierre et de Babeuf.
 Leur voix, avant la tienne *, à la foule perverse

* « Après Février, le peuple eut une grande pensée : le lendemain du jour où il avait brûlé le trône, il voulut brûler l'échafaud... On l'empêcha d'exécuter cette idée sublime. Eh bien ! dans le premier article de la constitution que vous votez, vous venez de consacrer la première pensée du peuple : vous avez renversé le trône. Maintenant consacrez l'autre : renversez l'échafaud ». — (Voir, dans le *Moniteur*, séance de l'Assemblée nationale constituante du 15 septembre 1848, la discussion sur la peine de mort.)

A dit : « Voici le jour ! il faut ,
Si tu veux te sauver , que ta fureur renverse
L'autel , le trône , l'échafaud » .
Et soudain , le titan secouant ses épaules ,
Le sol tremble , le volcan bout ;
Il déverse sa lave , et de ces trois symboles
Le dernier seul reste debout !
Et de ceux qui dormaient sur leur fatal système
Le visage , au réveil , pâlit ,
Alors qu'ils eurent vu que le bourreau lui-même
Était leur compagnon de lit .
« N'importe , dirent-ils , que la loi s'accomplisse !
Capet est devant nous , jugeons !
Osons , par son supplice , abolir le supplice ,
Et , pour ne plus tuer , tuons ! »
Car qui veut occuper la scène que tu foules
N'en saurait descendre innocent :
Il se voit condamné , pour attirer les foules ,
A se farder avec du sang !
Il faut qu'il donne plus que ne promet l'affiche ,
Ou le parterre adulateur

Le traiterait bientôt comme on traite un fétiche
Qui trompe son adorateur.

Séraphin échoué contre un monde profane ,
 Qu'as-tu fait de tes ailes d'or ?
Je les cherche , et ne vois que l'affreuse membrane
 Qui pousse au dos de Belphégor.
Le regard tristement baissé sur la poitrine ,
 Dans le ciel , tes frères en deuil ,
Tremblants , ont supplié la Sagesse divine
 De les préserver de l'orgueil.
Chevalier , qu'as-tu fait de l'aigrette si pure
 Qui flottait sur ton front si beau ?
Je la cherche , et ne vois que l'ignoble coiffure
 Qui fait délirer ton cerveau.
Que dire , si ce n'est que le Dieu qui pardonne
 Ouvre ton âme au repentir ,
— Si l'éblouissement dont l'enfer t'entourne
 Peut t'en permettre le désir !

15 septembre 1848.

LA PÉNITENCE.

Cette félicité que ta loi désapprouve
M'endormait sur les fleurs de mille voluptés :
Je suis frappé soudain , je m'éveille , je trouve
Des abîmes à mes côtés.

Mais je ne me plains pas de mes vives alarmes ,
Je te rends , ô mon Dieu , grâces de mes soupirs ,
Je le sens , je devais moissonner dans les larmes ;
 J'avais semé dans les plaisirs.

Si , pour tes serviteurs , l'infortune est la gloire ;
Si le plus misérable est le plus estimé ,
Allume de tes mains l'autel expiatoire ;
 Que mon crime y soit consumé.

Que désormais ton bras m'afflige , je l'adore :
S'il faut pour te trouver passer par le malheur ,
Au milieu de ses maux si mon âme t'implore ,
 Exauce-la par la douleur.

Que pure elle retourne , immortelle colombe ,
De l'arbre paternel habiter un rameau :
Comme un proscrit absous vient replacer sa tombe
 Où fut balancé son berceau.

CANTIQUE. *

Frères , si la nuit se fait grande ,
Si tout s'endort d'un froid sommeil ,
Si l'esprit tremblant se demande
A quand le moment du réveil ,
Il est un astre solitaire
Dont le rayon est immortel :
Le Christ est vivant sur la terre ,
Le Christ est vivant dans le ciel !

* Composé à la demande de M. l'Abbé d'Alzon.

Quand le mal redoublerait l'ombre,
Il ne pourrait point l'obscurcir ;
Et qui pourrait compter le nombre
Des soleils qu'il a vus mourir ?
Il était avant la lumière ,
Égal au foyer paternel :
Le Christ est vivant sur la terre ,
Le Christ est vivant dans le ciel !

Vainement la science humaine
Dit : L'herbe croît sur son tombeau ,
Le temps vengeur nous le ramène
Toujours plus brillant et plus beau.
Sur cette tombe imaginaire
Cent fois l'impie a mis le scel :
Le Christ est vivant sur la terre ,
Le Christ est vivant dans le ciel !

Quand le siècle se voit dissoudre
Sous la main qui l'inaugura ;
Quand ses dieux rentrent dans la poudre
D'où l'imposture les tira ;

La vérité, que rien n'altère,
Commande au prodige réel :
Le Christ est vivant sur la terre,
Le Christ est vivant dans le ciel !

Que l'esprit sache se défendre
De ce qui pourrait l'enivrer :
Le triste soin de tout apprendre
Aboutit à tout ignorer.
Le signe qui brille au Calvaire
Est le seul livre essentiel.
Le Christ est vivant sur la terre,
Le Christ est vivant dans le ciel !

Gloire à la divine houlette
Qui veille sur notre bercail,
Au vaisseau bravant la tempête,
Et dont Pierre a le gouvernail !
A la cité dépositaire
De notre Évangile éternel !
Le Christ est vivant sur la terre,
Le Christ est vivant dans le ciel !

Si la foi sainte nous protège ,
Apprenons que la vérité
Ne donne d'autre privilège
Qu'une plus grande charité.
Dans tout homme voyons un frère ,
Quoique éloigné de notre autel....
Le Christ est vivant sur la terre ,
Le Christ est vivant dans le ciel !

Seigneur , hâtez l'aube sereine
Du jour à notre espoir si doux ,
Où , pour l'amour quittant la haine ,
Les hommes seront tous en vous ;
Que bientôt de tout hémisphère
Parte ce chœur universel :
Le Christ est vivant sur la terre ,
Le Christ est vivant dans le ciel !

CHOEURS DE VIVIA.

—

CHOEUR DU 1^{er} ACTE.

(Le théâtre représente les cavités des Catacombes.)

LE DIACRE.

O vous qui reposez sous ces roches profondes,
Soldats tombés au premier rang,
Priez, afin que votre sang
Rende du Christ les moissons plus fécondes.
Vos épreuves sont notre espoir :
Pour ranimer la force humaine,

Et vieillir aux celliers du céleste domaine ,
La vigne a besoin du pressoir.

CHRÉTIENS ET CHRÉTIENNES.

O vous qui reposez sous ces roches profondes ,
Soldats tombés au premier rang ,
Priez , afin que votre sang
Rende du Christ les moissons plus fécondes.

LE DIACRE.

Par vous aussi le mal fut abattu ,
Le Seigneur vous a mis de moitié dans sa peine :
Sur le même terrain vous avez combattu ;
Car , vous communiquant sa force et sa vertu ,
Le Golgotha touche à l'arène.

CHRÉTIENS ET CHRÉTIENNES.

O vous qui reposez sous ces roches profondes ,
Soldats tombés au premier rang ,

Priez , afin que votre sang
Rende du Christ les moissons plus fécondes.

LE DIACRE.

Si nous étions jamais surpris dans ces caveaux ,
Dont nous nous sommes fait des temples ,
Dans ces saintes horreurs , secourables flambeaux ,
Instruisez-nous par vos exemples !
Montrez-nous , dans la nuit de la captivité
Ou sous la hache consulaire ,
Ce que le ciel est à la terre
Et le temps à l'éternité.
Et qu'un jour , dans ces catacombes ,
Comme vous , couronnés d'un saint rayonnement ,
Nous puissions , du fond de nos tombes ,
Donner , à notre tour , le même enseignement !

CHRÉTIENS ET CHRÉTIENNES.

O vous qui reposez` sous ces roches profondes ,
Soldats tombés au premier rang ,

Priez , afin que notre sang
Rende du Christ les moissons plus fécondes !

UN CHRÉTIEN , *présentant Vivia.*

Lasse du mensonge païen ,
Aux saintes vérités par ma voix amenée ,
Une nouvelle sœur , père , nous est donnée ,
Et vient vous demander le signe du chrétien.

LE DIACRE A VIVIA.

N'est-ce point un désir frivole ,
Un vain amour du changement ?
Avez-vous réfléchi , ma fille , mûrement ,
Avant que d'embrasser un si rude symbole ?

VIVIA.

J'en ai longtemps scruté l'austère profondeur.

LE DIACRE.

Voyons s'il en sera selon votre parole.

Répondez. Croyez-vous au Père créateur ?

Au Fils né dans le sein du Père ,

Au Fils , dont la bonté dépouilla sa splendeur

Pour revêtir notre misère ?

A l'Esprit Saint , qui les unit tous deux ?

A tous les trois , fondus dans une même essence ?

A la triple unité de Dieu ?

VIVIA.

C'est ma croyance !

Et par la foi , j'ai fait mes yeux

A ne point se troubler dans ce mystère immense

Insondable à la terre et manifeste aux cieux.

LE DIACRE.

Il est des temps tels que les nôtres ,

Où l'intérêt du ciel semble être plus pressant ,

Le baptême de l'eau , le baptême du sang
Sont bien souvent l'un près de l'autre.
Parfois de lâches apostats ,
De honte et de douleur , après de longs combats ,
Nous ont fait dans nos mains cacher notre visage.
Braverez-vous les bourreaux et leur rage ?
Ne cédez-vous rien en face du trépas ?

VIVIA.

Je sais combien le Seigneur donne
A ceux qui se donnent à lui.
Loin de m'épouvanter , si la mort m'environne ,
J'espère triompher avec un tel appui.
Et , quand il descendrait des demeures divines * ,
Je me tiendrais loin de celui
Qui viendrait prêcher des doctrines
Contraires à la foi que j'embrasse aujourd'hui.

* S. Paul , *Cor.*

LE DIACRE.

C'est bien la ferme obéissance
Que nous devons vouer au saint enseignement :
Et vous avez en tout répondu dignement.
Suivez-nous ! Assuré de votre persistance ,
Le Christ va satisfaire à votre empressement.

TOUS.

Que l'eau sainte qui va ruisseler sur sa face
La lie à notre Dieu d'un éternel amour !
O Christ , pour l'affermir jusqu'à son dernier jour ,
 Revêtez-la de votre grâce !
Car , sans elle , la fleur sèche et tombe sans fruit ,
Ou le fruit au dedans n'est que de la poussière ;
 Le cèdre à l'hysope est réduit ,
Et l'aigle dont la voix saluait la lumière ,
 N'est plus que l'oiseau de la nuit.

CHOEURS DE VIVIA.

CHOEUR DU 2^e ACTE.

(Le théâtre représente le temple de Cybèle.)

LE PRÊTRE.

Soit que Phébus, du haut d'une aurore empourprée,
Jette ses rayons d'or sur l'or de tes sillons ;
Soit que Phébé, trois fois sacrée,
De ses blanches lueurs argente tes vallons ;
Soit que ton Océan heurte contre sa plage
Et ses ongles d'écume et sa crinière d'eau ;

Soit que , réfléchissant l'étoile ou le nuage ,
Il soit comme un enfant riant dans son berceau ,
Quelle âme plus féconde eut plus riche manteau ?

Déesse aux puissantes mamelles ,
Toi qui changes en lait jusqu'aux suc's du tombeau ,
Prête l'oreille à tes fidèles ;
Car le jour de Cybèle est pour eux le plus beau.

TOUS.

Déesse aux puissantes mamelles ,
Toi qui changes en lait jusqu'aux suc's du tombeau ,
Prête l'oreille à tes fidèles ;
Car le jour de Cybèle est pour eux le plus beau.

PAÏENS.

C'est toi qui fournis la couronne
Et les essences des festins ;
C'est grâce à toi que , dans l'automne ,
Bacchus se pare de raisins ,

Et que Cérès porte en ses mains
La gerbe que l'été moissonne.

PAÏENNES.

Des premiers à nos derniers jours ,
Tu nous prodigues les secours
Que d'une mère on peut attendre :
Tu donnes l'or pour nos atours ,
Tes bois sacrés à nos amours ,
Et puis ton sein à notre cendre.

TOUS.

Malgré le désir des mortels ,
Sans toi les dieux et leurs autels
Seraient d'une indigence extrême ;
Et notre zèle insuffisant
Ne saurait te faire un présent
Qui ne nous vienne de toi-même.

LE PRÊTRE.

Aussi , pour t'honorer dans ce vaste univers ,
La brute comme l'homme à l'envi s'évertue
Et célèbre ta fête au fond de ses déserts.
Le dragon écaillé prend l'allure des mers ;
Même avant le soleil , l'éléphant te salue ;
L'aigle crie et descend des hauteurs de la nue ;
Le lion fait briller son terrible regard ;
 Et , dans son ardente souplesse ,
 Feu qui se plie et se redresse ,
La panthère bondit au-devant de ton char :
 C'est la nature dans l'ivresse !

 Seuls , pour mépriser tes trésors ,
Nous voyons des humains d'une race nouvelle ,
 Qui , morts vivants ou vivants morts ,
 Font de toute joie un remords ,
Et tiennent en horreur le culte de Cybèle.

UN PAÏEN.

Ils s'écriaient, dans leur orgueil :
« Le Christ remporte la victoire ,
Leurs dieux descendent au cercueil ;
Que leurs temples soient dans le deuil !
Condamnons leurs portes d'ivoire ;
Que d'éternels verroux en défendent le seuil ! »

UN AUTRE PAÏEN.

Aux cris provocateurs de la meute animée ,
Notre César s'est réveillé ;
Sa sagesse l'a conseillé ,
Et le feu s'est éteint dans sa propre fumée.

QUATRE ACOLYTES.

Viens, Cybèle, sur nos épaules !
Viens ! A tes augustes symboles
L'Olympe azuré sourira.

CORYBANTES.

Sous nos pas cadencés le sol tressaillera ;
Comme un coursier , au son de la trompe guerrière
Répond par les naseaux , les pieds et la crinière ,
A nos chants enflammés la foule bondira ,
Et te suivra dans la carrière.

TOUS EN SORTANT.

Toi qui changes en lait jusqu'aux suc du tombeau ,
Déesse aux puissantes mamelles ,
Prête l'oreille à tes fidèles ;
Car le jour de Cybèle est pour eux le plus beau.

CHOEURS DE VIVIA.

CHOEUR DU III^e ACTE.

*(Le théâtre représente la prison où les Martyrs assistent au repas libre.
Les Martyrs, le Diacre sont debout, Hermias aussi ; le peuple regardant à travers la grille.)*

LE DIACRE.

Mes frères et mes sœurs, c'est l'agape dernière,
Ceignez vos reins, avant d'entrer dans la carrière :
La rage de l'enfer fait se lever sur vous

Un soleil rempli de souffrance.

Cependant qu'aucun deuil n'éclate parmi nous :

Laissons les pleurs à ceux qui sont sans espérance !

Par des hymnes reconnaissants ,
Célébrez le bonheur où le ciel vous convie ;
Cygnes de Jésus-Christ , que vos derniers accents
Soient les plus beaux de votre vie !
Que rien d'amer ne reste en votre souvenir ;
Sur le seuil d'une autre patrie ,
N'ayez de voix que pour bénir !

LES MARTYRS.

Ainsi que le soleil fait briller les nuages
Amoncelés pour l'obscurcir ,
Illuminez , Seigneur , ceux qui nous font mourir !
Et qu'ils puissent un jour vous offrir leurs hommages
Et s'immoler pour vous servir !

HERMIAS.

Je veux vous empêcher , déplorables athlètes ,
Je veux vous empêcher de courir à la mort.
Nous avons , malgré vous , pitié de votre sort :
Vous êtes abusés par d'indignes prophètes.

A quoi peuvent servir le jeûne et la pâleur ?
Le ciel , que vous cherchez , n'est que sur cette terre.
Assez longtemps pour vous le printemps fut sans fleur ,
Les amours sans sourire et les bois sans mystère.
Offrez l'encens banal qu'on exige de vous ,
Les dieux ne sont-ils pas égaux par l'imposture ?
Lucrece vous l'a dit ; écoutez Épicure ,
Et goûtez sans remords les plaisirs les plus doux !
Vous nourrissez en vain l'espérance ou la crainte
Du juste couronné , du méchant dans les fers ;
La mort raie à la fois la page et le revers.
L'homme entier se termine à la funèbre enceinte ,
Et s'abîme au grand tout de ce vaste univers.

LE DIACRE.

C'est le dernier effort de l'Ange des ténèbres ;
Frères, fermez l'oreille à ces chants criminels !
Dieu promet le réveil aux demeures funèbres ,
Et dote ses enfants de destins immortels.
C'est le Dieu créateur , c'est la raison de l'être ;
Puisque je suis , il est ; il est , puisque je suis ,

C'est le soleil vivant du monde des esprits ;
Il se révèle à tout , et tout le fait connaître.
L'éternité pour vous dévoile sa splendeur ;
Laissez tomber du temps les ombres et les chaînes !
Partez de votre exil , partez , âmes chrétiennés ,
Et que le vent du ciel vous emporte au Seigneur !

HERMIAS.

Citoyens, voulez-vous des lueurs d'un tel phare ?
A la soif de la mort faut-il donner raison ?
Quel peuple pourrait vivre avec un tel poison ?
Et peut-on faire grâce à ce culte barbare ?

LE PEUPLE.

Non ! non ! non ! non !

LES MARTYRS.

Ainsi que le soleil fait briller les nuages
Amoncelés pour l'obscurcir ,

Illuminez, Seigneur, ceux qui nous font mourir !
Et qu'ils puissent, un jour, vous offrir leurs hommages,
Et s'immoler pour vous servir !

HERMAS.

Voile d'un terrible mystère !
Ces insensés m'ont dit : Ne touchez pas au vin
Dont nous usons dans ce festin ;
Car ce serait pour vous le vin de la colère.
Eh bien ! c'est là ce que je veux :
J'oppose à leur présage un présage contraire ,
Et bois au courroux populaire
Qui va bientôt tomber sur eux !

LE PEUPLE.

De cette stupide milice
Qu'on fasse un vaste sacrifice !
Et qu'entre les mains du bourreau ,
Le glaive ardent de la justice
Perde, toujours à son office ,
Le souvenir de son fourreau !

LES MARTYRS.

Ainsi que le soleil fait briller les nuages
Amoncelés pour l'obscurcir ,
Illuminez , Seigneur , ceux qui nous font mourir !
Et qu'ils puissent, un jour, vous offrir leurs hommages,
Et s'immoler pour vous servir !

LE PEUPLE.

Ou bien que , couvert de résine ,
Leur corps tout vivant illumine
Les jardins de nos empereurs !
Et que la nocturne tourmente
Disperse leur cendre fumante ,
Arrachée aux poteaux vengeurs !

LES MARTYRS.

Ainsi que le soleil fait briller les nuages
Amoncelés pour l'obscurcir ,

Illuminéz , Seigneur , ceux qui nous font mourir !
Et qu'ils puissent , un jour , vous offrir leurs hommages ,
Et s'immoler pour vous servir !

LE PEUPLE.

Ou , plus utiles dans nos fêtes ,
Qu'ils combattent avec les bêtes ;
Et qu'entre leurs ongles aigus ,
Objets d'une immense risée ,
Ils soient comme une étoffe usée ,
Une feuille de papyrus !

LES MARTYRS.

Ainsi que le soleil fait briller les nuages
Amoncelés pour l'obscurcir ,
Illuminez , Seigneur , ceux qui nous font mourir !
Et qu'ils puissent , un jour , vous offrir leurs hommages ,
Et s'immoler pour vous servir !

TABLE.

NOTICE sur J. Reboul.	v
A un jeune poète. Homélie poétique.	
Chant premier.	5
Chant deuxième.	23
Chant troisième.	43
Chant quatrième.	67
Aux rois.	95
Aux peuples	105
A François II.	113

La Pentecôte de 1862.	119
A Madame, Duchesse de Parme	125
Le Chant de la Pologne	131
La Noël.	135
Pour une première Communion.	141
Notre-Dame d'Afrique.	145
Sur la mort de Louis XVIII.	149
A quelques amis de Nîmes qui avaient souscrit pour	
M. de Lamartine.	155
Pressentiment.	161
Pendant un orage	167
A un orateur de la droite.	173
A Monsieur Villemain.	179
A Monsieur Fr Guizot.	183
A Mademoiselle Rachel	189
La Justice divine.	193
La Chute.	203
La Colère de Dieu.	209
A Madame la Comtesse de Chambord.	213
La Sérénade	217
Du Système égalitaire.	221
Boutade.	231
Au XVIII ^e siècle.	235
A Basque.	241

TABLE.

299

Revue de la ville de Nîmes, en 1854.	245
A. V. H.	265
La Pénitence.	269
Cantique.	271
Chœurs de Vivia.	275

FIN.

